

Agatha Christie



*La mort n'est
pas une fin*

CLUB DES
MASQUES



AGATHA CHRISTIE

LA MORT N'EST PAS UNE FIN

Traduit de l'anglais par
Michel Le Houbie



NOTE DE L'AUTEUR

L'action de ce livre se passe à Thèbes (Égypte), deux mille ans environ avant la naissance du Christ. L'histoire aurait pu se situer en un autre temps et en un autre lieu, mais il se trouve qu'elle est inspirée, tant pour l'intrigue que pour les personnages, de lettres égyptiennes datant de la XI^e dynastie, découvertes il y a une vingtaine d'années dans un tombeau près de Louksor par la Mission égyptienne du Musée d'Art métropolitain de New York. Il peut être intéressant de signaler au lecteur qu'une dotation pour le service de Ka, événement quotidien dans l'ancienne civilisation égyptienne, était assez analogue dans son principe au fonds constitué à une chapelle pour la célébration de messes. Une certaine somme était remise au prêtre de Ka, qui s'engageait en échange à veiller sur le tombeau et à faire aux jours prescrits les offrandes destinées à assurer le repos de l'âme du défunt. Les termes « frère » et « sœur », dans les textes égyptiens, ont régulièrement le sens de « mari » et « d'épouse ». Ils sont parfois employés ainsi dans ce livre. Le calendrier de l'ancienne Égypte comportait trois saisons de quatre mois de trente Jours, avec l'addition de cinq jours intercalaires à la fin de l'année. Cette « année » commençait avec l'arrivée en Égypte de la grande crue du Nil, à une époque correspondant à la troisième semaine de notre mois de juillet. On peut donc interpréter comme suit les indications de temps portées en tête des chapitres du livre :

Inondation : fin juillet à fin novembre ;

Hiver : fin novembre à fin mars ;

Été : fin mars à fin juillet.

CHAPITRE PREMIER

DEUXIÈME MOIS DE L'INONDATION

(20^e JOUR)

Renisenb, debout, regardait le Nil.

Elle entendait au loin ses frères, Yahmose et Sobek, qui se disputaient pour savoir s'il convenait ou non de renforcer les digues en un certain endroit. La voix de Sobek était, comme toujours, puissante et assurée. Il avait l'habitude d'être toujours certain de ce qu'il avançait. Plus basse et comme étouffée, la voix de Yahmose reflétait le doute et cette anxiété qui était dans son caractère. Il était le fils aîné et, tandis que son père visitait ses propriétés du Nord, la direction des cultures restait plus ou moins entre ses mains. Yahmose était lent, prudent et toujours enclin à découvrir des difficultés là où il n'y en avait pas. Solidement bâti, il se déplaçait sans hâte et ne possédait ni la gaieté, ni la confiance en soi de Sobek.

Depuis sa plus petite enfance, Renisenb avait toujours entendu ses deux aînés se disputer avec les mêmes accents. Elle en éprouva comme un sentiment de sécurité. Elle se retrouvait chez elle. Oui, elle était revenue chez elle...

Cependant, comme ses yeux erraient de nouveau sur le fleuve aux eaux miroitantes, sa douleur lui revint, avec une révolte. Khay, son jeune époux, était mort... Khay, un visage riant et de larges épaules... Khay était avec Osiris au Royaume des Ombres, et elle, Renisenb, sa femme bien-aimée, elle restait seule avec son chagrin. Pendant huit ans, ils vécurent ensemble. Elle était presque une enfant encore lorsqu'il l'épousa et maintenant, veuve, elle revenait chez son père, avec Teti, la fille de Khay.

Elle eut soudain l'impression qu'elle n'avait jamais quitté la maison paternelle. Elle en éprouva comme une joie. Elle

oublierait ces huit années, si pleines d'un bonheur que rien ne venait ternir, elle oublierait cette perte qui l'avait laissée déchirée et meurtrie...

Oui, elle oublierait. Il fallait redevenir Renisenb, la fille d'Imhotep, le prêtre de Ka, l'insouciant Renisenb d'autrefois. L'amour lui avait été cruel pour lui avoir trop donné. Khay avec ses larges épaules bronzées et sa bouche qui riait...

Aujourd'hui, Khay était embaumé, enveloppé dans des bandelettes, protégé par des amulettes dans son voyage dans l'autre monde. Il n'y avait plus de Khay dans celui-ci, plus de Khay pour naviguer sur le Nil, pêcher et rire dans le soleil, cependant que sa femme, allongée dans le bateau, la petite Teti sur son giron, lui renvoyait son rire...

Elle songeait :

« Je ne dois plus penser à cela ! C'est le passé. Je suis revenue chez mon père et tout est comme autrefois. Il faut que, moi aussi, je redevienne celle que j'étais autrefois et tout, alors, sera comme avant. Teti a déjà oublié. Elle joue et elle rit avec les autres enfants. »

Renisenb se retourna brusquement et se remit en route vers la maison, croisant en chemin quelques ânes lourdement chargés qu'on conduisait vers le fleuve. Elle passa près des greniers à blé et, le porche extérieur franchi, arriva dans les jardins qui s'étendaient autour de la maison. Il y faisait bon. La piscine, à l'ombre des sycomores, était entourée d'une ceinture de lauriers-roses et de jasmins en fleur. Jouant avec de grands cris perçants, Teti et les autres enfants se poursuivaient, entrant et sortant sans cesse du pavillon qui se trouvait sur un des côtés de la piscine. Renisenb remarqua que Teti s'amusait avec un lion en bois, dont la bouche s'ouvrait et se refermait à l'aide d'une ficelle sur laquelle on tirait. Ce jouet, elle l'avait elle-même adoré quand elle était toute petite.

« Oui, murmura-t-elle encore une fois avec une émotion reconnaissante, je suis bien chez moi ! »

Rien n'était changé, tout était comme autrefois. Sa vie continuait, identique à ce qu'elle fut. Teti était l'enfant, et elle, une des mères qui restaient, nombreuses, enfermées dans la maison, mais l'essence des choses demeurerait la même.

Une balle, jetée par un des enfants, vint rouler à ses pieds. Elle la ramassa et la lui renvoya en riant. Puis elle s'avança sous la voûte de la maison riante entre ses colonnes aux vives couleurs, traversa la grande chambre centrale, avec sa frise peinte de lotus et de coquelicots, et gagna le quartier des femmes sur l'arrière de la maison.

Des voix aiguës frappèrent son oreille. Elle s'immobilisa, ravie d'entendre de nouveau les vieux échos familiers. Satipy et Kait discutaient, comme toujours ! Elle retrouvait le timbre élevé de la voix de Satipy, toujours prête à commander et à bousculer tout le monde. Satipy, la femme de son frère Yahmose, était une personne énergique qui parlait haut, jolie d'ailleurs, mais autoritaire. Elle passait son temps à donner des ordres, à presser les domestiques et à trouver que « ça » n'allait pas comme il fallait. Mais, à force de crier et parce qu'elle avait de la personnalité, elle obtenait des choses qu'on eût crues impossibles. On craignait sa langue et on courait pour lui obéir. Yahmose lui-même admirait son épouse, par laquelle il se laissait rabrouer avec une résignation qui rendait Renisenb furieuse.

Par intervalles, entre deux phrases de Satipy, la voix calme et obstinée de Kait se faisait entendre. Kait avait épousé le beau et joyeux Sobek. C'était une femme solide, avec un bon gros visage, qui ne s'occupait guère que de ses enfants, lesquels représentaient à peu près son seul sujet de conversation. Dans ses discussions quotidiennes avec sa belle-sœur, elle soutenait son point de vue en répétant avec un entêtement que rien ne pouvait fléchir l'argument qu'elle avait fait valoir au début. Elle ne s'emportait pas, n'apportait dans le débat aucune passion, mais s'en tenait à son opinion, bien résolue à n'en point changer. Sobek l'aimait beaucoup et l'entretenait volontiers de ses affaires, assuré qu'il était qu'elle ferait semblant de l'écouter, qu'elle pousserait, approbatifs ou non, les grognements convenables et qu'elle ne se souviendrait de rien, son esprit ayant tout le temps été absorbé par quelque problème relatif aux enfants.

— C'est une insulte, voilà ce que je dis ! hurlait Satipy. Si Yahmose avait seulement autant de courage qu'une souris, il ne

supporterait pas ça un instant ! Qui est-ce qui a la responsabilité de la maison, en l'absence d'Imhotep ? Yahmose ! Je suis sa femme et, en cette qualité, c'est moi qui aurais dû avoir la première le choix des nattes et des coussins. Ce gros hippopotame d'esclave noir devrait être...

La voix grave de Kait lui coupa la parole.

— Non, non, ma chérie ! Il ne faut pas manger les cheveux de ta poupée !... Tiens ! prends ça ! c'est meilleur... C'est un bonbon... N'est-ce pas que c'est bon ?

— Quant à toi, Kait, tu n'as aucune politesse ! Tu n'écoutes même pas ce que je te dis, tu ne me réponds pas, tes manières sont odieuses !

— Le coussin bleu m'a toujours appartenu... Oh ! regarde la petite Ankh !... Elle essaie de marcher !

— Tu es aussi bête que tes enfants, Kait, et ce n'est pas peu dire ! Mais tu ne t'en tireras pas comme cela ! J'ai des droits, je les ferai valoir, tu peux me croire !

Renisenb entendit, derrière elle, un pas tranquille qui sonnait sur les dalles. Elle se retourna vivement et reconnut, sans plus de plaisir qu'autrefois, Henet qui approchait, avec son visage menu au sourire obséquieux.

— Tu dois être en train de te dire, Renisenb, que les choses n'ont guère changé !... Comment nous faisons, tous, pour supporter la langue de Satipy, je me le demande ! Kait, heureusement pour elle, peut lui répondre. Il y en a qui ont de la chance ! Moi, n'est-ce pas, je me tiens à ma place ! J'espère que personne ne dira le contraire et tu sais la reconnaissance que je porte à ton père qui veut bien me loger, me nourrir et me vêtir. Ah ! c'est un brave homme, ton père ! Naturellement, je fais ce que je peux pour aider. Je donne un coup de main ici ou là, je n'arrête pas de travailler et je n'attends de merci de personne ! Si ta chère maman avait vécu, ça ne se serait pas passé comme ça ! Elle m'apprécierait, elle ! Nous étions comme deux sœurs. C'était une très jolie femme, tu sais ?... Enfin, j'ai toujours fait mon devoir et j'ai tenu la promesse que je lui avais faite. « Veille sur les enfants ! » m'a-t-elle dit, au moment de mourir. J'ai promis et je n'ai pas manqué à ma parole. Pour vous tous, j'ai travaillé comme une esclave sans jamais demander un merci...

et sans jamais en recevoir un. On dit : « Bah ! c'est la vieille Henet ! Elle ne compte pas ! » Personne ne se soucie de moi, mais je ne me plains pas. Je tâche de me rendre utile, voilà tout !

Son bras se glissa comme une aiguille sous celui de Renisenb et elles pénétrèrent ensemble dans la pièce, où la dispute continuait.

— Au sujet de ces coussins, dit Henet, tu m'excuseras, Satipy, mais il se trouve que j'ai entendu Sobek dire...

Renisenb dégagea son bras. Elle retrouvait sa vieille aversion pour Henet. Tout le monde, c'était curieux, la détestait. Probablement à cause de sa voix pleurarde, mais à cause aussi de cette façon qu'elle avait toujours de s'apitoyer sur elle-même, et plus encore à cause du malicieux plaisir qu'elle prenait à envenimer les discussions, lorsque l'occasion s'en présentait.

« Après tout, songeait Renisenb, si ça l'amuse ! » La vie devait lui paraître bien morne, et il était bien vrai qu'elle avait toujours travaillé comme une mercenaire sans que personne lui en eût la moindre reconnaissance. Cela s'expliquait, car elle faisait tellement ressortir ses mérites, elle insistait si fort sur les services qu'elle rendait, qu'on ne se sentait plus l'envie de l'en remercier.

Henet était de ces gens dont le destin est de se dévouer aux autres sans que personne ne se dévoue pour eux. Elle n'avait jamais été jolie et elle était sotte, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours au courant de ce qui se passait. Elle circulait sans bruit, l'oreille tendue et les yeux aux aguets et rien, avec elle, ne demeurerait secret bien longtemps. Quelquefois elle gardait pour elle ce qu'elle avait appris, mais, souvent aussi, elle le colportait à l'un et à l'autre, faisant ses confidences dans un murmure et se reculant ensuite pour jouir de l'impression qu'elles produisaient.

Plusieurs fois, quelqu'un de la maison avait supplié Imhotep de se débarrasser de Henet, mais il n'y consentit. Il était sans doute la seule personne qui eût quelque affection pour elle et elle l'en remerciait par une dévotion telle que le reste de la famille en était écoeuré.

Renisenb resta là un moment, suivant le débat, attisé par les interventions de Henet, puis, doucement, sans attirer l'attention, elle passa dans la petite pièce où sa grand-mère, Esa, était assise toute seule, avec ses deux petites esclaves noires. Elle était très occupée à examiner des pièces de toile que les deux fillettes étalaient devant elle, nullement intimidées par ses gronderies amicales.

Oui, rien n'était changé ! Renisenb s'arrêta sur le seuil. La grand-mère s'était tassée un peu, c'était tout ! Sa voix restait la même, elle disait les mêmes choses, presque mot pour mot, autant que Renisenb pouvait se souvenir...

Renisenb, dont la présence n'avait été remarquée ni par sa grand-mère, ni par les petites esclaves noires, s'éloigna discrètement. Elle marqua un temps d'arrêt devant la porte ouverte de la cuisine : un fumet de canards en train de rôtir, un bruit de conversation animée, avec des rires brusquement interrompus par un ordre bref, une montagne de légumes...

Renisenb fit quelques pas encore, puis s'immobilisa, les yeux clos. D'où elle était, elle pouvait suivre à l'oreille la vie de la maison tout entière. Elle entendait les bruits divers venus de la cuisine, la voix haut perchée de la vieille Esa, le timbre aigu de Satipy, les répliques de Kait... Un concert de voix féminines qui bavardaient, discutaient, riaient, se plaignaient, grondaient, s'exclamaient...

Et, soudain, Renisenb se sentit comme encerclée par toutes ces voix de femmes ! Il n'y avait là que des femmes bruyantes et vociférantes. C'était une maisonnée de femmes qui s'agitaient en jacassant, disant une foule de choses, mais ne faisant rien !

Elle pensait à Khay, silencieux dans son bateau, l'esprit tendu, uniquement préoccupé du poisson qu'il guettait... Quel contraste avec ces langues en perpétuel mouvement qui s'appliquaient à donner de l'importance à des choses qui n'en avaient aucune !

Renisenb sortit de la maison. L'air était chaud et tout était tranquille. Elle vit Sobek qui revenait des champs et, plus loin, Yahmose qui s'en allait vers le Tombeau. Elle gagna le sentier montant aux rochers en falaise sur lesquels s'élevait le Tombeau, celui du noble et puissant Meriptah. Imhotep était le

prêtre chargé de veiller sur lui et le domaine tout entier, terres et constructions, faisait partie de la dotation consacrée à l'entretien de la sépulture. Lorsqu'Imhotep était absent, les devoirs du prêtre de Ka étaient assumés par Yahmose.

Quand, ayant gravi le sentier escarpé Renisenb arriva au Tombeau, Yahmose, dans une petite pièce attenante à la chambre des offrandes, était en conversation avec Hori, l'homme d'affaires de son père. Tous deux examinaient un papyrus, étalé sur les genoux de Hori.

Ils lui sourirent lorsqu'elle entra et elle alla s'asseoir non loin d'eux, dans un coin d'ombre. Elle avait toujours beaucoup aimé son frère Yahmose. Il était gentil, attentionné, doux et aimable. Hori, lui aussi, avait toujours essayé de faire plaisir à Renisenb et c'était souvent qu'il lui réparait ses jouets, quand elle était petite. Lorsqu'elle quitta la maison il était un grand jeune homme, silencieux et grave, sensible et adroit de ses mains. Il avait un peu vieilli, mais sans changer beaucoup, et son sourire était resté tel qu'elle le connaissait.

Yahmose et Hori parlaient à voix basse.

— Soixante-treize boisseaux d'orge avec Ipi le jeune...

— Nous avons donc, au total, deux cent trente boisseaux d'épeautre et cent vingt d'orge...

— Oui, mais il y a le prix du bois et la récolte devait être payée en huile...

La conversation continuait. Renisenb, les yeux clos, se sentait heureuse. Elle écoutait le murmure des voix. Yahmose, finalement, se leva et s'éloigna, après avoir restitué le rouleau de papyrus à Hori.

Renisenb ouvrit les paupières. Touchant le papyrus du doigt, elle demanda :

— C'est de mon père ?

Hori répondit d'un signe de tête affirmatif.

— Que dit-il ?

Elle déroula le papyrus et contempla les petits signes dont il était couvert et qui, pour elle, ne signifiaient rien. Souriant un peu, Hori se pencha sur son épaule et, promenant son index sur le papier, donna à la jeune femme la lecture de la lettre écrite dans le style orné du scribe public d'Héraclopolis.

Le maître du domaine, le prêtre de Ka, Imhotep dit : Que votre santé soit comme celle de celui qui vit un million de fois ! Que le dieu Herishaf, dieu d'Héraclopolis, et tous les dieux qui existent soient avec vous ! Que le dieu Ptah réjouisse votre cœur aussi longtemps que vous vivrez ! Le fils parle à sa mère, le prêtre de Ka à sa mère Esa. Comment va ta santé ? Il parle à toute la maison. Comment va votre santé à tous ? À son fils Yahmose. Comment va ta santé ? Tire de mes terres le meilleur parti. Donne-toi de la peine et creuse le sol, sans lever le nez de ton travail ! N'oublie pas que, si je suis satisfait de toi, je prierai les dieux pour toi...

Renisenb se mit à rire.

— Pauvre Yahmose ! Il travaille pourtant assez dur !

Les exhortations de son père lui faisaient évoquer son image avec les yeux de l'esprit. Elle le revoyait, important, faisant volontiers des embarras, perpétuellement en train de donner des instructions, des recommandations et des ordres.

Hori reprenait sa lecture :

Prends bien soin de mon fils Ipy. On me dit qu'il est mécontent. Assure-toi que Satipy traite Henet comme il se doit. C'est très important. N'oublie pas de m'écrire au sujet du lin et de l'huile. Veille sur mes récoltes, veille sur tout ce qui est mien, car je te tiendrai pour responsable. Si ma terre est inondée, malheur à toi et à Sobek.

— Mon père est rigoureusement le même qu'autrefois, dit Renisenb avec satisfaction. Il s' imagine toujours que rien ne peut aller quand il n'est pas là !

Elle laissa glisser le rouleau de papyrus et ajouta, d'une voix douce :

— Tout est exactement pareil...

Hori ne répondit pas. Peu après, prenant une feuille de papyrus, il se mettait à écrire. Renisenb le regarda faire pendant un instant. Elle se sentait trop heureuse pour avoir envie de parler. Pourtant, au bout d'un moment, elle dit :

— Ce serait intéressant de savoir écrire. Pourquoi tout le monde n'apprend-il pas ?

— Ce n'est pas nécessaire.

— Pas nécessaire, peut-être. Mais ce serait agréable !

— Tu crois, Renisenb ? Quelle différence cela ferait-il pour toi ?

Elle réfléchit un instant.

— Maintenant que tu me le demandes, Hori, je ne saurai le dire !

— Actuellement, dans un grand domaine, quelques scribes suffisent, mais un jour viendra, j'imagine, où il y en aura, dans toute l'Égypte, une véritable armée.

— Ce sera une bonne chose !

Lentement, il dit :

— Je n'en suis pas sûr.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi, Renisenb ? Parce qu'il est très facile et qu'il ne faut pas un gros effort pour écrire « dix boisseaux d'orge », « cent têtes de bétail » ou « dix champs d'épeautre » et que la chose ainsi écrite finira par passer pour avoir une existence réelle. Ainsi, l'écrivain et le scribe en viendront à mépriser l'homme qui cultive la terre, qui fait pousser la moisson et élève le bétail. Pourtant, les champs et le bétail seuls sont réels, ils ne sont pas de simples signes tracés sur un papyrus... Un jour, les papyrus seront détruits, les scribes chassés, les hommes qui se donnent de la peine et qui moissonnent poursuivront leur tâche et l'Égypte continuera à vivre.

Renisenb dévisageait Hori avec attention.

— Je vois ce que tu veux dire. Seules existent vraiment les choses qu'on peut voir, toucher et manger. Écrire : « J'ai deux cent quarante boisseaux d'orge » ne signifie rien, à moins qu'on ne possède cet orge. On pourrait écrire des mensonges...

Elle avait l'air si grave que Hori ne put s'empêcher de sourire.

— Te souviens-tu, lui demanda-t-elle brusquement, qu'il y a très longtemps que tu as réparé mon lion ?

— Je me rappelle.

— Teti joue avec, maintenant... C'est le même lion. Après un silence, elle reprit :

— Quand Khay s'en est allé chez Osiris, j'ai été très triste. Mais, depuis que je suis revenue à la maison, je sais que je pourrai oublier et être heureuse de nouveau... parce qu'ici tout est comme autrefois. Rien n'a changé.

— Tu le crois vraiment ?

Elle leva la tête vers lui.

— Que veux-tu dire, Hori ?

— Il y a toujours des changements, Renisenb. Huit années sont huit années.

Avec confiance, elle répéta :

— Ici, rien n'a changé.

— Alors, peut-être faudrait-il que quelque chose changeât !

Elle protesta vivement :

— Non, non ! Je veux que tout reste comme autrefois ! Mais toi-même, Renisenb, tu n'es plus la Renisenb qui s'en alla avec Khay !

— Si ! Je suis toujours cette Renisenb... ou je la redeviendrai vite !

Hori secoua la tête.

— Tu ne peux pas retourner en arrière, Renisenb ! Il en va de ça comme de mes mesures. Je prends un demi-boisseau, j'y ajoute un quart, puis un dixième, puis un vingt-quatrième... et, à la fin, c'est une quantité toute différente !

— Mais je suis toujours Renisenb !

— Tu es toujours Renisenb, mais quelque chose vient à chaque instant s'ajouter à Renisenb, de sorte qu'à chaque instant elle est différente !

— Non, non ! Tu es le même, Hori !

— Tu peux le croire, mais c'est une erreur.

— Non ! Et Yahmose est le même, toujours soucieux et inquiet ! Et Satipy bouscule les gens comme elle l'a toujours fait et elle continue à se disputer avec Kait, à propos de nattes et de lits ! Tout à l'heure, quand je rentrerai, je les trouverai riant ensemble, redevenues les meilleures amies du monde. Et Henet continue à se faufiler et à fouiner partout, gémissant sur elle-même et célébrant son dévouement ! Et ma grand-mère, non

plus, n'a pas changé ! Non, Hori, tout est pareil et, quand mon père reviendra, toute la maison sera sens dessus dessous et il dira : « Pourquoi n'a-t-on pas fait ça ? » et : « Voici ce que vous auriez dû faire ! » Yahmose aura l'air très ennuyé, Sobek en profitera pour rire et se moquer de lui... et mon père recommencera à gâter Ipy, qui a maintenant seize ans, comme il le gâtait quand il en avait huit, et il n'y aura rien de changé, rien du tout !

Elle s'interrompt à bout de souffle. Hori poussa un soupir et dit gentiment :

— Tu ne comprends pas, Renisenb. Il y a un mal qui vient de l'extérieur, qui attaque de telle sorte que tout le monde peut le voir, mais il y a aussi un autre genre de mal, une pourriture qui croît à l'intérieur et qui ne se manifeste par aucun signe visible. Elle grandit lentement, jour après jour, et, à la fin, le fruit est gâté, entièrement rongé par l'intérieur...

Renisenb posait sur Hori un regard stupéfait. Il avait parlé d'un ton lointain, non pas comme s'il s'adressait à elle, mais bien plutôt comme s'il se parlait à lui-même.

— Hori ! s'écria-t-elle d'une voix alarmée. Que veux-tu dire ? Tu me fais peur !

— J'ai peur, moi aussi !

— Mais de quoi ? De quel mal parles-tu ?

Il la regarda et, soudain, se mit à sourire.

— Oublie ce que j'ai dit, Renisenb ! Je songeais aux maladies qui s'attaquent aux récoltes.

Elle soupira, soulagée.

— Je suis contente. Je croyais... Je ne sais pas ce que je croyais !

CHAPITRE II

TROISIÈME MOIS DE L'INONDATION

(40^e JOUR)

I

Satipy parlait à Yahmose. Sa voix était, comme toujours, haut perchée et autoritaire.

— Il faut t'affirmer, voilà ce que je dis ! Si tu veux te faire apprécier et respecter, il n'y a pas d'autre moyen ! Ton père dit : « Il faut faire ci !... Il faut faire ça !... Pourquoi n'a-t-on pas fait ci ? » Et toi, tu écoutes comme un petit garçon, tu dis « oui » et tu t'excuses, même pour des choses qu'il a demandées et qui étaient véritablement impossibles ! Il te traite comme un gamin. Exactement comme si tu avais l'âge d'Ipy !

Yahmose déclara d'un ton posé que son père ne le traitait nullement comme il traitait Ipy. Propos imprudent qui offrait à Satipy un nouveau sujet de récriminations.

— Ça ! s'écria-t-elle, tu peux le dire ! Il est fou de cet enfant, il le gâte comme il n'est pas permis et le gosse devient impossible ! Il passe sa journée à traîner sans rien faire, il ne travaille que lorsqu'il ne peut pas faire autrement et, toutes les fois qu'on lui demande quelque chose, il déclare que c'est trop dur pour lui ! C'est une honte. Et tout ça parce qu'il sait que son père lui pardonnera et prendra son parti ! Sobek et toi, vous devriez, à propos du gamin, prendre une position bien ferme.

Il haussa les épaules.

— A quoi bon ?

— Tu me rends folle, Yahmose !... Ah ! ça te ressemble bien ! Tu n'as aucune énergie et tu es mou comme une femme. Ton père parle, tu approuves, ça ne fait pas un pli !

— J'ai beaucoup d'affection pour mon père.

— Il le sait bien et il en profite ! Il te fait des reproches qui, en bonne justice, devraient aller à un autre, tu acceptes le blâme et tu t'excuses humblement. Est-ce que tu ne devrais pas faire comme Sobek, qui, lui, n'hésite pas à lui répondre ? Sobek, lui, n'a peur de personne !

— Oui, Satipy, mais n'oublie pas que c'est à moi que mon père a confié le soin d'administrer son domaine, et non à Sobek. Il n'a aucune confiance en Sobek et, toutes les décisions, c'est moi qui les prends et non pas Sobek !

— C'est bien pourquoi tu devrais bel et bien être l'associé de ton père ! Tu le représentes quand il est absent, tu le remplaces comme prêtre de Ka, tu as toutes les responsabilités... et, malgré ça, on ne te reconnaît officiellement aucune autorité ! Vous devriez passer un acte en bonne forme. Tu es maintenant un homme qui approche du milieu de son âge, il n'y a aucune raison pour qu'on continue à te traiter comme un gamin !

Yahmose demeurerait sceptique.

— Mon père est de ces gens qui aiment conserver leurs affaires entre leurs propres mains.

— Je le sais ! répliqua Satipy. Ça lui fait plaisir que tout le monde, dans cette maison, dépende de lui... et de son humeur du moment. C'est très mauvais, ça, et ce sera pis encore, tu verras ! J'estime que, lorsqu'il reviendra, tu dois l'attaquer carrément et exiger que ta situation soit précisée dans un acte écrit.

— Il ne voudra jamais m'écouter !

— C'est à toi, alors, de te faire entendre ! Ah ! si j'étais un homme ! À ta place, moi, je saurais ce que j'ai à faire !

Quelquefois, j'ai l'impression d'avoir épousé un ver blanc !

Yahmose rougit.

— Je verrai ce que je peux faire, dit-il. Il est possible que je parle à mon père et que je lui demande...

— Tu n'as pas à demander, tu as à exiger ! Après tout, tu es bien placé pour le faire. Il n'y a que toi, ici, sur qui il puisse se

décharger. Sobek est trop emporté pour que ton père puisse lui faire confiance et Ipy est trop jeune.

— Reste Hori.

— Hori ne fait pas partie de la famille. Ton père se fie à son jugement, mais il ne donnera jamais la moindre autorité ici à quelqu'un qui n'est pas de sa race. La vérité, vois-tu, c'est que tu es trop doux, trop bon. Ce n'est pas du sang que tu as dans les veines, c'est du lait ! Tu ne penses ni à ta femme, ni à tes enfants et c'est seulement à la mort de ton père que nous aurons ici la place qui nous revient de droit !

Lentement, très lentement, Yahmose demanda : Tu me méprises, n'est-ce pas, Satipy ?

Tu me mets en rage !

— Je t'affirme que je parlerai à mon père, dès son retour. C'est une promesse !

Si bas qu'il ne l'entendit pas, Satipy murmura :

— Tu lui parleras, oui... Mais comment ?... Comme un homme ou comme une souris ?

II

Kait jouait avec le dernier de ses enfants, la petite Ankh, qui commençait tout juste à marcher. Agenouillée devant elle, Kait, riant, l'encourageait de la voix et le bébé, après quelques pas hésitants sur ses jambes incertaines, venait éviter la chute dans les bras maternels.

Kait essayait d'attirer l'attention de Sobek sur les exploits de sa progéniture, mais elle ne tardait pas à se rendre compte qu'il avait l'esprit ailleurs. Assis, le front plissé, il réfléchissait.

— Oh ! Sobek ! s'écria-t-elle. Tu ne regardais pas !... Mon chéri, dis à ton père qu'il est un vilain !

Sobek répliqua, avec une certaine irritation dans la voix :

— J'ai d'autres sujets de réflexion... et d'ennui. Kait, remettant en place quelques-unes de ses lourdes mèches noires, s'assit sur ses talons.

Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Elle posait la question d'une façon presque mécanique, un peu comme si elle pensait à autre chose.

— Il y a, répondit-il avec colère, qu'on ne me fait pas confiance. Mon père est un vieil homme, qui a des idées de l'ancien temps et qui entend tout régir ici. Il ne laisse rien à mon initiative !

Kait hocha la tête et dit, d'un air vague :

— C'est bien ennuyeux !

— Si Yahmose avait un peu d'énergie et consentait à me soutenir, il y aurait peut-être quelque espoir de faire entendre raison à mon père. Mais Yahmose est un timide et, avec lui, toutes les instructions paternelles sont exécutées à la lettre.

Kait agitait devant l'enfant un petit collier de perles de verre qui tintaient. Elle murmura :

— C'est bien vrai !

— Pour ces bois de charpente, j'expliquerai à mon père, à son retour, que je me suis fié à mon jugement. Il était bien plus avantageux de se faire payer en lin qu'en huile.

— Je suis sûre que tu as raison.

— Seulement, mon père est aussi têtu qu'on peut l'être et il exige que les choses se passent toujours comme il a décidé ! Il se mettra en colère et je l'entends d'ici : « J'avais dit de faire ce marché en huile ! Dès que je m'absente, tout va de travers ! Tu es un idiot et tu ne connais rien à rien ! »

Et, là-dessus, il me traitera de gamin ! Quel âge croit-il donc que j'ai ? Il ne se rend pas compte que je suis un homme en pleine force, alors que son temps à lui est passé. Ses instructions, la façon qu'il a de refuser d'approuver toute transaction qui l'étonne, tout cela nous empêche de faire autant d'affaires qu'il nous serait possible ! Pour devenir riche, il faut prendre des risques. J'ai du flair et de l'audace. Il n'a, lui, ni l'un, ni l'autre !

Les yeux sur sa fille, Kait dit doucement :

— Tu t'es toujours montré si intelligent et si adroit !

— Mais, cette fois, il entendra quelques rudes vérités s'il se permet de me faire des reproches ! Ou il me laissera agir à ma guise, ou je m'en irai !

Kait, qui tendait la main au bébé, interrompit le geste commencé et tourna vivement la tête vers son mari.

— Tu t'en iras ? Où ?

— Quelque part ! J'en ai assez, à la fin, d'être bousculé et réprimandé par un vieillard incapable et pénétré de son importance qui s'obstine à ne pas vous laisser une occasion de montrer ce que vous pouvez faire !

— Non, Sobek ! Je dis non !

Il la regarda. Le ton de sa voix lui rappelait qu'elle existait réellement. Il avait tellement l'habitude de ne recevoir d'elle que des marques d'approbation, constituant comme une sorte d'accompagnement à ses propos, qu'il en oubliait parfois qu'elle était une créature qui vivait et pensait.

— Que veux-tu dire, Kait ?

— Que je ne te laisserai pas faire cette folie ! Tout le domaine, ici, appartient à ton père : les cultures, le bétail, les bois, les champs de lin, tout ! À sa mort, tout cela nous reviendra... ou, plus exactement, vous reviendra, à toi, à Yahmose et à vos enfants ! Si tu te fâches avec ton père et si tu t'en vas, il se peut très bien qu'il divise ta part entre Yahmose et Ipy, pour lequel il n'a déjà que trop d'affection.

Ipy s'en rend compte et il en profite. Il ne faut pas que tu fasses son jeu. Il serait trop content d'une querelle entre ton père et toi, trop content de te voir t'éloigner ! Nous devons penser aux petits, Sobek !

Il la regardait, surpris. Finalement, il éclata de rire.

— Avec une femme, dit-il, il faut s'attendre à tout. Je ne te savais pas si impétueuse.

Elle répliqua, sérieuse :

— Ne te dispute pas avec ton père, Sobek. Ne lui réponds pas. Patiente encore un peu.

— Tu as peut-être raison... Seulement, ça peut durer des années ! Ce que mon père devrait faire, ce serait de nous associer à lui.

Kait secoua la tête.

— Il ne le fera pas ! Il tient trop à ce que tout le monde, ici, mange dans sa main. Il veut que nous dépendions tous de lui et que, sans lui, nous soyons condamnés à la misère.

Sobek dévisageait sa femme avec curiosité.

— On dirait que tu ne l'aimes pas beaucoup ! Kait ne répondit pas. Elle était retournée à sa fille.

— Viens, mon amour !... Voilà ta poupée... Viens !

Sobek considéra un instant des yeux la tête brune qui se penchait vers l'enfant, puis il sortit. Il était songeur.

III

Esa avait fait appeler Ipy, son petit-fils.

L'enfant, un bel adolescent, était devant elle. Il avait l'air de mauvaise humeur. De ses yeux, qui ne voyaient plus très bien, mais qu'il était cependant difficile de tromper, elle l'examinait, tout en l'apostrophant d'une voix perçante :

— Qu'est-ce qu'on me raconte ? Il paraît que tu ne veux plus faire ci et que tu ne veux plus faire ça ? Tu consens à garder un troupeau de vaches, mais tu ne veux pas accompagner Yahmose pour voir où en sont les cultures ? Où allons-nous, si les enfants se mettent à dire ce qu'ils veulent faire ou ne pas faire !

Ipy riposta avec aigreur :

— Je ne suis plus un enfant. Je suis grand et je ne vois pas pourquoi on me traiterait comme un gosse ! J'ai des droits comme les autres, ici, et il n'y a aucune raison pour que je reçoive tout le temps des ordres de Yahmose. Qu'est-ce qu'il se croit donc ?

— Il est ton aîné et c'est lui qui a la charge du domaine en l'absence d'Imhotep.

— Yahmose est un lourdaud et un imbécile. Je suis infiniment plus intelligent que lui. Quant à Sobek, c'est un vantard qui passe son temps à dire qu'il est plus malin que tout le monde, alors qu'il est aussi bête que Yahmose ! Mon père, d'ailleurs, a écrit pour bien préciser que j'étais autorisé à choisir mon travail...

— Autrement dit, à ne rien faire !

Il a dit aussi qu'on devait me donner plus à manger et plus à boire et qu'il sera extrêmement mécontent si, quand il reviendra, il apprend que j'ai à me plaindre de n'avoir pas été traité de façon convenable !

Il sourit, d'un petit sourire arrogant qui lui relevait la bouche.

— Tu es un enfant gâté, déclara Esa d'un ton énergique, et je ne manquerai pas de le dire à ton père !

— Non, non, grand-mère, tu ne feras pas ça ! Il souriait toujours, mais ses yeux se faisaient caressants. Il reprit :

Tu ne feras pas ça, parce que, dans la famille, nous ne sommes que deux à être intelligents toi et moi !

— Insolent !

— Mon père se fie à ton jugement. Il sait que tu es pleine de bon sens.

— C'est possible... C'est même vrai... Mais je n'ai pas besoin que tu me le dises !

Ipy éclata de rire.

— Tu ferais bien mieux d'être de mon côté, grand-mère !

— De ton côté ? Qu'est-ce que c'est que cette façon de parler ?

— Mes frères aînés sont furieux, tu dois le savoir ! Quand je dis que « tu dois », je me trompe ! Tu le sais. Henet t'a certainement mise au courant. Satipy monte la tête à Yahmose, jour et nuit, chaque fois qu'elle le tient. Sobek s'est rendu ridicule avec la vente du bois et il a peur qu'Imhotep n'entre dans une colère folle quand il découvrira ce qui s'est passé. Enfin, tu verras, grand-mère, que d'ici un an ou deux c'est moi qui serai associé à mon père. À ce moment-là, tout ira comme je l'entendrai !

Tu crois ? Alors que tu es le plus jeune de la famille ?

— L'âge n'a rien à voir là-dedans ! L'homme tout puissant, ici, c'est mon père... et, moi, je sais comment on le manœuvre !

— Tu dis des choses odieuses !

Ipy poursuivait, d'une voix douceuse :

— Tu as du jugement, grand-mère ! Tu sais très bien que mon père, en dépit de sa grosse voix, c'est au fond un faible...

Il s'interrompit brusquement, les yeux d'Esa, qui regardaient par-dessus son épaule, lui ayant laissé comprendre que quelqu'un était entré dans la pièce. Il tourna la tête et aperçut Henet, debout derrière lui.

— Ainsi, dit-elle de sa voix plaintive, Imhotep est un faible ? J'ai idée qu'il ne sera pas très satisfait d'apprendre que tu as dit ça de lui, toi !

Il rit, mal à l'aise.

— Mais tu n'iras pas le lui dire... Voyons, Henet !... Ma chère Henet !

Henet s'était approchée d'Esa.

— Je ne cherche à créer des ennuis à personne, tu le sais fort bien ! Je suis dévouée à tout le monde ici et je ne répète jamais rien, sauf quand je considère que c'est mon devoir de le faire.

J'étais simplement en train de taquiner grand-mère, déclara Ipy. C'est ce que j'expliquerai à mon père et il comprendra bien que je ne parlais pas sérieusement.

Sans rien ajouter d'autre, il quitta la pièce.

— Un gentil garçon ! dit Henet, qui l'avait suivi du regard. Gentil..., et qui parle net !

Esa secoua la tête.

— Mais qui tient des propos alarmants ! Je n'aime pas les idées que cet enfant a dans la cervelle. Imhotep lui passe trop de choses !

— Comment pourrait-il faire autrement ? Ipy est si sympathique...

Il y eut un moment de silence.

— Henet, reprit Esa, je suis inquiète !

— Inquiète ?... Pourquoi ?... Le maître va revenir et tout ira bien.

— Est-ce bien sûr ? C'est justement ce que je me demande.

Après un nouveau silence, elle reprit :

— Mon petit-fils Yahmose est-il dans la maison ?

— Je l'ai aperçu tout à l'heure qui rentrait.

— Va lui dire que je voudrais lui parler.

Henet alla transmettre le message à Yahmose qui se reposait dans la fraîcheur du porche. Peu après, Yahmose pénétrait chez Esa qui, dès qu'elle l'aperçut, lui dit :

— Yahmose, Imhotep sera ici bientôt.
L'aimable visage de Yahmose s'éclaira.
— Je le sais et c'est une excellente chose !
— Tout est de nature à lui donner satisfaction ? Les affaires ont prospéré ?
— Les ordres de mon père ont été exécutés et j'ai fait de mon mieux.
— Ipy ?
Yahmose soupira.
— Mon père a beaucoup trop d'indulgence pour lui et c'est très mauvais pour l'enfant.
— Tu auras à le faire comprendre à Imhotep.
Yahmose ne semblait pas convaincu.
— Je te soutiendrai, déclara Esa d'un ton ferme. Yahmose poussa un nouveau soupir.
— Il y a des périodes, dit-il, durant lesquelles on ne rencontre que des difficultés, mais tout ira bien quand mon père sera rentré. Il prendra alors ses décisions lui-même. Il est très malaisé de deviner, en son absence, ce qu'il voudrait que l'on fit et d'agir en conséquence, surtout quand on n'a aucune autorité réelle et qu'on n'est, en fait, qu'une sorte de gérant.
Esa regarda longuement son petit-fils.
— Tu es un bon fils, Yahmose, loyal et affectionné. Tu as été également un bon époux et tu as obéi au précepte qui veut que l'homme aime sa femme, lui assure un toit, la nourrisse, l'habillement, lui achète parfums et onguents pour sa toilette et fasse tout pour réjouir son cœur durant tout le cours de son existence. Mais il y a un proverbe qui dit : « Ne laisse pas ta femme commander chez toi ! » À ta place, Yahmose, je réfléchirais à ce proverbe.
Yahmose leva les yeux sur sa grand-mère, rougit et vivement, s'éloigna.

CHAPITRE TROISIÈME

TROISIEME MOIS DE L'INONDATION

(14^e JOUR)

I

Partout c'était l'agitation des grands préparatifs. On avait cuit des centaines de pains. À la cuisine, on faisait rôtir des canards. Il flottait dans l'air une odeur de poireau, d'ail et d'épices divers. Des femmes criaient des ordres. Des esclaves couraient en tous sens. Partout c'était un murmure : « Le maître revient... Le maître revient... »

Renisenb, occupée avec les autres à confectionner des guirlandes de lotus et de coquelicots, sentait en elle monter une joie qui accélérail les battements de son cœur. Son père rentrait à la maison ! Au cours des semaines qui venaient de s'écouler, il lui avait semblé revenir par degrés insensibles à une vie, pour elle toute semblable à sa vie d'autrefois. Après sa conversation avec Hori, elle avait éprouvé comme un sentiment de gêne dans une maison où elle se sentait un peu étrangère, mais cette impression s'était effacée peu à peu. Elle restait la même Renisenb ; Yahmose, Satipy, Sobek et Kait, eux non plus, n'avaient pas changé et, comme autrefois, l'imminent retour d'Imhotep bouleversait pour un temps le cours ordinaire de l'existence. Il avait fait prévenir qu'il arriverait avant la tombée de la nuit. Un domestique était posté au bord du fleuve pour annoncer l'approche du maître.

À son appel, Renisenb, abandonnant ses fleurs, courut avec les autres jusqu'au débarcadère, où Yahmose et Sobek se trouvaient déjà, entourés d'une petite foule de paysans et de pêcheurs qui criaient en montrant du doigt une embarcation qui descendait le cours du fleuve.

C'était une grande barque qui avançait rapidement sous le souffle du vent du Nord qui gonflait sa grande voile carrée. Derrière, surchargée de serviteurs, hommes et femmes, venait une autre barque où était installée la cuisine. Renisenb, bientôt, distingua la silhouette de son père. Il était assis, une fleur de lotus à la main, avec à côté de lui quelqu'un qu'elle prit pour une chanteuse.

Sur la berge, les cris redoublaient. Imhotep leva le bras et agita la main, en signe d'amitié, cependant que, derrière lui, les marins tirant sur les drisses, manœuvraient la voile. Quelques instants plus tard, au milieu des acclamations de bienvenue, Imhotep mettait le pied sur la rive, saluait sa famille et, du geste, remerciait la foule. Les cris continuaient.

— Gloire à Sobek, fils de Neith, qui t'a protégé sur les eaux ! Gloire à Ptah qui t'a ramené parmi nous !... Gloire à Ré qui illumine les Deux Terres !

Renisenb participait à la joie générale. Imhotep faisait quelques pas avec majesté. Brusquement, elle s'avisa qu'il était petit, beaucoup moins grand que dans son souvenir. Elle en éprouva comme une déception.

Son père était-il vraiment devenu plus petit ou sa mémoire l'avait-elle trompée ? Elle se souvenait de lui comme d'un homme grand, autoritaire jusqu'à la tyrannie, qui ne cessait de commander à droite et à gauche, comme d'un personnage qui parfois la faisait sourire, mais qui n'en était pas moins quelqu'un. L'image était difficile à concilier avec ce qu'elle voyait, ce petit homme court et gras, vieillissant déjà, visiblement imbu de son importance, soucieux de faire impression... et loin d'y parvenir. Renisenb s'interrogeait, se demandant comment ses souvenirs avaient pu ainsi l'abuser.

Imhotep, après avoir adressé à la foule quelques phrases sonores et cérémonieuses, en arrivait aux salutations personnelles. Il embrassa d'abord ses fils.

— Ah ! Mon bon, mon cher Yahmose ! Tout souriant ! J'imagine, je suis sûr que tu as bien pris soin de mon domaine durant mon absence !... Et voici Sobek, le plus beau de mes fils ! Toujours joyeux en ton cœur, je vois !... Et Ipy est là aussi, mon Ipy bien-aimé !... Approche-toi, que je te regarde !... Recule !... Tu as encore grandi ?... Tu as l'apparence d'un homme maintenant et mon vieux cœur se réjouit... ! Viens dans mes bras !... Et voici Renisenb, ma fille chérie, revenue à la maison ! Et Satipy et Kait, mes filles non moins aimées... Et Henet, la fidèle Henet ?

Henet, à genoux, s'essuyait les yeux avec une certaine ostentation.

Quelle joie de te revoir, Henet !... Tu vas bien ? Tu es heureuse ?..., Toujours dévouée ?... Quel réconfort !... Et voici Hori qui tient si bien mes comptes !... Les affaires ont bien marché ? Je n'en doute pas !

Les salutations terminées, le murmure des voix s'apaisa. Imhotep leva la main pour réclamer le silence et, d'une voix claire et nette, il parla.

— Mes chers fils, mes chères filles, mes amis, j'ai une nouvelle à vous apprendre. Depuis bien des années, ainsi que vous le savez tous, je suis, dans un certain sens, solitaire. Ma femme – votre mère, Yahmose et Sobek – et ma sœur – ta mère, Ipy – ont depuis bien longtemps rejoint Osiris. Je vous amène donc, Satipy et Kait, une nouvelle sœur, que vous aimerez parce que vous m'aimez, Nofret, ma concubine. Elle est venue avec moi de Memphis, dans le Nord, et elle restera ici avec vous lorsque je m'absenterai de nouveau.

Tout en parlant, il avait pris par la main une jeune femme qui se tenait debout à ses côtés, la tête rejetée en arrière avec une certaine arrogance. Renisenb, surprise et un peu choquée, la trouva très jeune, probablement moins âgée qu'elle. Sa peau était d'un beau bronze doré, ses sourcils, deux minces traits noirs et les cils si longs, si fournis qu'on lui voyait à peine les yeux. Dans l'ensemble, elle était très belle.

Interdite et muette, la famille ne bougeait pas. Un soupçon d'irritation dans la voix, Imhotep reprit :

— Allons, mes enfants ! Souhaitez la bienvenue à Nofret ! Est-ce que vous ne sauriez comment vous devez accueillir la concubine de votre père lorsqu'il l'amène en sa maison ?

Ils obéirent avec de gauches réticences. Avec une chaleur feinte, qui sans doute cachait sa gêne, Imhotep s'écria :

— Voilà qui est mieux ! Nofret, mes filles vont te conduire au quartier des femmes. Où sont les bagages ? On ne les a pas encore apportés à terre ?

Imhotep se retourna. Des serviteurs déchargeaient les lourds coffres de voyage au couvercle bombé.

Imhotep reprit, s'adressant à Nofret :

— Tes bijoux et tes vêtements ont fait bon voyage. Va et retire-les tout de suite des coffres !

Puis tandis que les femmes s'éloignaient, se tournant vers ses fils, il demanda :

— Parlez-moi du domaine. Tout marche bien ?

— Les champs du bas, ceux qui étaient loués à Nakht... Imhotep ne laissa pas Yahmose poursuivre.

— Pas de détails maintenant, mon fils. Ils peuvent attendre. Aujourd'hui est un jour de fête. Demain, avec Hori, nous nous occuperons des affaires sérieuses. Viens, Ipy, mon fils ! Rentrons à la maison. Que tu es grand ! Ta tête est plus loin du sol que la mienne !

La mine sombre, Yahmose et Sobek se mirent en route, suivant leur père qui allait devant avec Ipy.

— Tu as entendu ? murmura Sobek. Des bijoux et des vêtements ! Voilà où sont passés les revenus des propriétés du Nord. Nos revenus !

— Pas si haut ! Notre père pourrait entendre !

— Et après, Yahmose ? Tu as peut-être peur de lui, mais moi je ne le crains pas !

À la maison, Henet alla rejoindre Imhotep dans sa chambre, tandis qu'on préparait son bain. Elle était toute souriante et le maître, quand il l'aperçut, abandonna la bonne humeur qu'il affectait, retrouvant du même coup un peu de naturel.

— Alors, Henet, lui demanda-t-il, que penses-tu de mon choix ?

Si déterminé qu'il fût à mener les choses rondement, il se rendait fort bien compte que l'arrivée de Nofret pouvait créer quelques difficultés, au moins dans le quartier des femmes. Mais Henet n'était pas comme les autres. Elle lui avait toujours été dévouée et elle ne le déçut pas.

— Elle est adorablement belle ! Quels cheveux ! Et quelles hanches ! Elle est digne de toi, Imhotep, et je ne saurais dire mieux ! Ton épouse qui est morte sera heureuse que tu aies choisi une telle compagne pour ensoleiller tes jours.

— Tu le crois vraiment ?

— J'en suis sûre, Imhotep ! Tu l'as pleurée pendant des années, tu as le droit maintenant de jouir de la vie de nouveau !

— Tu la connaissais bien, je vois ! Il m'a semblé à moi aussi que le temps était venu pour moi de vivre ainsi que doit vivre un homme. Mais... ma fille et mes belles-filles ne vont-elles pas m'en vouloir un peu ?

— Je ne le leur conseillerais pas ! Après tout, Imhotep, est-ce que ce n'est pas toi qui leur permets de manger ?

— Très juste ! Très juste !

— C'est à ta bonté qu'elles doivent tout et, sans ton labeur, elles n'auraient rien !

— C'est très vrai.

Imhotep poussa un soupir et ajouta :

Pour elles je suis tout le temps en route !... Mais j'ai bien peur qu'elles ne se rendent pas compte qu'elles devraient m'en être reconnaissantes !

— Tu n'as qu'à le leur rappeler ! Moi, qui suis ton humble et dévouée servante, je n'oublie pas tout ce que je, te dois ; mais les enfants, quelquefois, sont stupides et égoïstes. Il leur arrive de s'exagérer leur importance et de ne pas se souvenir qu'ils se bornent à exécuter les instructions qui leur sont données par toi.

— Voilà qui est bien observé ! déclara Imhotep. J'ai toujours dit, Henet, que tu étais une créature extrêmement intelligente.

À son tour, Henet soupira :

— Si seulement les autres pensaient comme toi !

— Qu'est-ce à dire ? On n'a pas été gentil avec toi ?

— Je ne dis pas ça !... Ils ne le font pas exprès... Pour eux, il est tout naturel que je me tue de travail... Je le fais avec plaisir, mais un mot aimable qui montre qu'on se rend compte de ce que l'on fait pour vous, ça fait une telle différence !

— Ce mot, Henet, tu l'auras toujours de moi ! Et souviens-toi qu'ici tu es chez toi.

— Tu es bon, Maître !

Après un silence, elle reprit :

— Ton bain est prêt. Lorsque tu l'auras pris, voudrais-tu te rendre auprès de ta mère qui désirerait te voir ?

— Ma mère ?... Oui, bien sûr ! Pour dissimuler sa gêne il ajouta très vite :

— C'était d'ailleurs mon intention !... Dis à Esa que je serai chez elle tout à l'heure.

II

Esa, pour recevoir son fils, avait mis sa plus jolie robe de lin. Elle le regardait avec un sourire vaguement ironique.

— Bienvenue à toi, Imhotep ! Ainsi tu nous reviens... et point seul, m'a-t-on dit !

Imhotep, un peu honteux, fit un effort pour répondre d'une voix assurée :

— Ainsi, tu es déjà informée ?

— Naturellement ! On ne parle que de ça dans la maison. Il paraît qu'elle est très jolie et toute jeune.

— Elle a dix-neuf ans et... elle n'est pas vilaine. Esa se mit à rire ou plus exactement à glousser.

— Il n'y a pas plus fou qu'un vieux fou ! dit-elle enfin. Imhotep jouait l'étonnement.

— Ma chère mère, je ne te comprends pas.

Elle répondit, très calme :

— Tu as toujours été un imbécile, Imhotep !

Imhotep avalait sa salive. Partout et toujours, il avait conscience de sa valeur, mais, en présence de sa mère, il venait

régulièrement à en douter. Devant elle, il se sentait comme diminué. Elle y voyait à peine, mais son regard le déconcertait. Il savait bien, certes, qu'il n'en demeurerait pas moins un homme très intelligent et que l'attitude de sa mère n'y pouvait rien changer, mais devant elle, c'était incontestable, il avait une piètre opinion de lui-même.

— Est-il donc extraordinaire, demanda-t-il, qu'un homme installe chez lui une concubine ?

— Nullement. Les hommes sont si bêtes !

— Je ne vois pas ce qu'il y a de bête là-dedans.

— Est-ce que tu t'imagines que la présence de cette jeune femme va mettre de l'harmonie dans la maison ? Satipy et Kait doivent être furieuses et tu t'en apercevras à l'humeur de leurs époux !

— En quoi est-ce que ça les regarde ? Est-ce qu'ils auraient le droit de juger mes actes ?

— Certainement pas.

Marchant de long en large dans la pièce, Imhotep poursuivit avec irritation :

— N'ai-je pas le droit d'agir chez moi ainsi que je l'entends ? Est-ce que je n'assure pas le vivre et le couvert de chacun dans cette maison ? Le pain qu'ils mangent, mes fils et leurs femmes ne me le doivent-ils pas ? Est-ce que je ne le leur répète pas tous les jours ?

— Je crois même, Imhotep, que tu prends trop de plaisir à le leur rappeler sans cesse.

— C'est que c'est la vérité ! Ils dépendent tous de moi. Tous !

— Es-tu bien sûr que ce soit une bonne chose ? Est-ce que tu voudrais dire qu'il n'est pas bon qu'un homme fasse vivre sa famille ?

Esa soupira.

— Tu oublies qu'ils travaillent pour toi !

— Voudrais-tu donc que je les encourage à la paresse ? Bien sûr, ils travaillent !

— Tes fils, les deux aînés tout au moins, sont des hommes faits.

— Sobek n'a aucun jugement et ne commet que des erreurs. En outre, il se montre souvent d'une impertinence que je n'admets pas. Yahmose, lui, est un garçon obéissant...

— Tu peux dire un homme.

— Seulement, j'ai souvent à lui répéter les choses deux ou trois fois avant qu'il ne les comprenne. Il faut que je pense à tout et que je sois partout ! Quand je m'absente, je passe mon temps à dicter à des scribes des instructions détaillées pour mâcher la besogne à mes fils ! Je me repose à peine, je ne dors guère... et, quand j'arrive enfin à la maison dans l'espoir d'y goûter une paix que j'estime avoir bien gagnée, c'est pour y découvrir des difficultés nouvelles !

Jusqu'à toi, ma mère, qui me conteste le droit d'avoir, comme les autres hommes, une concubine ! Tu es en colère et...

Esa lui coupa la parole.

— Je ne suis pas en colère, Imhotep ! Tu m'amuses, c'est tout ! J'imagine que ce qu'il va se passer ici sera assez curieux à observer... Ce qui n'empêche que, lorsque tu retourneras dans le Nord, tu feras bien d'emmener ta concubine avec toi !

— Sa place est ici, dans ma maison ! Et malheur à qui ne la traiterait pas comme il se doit !

— Il ne s'agit pas de ça, répliqua Esa. Souviens-toi seulement qu'il est facile de mettre le feu à une étable quand la paille est bien sèche ! Le proverbe dit que « lorsqu'il y a des femmes, l'endroit n'est pas bon... »

Elle s'interrompit un instant, puis, très bas, elle ajouta :

— Nofret est très belle, Imhotep. Mais souviens-toi de ceci :

« Les hommes sont rendus fous par les membres adorables des femmes, lesquels, hélas ! deviennent en un instant des cornalines décolorées. Un petit rien, impalpable comme un rêve, la mort vient et c'est la fin. »

CHAPITRE IV

TROISIÈME MOIS DE L'INONDATION

(15^e JOUR)

I

Sobek s'expliquait sur la vente du bois, Imhotep l'écoutait sans rien dire, mais son visage était devenu très rouge et les veines de ses tempes extraordinairement apparentes. Sobek montrait moins d'assurance qu'au début de son exposé. Il s'était promis de parler avec autorité, mais l'attitude de son père et ses froncements de sourcils l'avaient troublé et, maintenant, il hésitait et bafouillait. Finalement, d'une voix impatiente, Imhotep l'interrompt :

— Bref, tu as cru en savoir plus long que moi et tu n'as pas suivi mes ordres !... C'est toujours la même chose ! Si je n'ai pas l'œil à tout, si je ne suis pas sur place...

Il soupira.

— Ce que vous deviendriez sans moi, mes pauvres garçons, c'est ce que je n'arrive pas à concevoir ! Sobek s'entêtait.

— Il y avait une chance de réaliser un très gros bénéfice. J'ai couru le risque. Il ne faut pas être toujours exagérément prudent !

C'est un reproche que tu n'encourras jamais ! Tu es d'une audace qui va jusqu'à la témérité et tu te trompes régulièrement dans tes décisions !

— Avec ça que tu me laisses l'occasion d'en prendre ! D'un ton sec, Imhotep répliqua :

— Tu en as pris en la circonstance, contre mes ordres exprès !

— Tes ordres ! Faudra-t-il donc toujours que je reçoive des ordres ? Je suis un homme, à la fin !

Imhotep répondit, dans une explosion de colère :

— Qui est-ce qui te fait manger ? Qui est-ce qui t'habille ? Qui pense, pour toi, à l'avenir ? Qui ne cesse de songer à ton bonheur et à celui de tout le monde, ici ? Quand le fleuve était bas, lorsque la famine menaçait, qui a fait le nécessaire pour que des provisions vous fussent envoyées ? Vous avez de la chance d'avoir un père tel que moi qui pense à tout ! En échange, qu'est-ce que je vous demande ? Simplement de travailler dur, de faire de votre mieux et de suivre mes instructions...

Criant, lui aussi, Sobek coupa la parole à son père.

— Bien sûr ! Travailler comme des esclaves, pour que tu puisses offrir de l'or et des bijoux à ta concubine ! La rage aux yeux, Imhotep marcha sur son fils.

— Insolent ! C'est comme ça que tu parles à ton père ? Prends garde ! Sinon, je te chasse de cette maison et tu iras où tu voudras !

Prends garde, toi aussi ! Sinon, c'est moi qui m'en irai, volontairement ! J'ai des idées, de bonnes idées, des idées qui rapporteraient de l'argent si j'avais les coudées franches, au lieu de ne jamais pouvoir faire comme je l'entends !

— Tu as fini ?

Il y avait dans le ton une menace, dont Sobek tint compte, presque malgré lui.

— Oui, dit-il. Je n'ai rien à ajouter... pour le moment.

— Alors, va t'occuper du bétail ! Ce n'est pas le jour de flâner.

Sobek s'éloigna en maugréant. Comme il passait près de Nofret, qui se trouvait non loin de là, elle le regarda du coin de l'œil et se mit à rire. Sobek sentit le sang lui monter à la face et fit un pas vers elle. Elle l'attendait, immobile, sûre d'elle-même, le considérant avec dédain entre ses paupières mi-closes. Il grommela quelque chose, puis reprenant sa direction première, se remit en route. Nofret, riant de plus belle, s'en alla rejoindre Imhotep qui discutait maintenant avec Yahmose.

Quelle idée as-tu eue, lui demandait-il, de laisser agir Sobek de façon si ridicule ? Tu aurais dû éviter ça ! Est-ce que tu ne sais pas qu'il n'a pas le sens des affaires et qu'il s' imagine toujours que les choses tourneront comme il l'espère ?

Yahmose s'excusait.

— Tu ne te rends pas compte, père, de mes difficultés ! Tu m'avais dit de faire confiance à Sobek pour la vente de ce bois. Je m'en suis tenu à tes instructions et remis à son jugement.

— Son jugement ? Il n'en a jamais eu ! Il devait obéir à mes ordres et c'était à toi de t'assurer qu'il n'y manquait pas !

Yahmose rougit.

— A moi ? Quelle autorité avais-je pour cela ?

— Quelle autorité ? Celle que je t'avais déléguée !

— Mais ma situation est terriblement fausse ! Si j'étais légalement ton associé...

L'arrivée de Nofret ne lui permit pas de finir sa phrase. Elle jouait avec un coquelicot.

— Dis-moi, Imhotep, fit-elle, tout en réprimant un bâillement, qu'attends-tu pour m'accompagner au petit pavillon, au bord de la piscine ? Il y fait frais, j'ai fait préparer pour toi des fruits et de la bière de Keda et tu dois en avoir terminé avec les ordres que tu avais à donner !

— Un instant, Nofret, et je suis à toi.

De sa voix douce, elle insistait :

— Viens tout de suite. Tu me feras plaisir.

Imhotep, flatté, baissait les yeux. Avant que son père eût eu le temps de répondre, Yahmose reprenait la parole.

— Finissons-en avec ça, d'abord ! C'est important. Je voulais te demander...

Indifférente à ce que pouvait dire Yahmose, Nofret s'adressait à Imhotep :

Ne pourrais-tu faire ce que tu veux dans ta propre maison ?

Imhotep n'hésita pas.

— Une autre fois, Yahmose, une autre fois !

Ayant dit, il s'éloigna avec Nofret. Yahmose, debout sous le porche, le regardait s'éloigner, quand Satipy sortit de la maison.

— Alors, demanda-t-elle, tu lui as parlé ? Qu'a-t-il dit ?

Yahmose poussa un soupir.

— Ne sois pas tellement impatiente, Satipy ! Le moment n'était pas... favorable !

Elle se récria :

— Je *n'attendais pas* de toi une autre réponse ! Je me doutais que c'était ce que tu me dirais ! La vérité, c'est que tu as peur de ton père ! Tu es timide comme un agneau, tu bèles devant lui, au lieu de lever la tête, comme un homme ! Seulement, de nous deux, l'homme, je crois bien que c'est *moi* ! Tu m'avais promis. « Je parlerai à mon père !... Tout de suite !... Le premier jour ! » Et qu'est-ce qu'il se passe ?

Elle s'interrompit pour reprendre haleine – car elle était loin d'en avoir fini – mais Yahmose ne la laissa pas continuer.

— Tu te trompes, dit-il sans élever la voix. J'avais commencé à lui parler, mais nous avons été dérangés.

— Dérangés ? Par qui ?

— Par Nofret.

— Par cette femme ? Est-ce que ton père devrait permettre à sa concubine de venir l'importuner quand il est en conversation d'affaires avec son fils aîné ? Ce sont des choses dont les femmes n'ont pas à se mêler !

Cette maxime, Yahmose souhaitait sans doute que son épouse fût la première à la respecter, mais elle ne lui laissa pas le temps de le dire. Elle poursuivait :

— Ton père aurait dû lui faire comprendre ça dès le début.

— Il n'a pas eu l'air de trouver son intervention désagréable.

— C'est bien triste !... Elle l'a ensorcelé. Elle dit et fait ce qu'il lui plaît, il approuve.

— Elle est très belle !

Satipy ricana avec mépris.

— Elle a l'air de ce qu'elle est ! Jolie, mais avec des manières déplorables. Aucune éducation ! Elle est grossière avec nous, mais ça lui est égal !

— En ce qui te concerne personnellement, c'est peut-être parce que tu n'es pas très gentille avec elle.

— Je suis extrêmement polie. Kait et moi, nous la traitons avec toute la courtoisie désirable. Sois tranquille, elle n'aura pas à se plaindre de nous ! Nous saurons attendre !

Il la regarda, inquiet.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Satipy, déjà, s'éloignait. Riant, elle se retourna :

— Ce que je veux dire, une femme le comprendrait, mais pas un homme. Nous n'agissons pas comme vous et nous avons nos façons à nous de nous défendre ! Nofret serait sagement inspirée d'être moins arrogante ! La vie d'une femme, en fin de compte, où se passe-t-elle ? Au fond de la maison, avec les autres femmes.

Les paroles de Satipy avaient incontestablement un sens caché. Elle ajouta :

— Ton père ne sera pas toujours ici, il retournera dans le Nord. À ce moment-là, on verra !

Satipy !

Sans vouloir l'écouter, elle s'éloignait en riant.

II

Les enfants jouaient et couraient auprès de la piscine. Il y avait là les deux fils de Yahmose, deux solides gaillards qui ressemblaient plus à Satipy qu'à leur père, les trois enfants de Sobek, dont le dernier marchait à peine, et Teti, une jolie petite fille de quatre ans, au visage grave et sérieux. Ils riaient tous ensemble, criaient, se lançaient des balles et, de temps à autre, se chamaillaient avec des cris perçants.

Imhotep, buvant sa bière à petites gorgées, fit remarquer à Nofret, assise à ses côtés, que les enfants adoraient jouer au bord de l'eau.

— Il en a toujours été ainsi, ajouta-t-il. Mais, par Hathor, quel potin ils font !

— Oui ! s'empressa de dire Nofret. Alors que l'endroit pourrait être si paisible !... Pourquoi ne leur ordonnes-tu pas d'aller jouer ailleurs quand tu es là ? En somme, quand le Maître de la maison souhaite se détendre un peu, on doit respecter son repos. Ce n'est pas ton avis ?

— A vrai dire...

Imhotep hésitait. C'était là une chose à quoi il n'avait pas songé, mais l'idée ne lui déplaisait pas.

— A vrai dire, reprit-il sans conviction, ils ne me gênent pas. On les a toujours laissés jouer où ils voulaient.

— Quand tu es en voyage, c'est tout naturel ! Mais j'estime, Imhotep, étant donné tout ce que tu fais pour ta famille, qu'on devrait te témoigner plus de respect et faire de ta présence plus de cas. Tu es trop gentil, trop indulgent.

Imhotep sourit.

— C'est ma faiblesse depuis toujours ! Je n'ai jamais été très strict sur les marques extérieures de respect.

— Ce qui explique que ces femmes, les épouses de tes fils, abusent de ta gentillesse ! Il devrait être entendu que, lorsque tu viens ici pour te reposer, tu dois y trouver le calme et la tranquillité. Ne bouge pas ! Je vais aller dire à Kait d'emmener toute cette marmaille. Cela fait, tu auras la paix.

— Tu es pleine d'attentions, Nofret ! Tu es une bonne fille et je te remercie.

Nofret alla trouver Kait, qui, agenouillée au bord de l'eau, surveillait le second de ses enfants, un petit garçon, occupé à faire naviguer une barquette de bois.

— Kait, lui dit-elle avec courtoisie, voudrais-tu emmener les enfants ?

Kait ouvrit de grands yeux : elle ne comprenait pas.

— Les emmener ? demanda-t-elle. Que veux-tu dire ? Ils jouent toujours ici.

— Oui, mais aujourd'hui Imhotep désire le calme et ces enfants font du bruit !

Le visage de Kait s'empourpra.

— Tu pourrais t'exprimer autrement, Nofret ! Imhotep a plaisir à voir jouer ici les enfants de ses fils. C'est lui-même qui me l'a dit.

— Pas aujourd'hui ! répliqua Nofret. Il m'a envoyée spécialement auprès de toi pour te dire d'éloigner cette tapageuse engeance, afin qu'il puisse se reposer tranquillement... avec moi.

— *Avec toi !*

Kait allait riposter vertement, mais elle se contint. Se levant d'un bond, elle alla trouver Imhotep. Nofret la suivit.

Kait ne s'embarrassa pas de circonlocutions.

— Ta concubine me dit qu'il faut que j'emmène les enfants. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils font de mal ?

— J'aurais pensé, dit doucement Nofret, que le seul désir du maître de la maison suffisait.

— C'est parfaitement exact ! déclara Imhotep avec impatience. Pourquoi me faudrait-il donner des raisons ? Chez qui sommes-nous, ici ?

Kait se tourna vers Nofret.

— J'imagine que c'est elle qui veut qu'on les éloigne.

— Nofret, reprit Imhotep, prend souci de mon bien être. Elle est, dans cette maison, la seule à y songer, avec peut-être la pauvre Henet.

— Alors, les enfants ne doivent plus jouer ici ?

— Pas quand je viens m'y reposer !

Kait, brusquement, donna libre cours à sa colère :

— Pourquoi laisses-tu cette femme te dresser contre ceux qui sont de ton propre sang ? Pourquoi lui permets-tu de se mêler de la façon dont est menée ta maison et d'interdire ici les choses qui se sont toujours faites ?

Imhotep, qui éprouvait le besoin de se justifier à ses propres yeux, se mit à crier, lui aussi.

— C'est moi qui décide ici de ce qui se fait et ne se fait pas, et non toi ! Vous vous êtes tous ligués pour en user selon votre bon plaisir et aucun d'entre vous ne s'inquiète de ce que peut désirer le maître de la maison ! Or, le maître, ici, c'est moi, permets-moi de te le dire ! Je ne cesse de travailler et de tirer des plans en vue de votre bonheur à tous. Est-ce qu'on m'en a quelque gratitude ? Est-ce qu'on s'interroge sur ce que je peux souhaiter, pour aller au-devant de mes vœux ? Non ! Tout à l'heure, c'est Sobek qui me manque de respect et, maintenant, c'est toi qui essaies de m'intimider ! Est-ce pour ça que je vous entretiens tous ? Méfiez-vous ! Tour ça aura une fin. Sobek parle de s'en aller ? Qu'il s'en aille, et toi et ses enfants avec lui !

Kait, un instant, demeura immobile et muette. Rien ne se lisait sur son visage. D'une voix dont toute aigreur avait disparu, elle dit enfin :

— Très bien ! Je vais faire rentrer les enfants.

Se retirant, elle s'arrêta auprès de Nofret pour ajouter, dans un murmure :

— Cela, Nofret, *c'est toi* qui l'as voulu. Je ne l'oublierai pas. Non, je ne l'oublierai pas...

CHAPITRE V

QUATRIÈME MOIS DE L'INONDATION

(5^e JOUR)

I

Imhotep poussa un soupir de satisfaction quand il en eut fini avec les devoirs rituels qui lui incombait en qualité de prêtre chargé du culte des morts. Rien n'avait été oublié, le cérémonial suivi avec un soin méticuleux. Imhotep était, à tous égards, un homme consciencieux. Il avait fait les libations exigées, brûlé de l'encens, assuré les ordinaires offrandes de nourriture.

Il alla rejoindre Hori qui l'attendait dans la petite chambre qui se trouvait à l'entrée du Tombeau. Là, Imhotep redevenait le propriétaire terrien, l'homme d'affaires. Pendant plus d'une demi-heure, il s'entretint avec Hori des cours, des récoltes et des bénéfices qu'il devait tirer de ses céréales, de son troupeau et de ses bois.

Hochant la tête, il dit enfin :

En vérité, Hori, ton cerveau est fait pour les affaires !

— Il s'est habitué à elle ! répondit l'autre, en souriant. Il y a tant d'années que je m'occupe des tiennes !

— Avec beaucoup de dévouement, je le sais. Il y a une chose dont je voudrais te parler. Il s'agit d'Ipy. Il se plaint de n'avoir ici qu'une situation subalterne.

— Il est encore très jeune.

— Oui, mais il est très intelligent ! Il estime que ses frères ne le traitent pas comme il conviendrait. Sobek le rudoie et l'envoie

promener. Yahmose, de son côté, l'exaspère avec ses perpétuelles recommandations et ses conseils prudents. Ipy est un tempérament fier et il n'aime pas recevoir des ordres. En outre, il estime qu'il n'y a ici qu'une personne qui ait le droit d'en donner, moi !

— C'est exact, dit Hori. J'ajoute qu'à mon sens, Imhotep, c'est ce qui ne va pas, ici Puis-je parler librement ?

— Je t'en prie, mon bon Hori. Tes paroles sont toujours sages et je tiens compte de tes avis.

— Alors, voici ce que je voulais te dire. Il faudrait que, durant tes absences, quelqu'un eût ici une autorité réelle.

— Je m'en remets à toi et à Yahmose du soin d'administrer mes affaires.

— Je sais que nous agissons en ton nom quand tu n'es pas là, mais cela ne suffit pas. Pourquoi ne fais-tu pas d'un de tes fils ton associé, par un acte légal ?

Imhotep, sourcils froncés, marchait de long en large.

— Auquel de mes fils songes-tu ? Sobek a des manières autoritaires, mais il ne sait pas obéir ; et je ne puis lui faire confiance. Il a trop mauvais esprit.

— Je pensais à Yahmose. C'est ton aîné. Il est de relations agréables, il t'aime et il t'est dévoué.

— Je t'accorde tout cela, mais il est trop timide, trop timoré. Il s'incline devant tout le monde. Évidemment, si Ipy avait quelques années de plus...

— Il est dangereux de donner de l'autorité à un homme trop jeune !

— C'est très vrai ! Quoi qu'il en soit, Hori, je réfléchirai à ce que tu m'as dit. Yahmose est certainement un bon fils, un fils obéissant...

Doucement, mais d'une voix pressante, Hori déclara :

— Je crois que ce serait la sagesse !

Imhotep regarda Hori. Ses yeux interrogeaient.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il enfin.

— Je disais il y a un instant, répondit Hori, qu'il est dangereux de donner de l'autorité à un homme trop jeune. Il n'est pas moins dangereux de la lui donner trop tard.

— Parce qu'à ce moment-là il a trop l'habitude de recevoir des ordres pour prendre celle de commander lui-même ? Il y a peut-être du vrai là-dedans.

Imhotep soupira et poursuivit :

— Ah ! Il est bien difficile de mener une famille ! Les femmes, en particulier, sont dures à manier. Satipy a un caractère impossible, Kait a des accès de bouderie et de mauvaise humeur... Mais il faudra tout de même qu'elles comprennent que j'entends que Nofret soit traitée avec les égards convenables. Je crois pouvoir dire...

Il s'interrompit. Hors d'haleine, un esclave, qui avait gravi le sentier en courant, s'arrêtait devant lui.

— Qu'est-ce ? demanda Imhotep.

— Maître, un bateau est là, qui vient de Memphis. Il amène un scribe, appelé Kamenî, qui apporte un message.

Imhotep ne put retenir un geste d'agacement.

— Encore des ennuis ! Quand je ne suis pas là pour m'occuper de tout, rien ne marche droit !

Il s'éloigna vivement par le sentier. Hori, inquiet et préoccupé, alla se rasseoir dans un coin d'ombre.

II

Renisenb errait sans but sur les bords du Nil quand elle entendit des cris et vit des gens se hâter vers le débarcadère. Courant elle aussi, elle se joignit à eux. Un bateau approchait de la rive, dans lequel un jeune homme se tenait debout, dans la vive lumière du soleil. Renisenb, quand elle l'aperçut, crut que son cœur cessait de battre. Une idée folle lui traversait l'esprit.

— C'est Khay ! murmura-t-elle. Khay, qui revient du Royaume des Ombres !

Tout de suite, elle se moqua d'elle-même. Parce que, dans son souvenir, elle ne revoyait jamais Khay que naviguant sur le Nil, elle s'était imaginé que ce jeune homme, dont la stature

rappelait celle de son époux regretté, n'était autre que Khay lui-même.

Mais ce voyageur était beaucoup plus jeune que Khay. Il se présenta avec grâce et aisance. En souriant il dit qu'il se nommait Kameni et qu'il arrivait des propriétés qu'Imhotep possédait dans le Nord. On envoya un esclave prévenir le maître, et on conduisit Kameni à la maison pour se restaurer.

Il eut ensuite une longue conversation avec Imhotep, dont il était le petit-cousin. Kameni déclara avoir découvert des fraudes dans la gestion du domaine ; il venait en rendre compte, pensant que les régisseurs en étaient responsables. L'essentiel de cet entretien parvint bientôt dans le quartier des femmes, par l'intermédiaire de Henet, qui, à l'étonnement de Renisenb, s'arrangeait toujours pour tout savoir.

L'affaire ne présentait pour Renisenb qu'un médiocre intérêt. Kameni avait fait preuve d'intelligence en s'avisant de ces malversations et Imhotep, très certainement, serait content de lui.

Le rapport de Kameni eut une conséquence immédiate et imprévue : Imhotep fit en toute hâte ses préparatifs de départ. Il ne comptait pas retourner dans le Nord avant deux mois au moins, mais la nouvelle modifiait ses projets. Plus tôt il serait sur place, mieux ce serait.

Toute la famille se trouva bientôt réunie pour entendre les innombrables recommandations qu'il tenait à faire avant son départ. Il faudrait faire ceci et ne pas oublier de faire ça. Telle chose, Yahmose ne devait la faire sous aucun prétexte. Pour telle autre, Sobek aurait à manœuvrer avec la plus grande prudence. Renisenb eut l'impression que la réunion avait un caractère très sympathique. Yahmose écoutait avec attention. Sobek semblait maussade. Hori, très calme comme toujours, demandait d'utiles précisions. Ipy, par une question inopportune trouva moyen de se faire rabrouer de façon inattendue.

— Tu es trop jeune, déclara Imhotep avec fermeté, pour que je te confie dès à présent des responsabilités personnelles. Tu obéiras à Yahmose qui sait ce que je veux et connaît mes instructions.

La main sur l'épaule de son fils aîné, il ajouta :

— Je te fais confiance, Yahmose ! À mon retour, nous reparlerons de cette association.

Rougissant de plaisir, Yahmose redressa le torse. Imhotep poursuivait :

— Veille à ce que tout aille bien durant mon absence ! J'entends que ma concubine soit bien traitée et qu'on lui témoigne le respect qui lui est dû. Je te la confie. À toi de surveiller la conduite des femmes envers elle ! Obtiens de Satipy qu'elle tienne sa langue et de Sobek qu'il fasse la leçon à Kait ! Renisenb doit, elle aussi, se montrer polie et courtoise avec Nofret ! J'entends, d'autre part, que tout le monde soit aimable avec notre bonne Henet. Je sais que les femmes, de temps à autre, la trouvent fatigante. Elle est ici depuis très longtemps et se croit parfois autorisée à dire des choses assez désagréables. Elle n'est ni belle, ni pleine d'esprit, je ne l'ignore pas, mais elle est dévouée et, ne l'oubliez pas, elle a toujours su soigner mes intérêts. Je tiens à ce qu'elle ne soit ni malmenée, ni traitée avec mépris.

— Il en sera fait selon tes désirs, déclara Yahmose. Seulement, les racontars d'Henet provoquent parfois des difficultés.

Imhotep balaya l'observation du geste.

— Il en va comme ça avec toutes les femmes, et pas plus avec Henet qu'avec une autre ! Quant à Kamenî, il restera ici. Nous nous accommoderons fort bien d'un deuxième scribe. Il servira de second à Hori. En ce qui concerne la terre louée à Yaii...

D'autres instructions suivirent, qui prirent du temps, Imhotep ne négligeant aucun détail, si futile qu'il fût. Quelques instants avant son départ, il entraîna Nofret à l'écart.

— Nofret, lui dit-il, tu es sûre que tu es contente de rester ici ? Tu ne préfères pas, en fin de compte, venir avec moi ?

Elle sourit, faisant non de la tête.

— Tu ne seras pas absent longtemps !

— Trois mois, quatre peut-être. Qui sait ?

— Tu vois ! Ça passera vite ! Je serai très heureuse ici. Plein d'importance, Imhotep reprit :

— J'ai enjointe à Yahmose et aux autres de te traiter avec considération et respect. Malheur à eux, si tu as quelque sujet de te plaindre !

— Je suis convaincue, Imhotep, que tes ordres seront obéis.

Nofret paraissait soucieuse. Après un silence, elle demanda :

— En qui puis-je avoir une confiance absolue ? Existe-t-il, en dehors des membres de ta famille, quelqu'un ici qui te soit entièrement dévoué ?

— Certainement ! Hori, l'excellent Hori. Tu peux le considérer comme mon bras droit. C'est un homme plein de bon sens et de jugement.

— Yahmose et lui sont comme deux frères. Peut-être...

— Il y a Kameni. C'est un scribe, lui aussi. Je lui ordonnerai de se mettre à ta disposition. Si tu as à te plaindre de quelque chose, dicte-lui un message, il me le fera parvenir.

Nofret hocha la tête en signe d'acquiescement.

— C'est une très bonne idée, dit-elle. Kameni est du Nord, il connaît mon père, les considérations de famille ne l'influenceront pas.

— D'autre part, reprit Imhotep, il y a Henet. Nofret restait songeuse.

— Oui, fit-elle, il y a Henet. Si tu lui parlais, devant moi ?

— Très volontiers !

Henet, appelée, arriva avec son empressement ordinaire. L'imminent départ du Maître la consternait. Imhotep mit fin brusquement à ses lamentations.

— Je sais, ma bonne Henet, mais il y a des choses qu'on ne peut éviter. Je suis de ces hommes qui semblent n'avoir jamais droit au repos et à la tranquillité et, si peu de gré qu'elle m'en sache, il me faut travailler sans cesse pour entretenir ma famille ! Cela dit, je voudrais te parler sérieusement. Tu m'aimes, tu m'es dévouée, je le sais, et je sais que je puis te faire confiance. Je te charge de veiller sur Nofret. Elle m'est très chère.

— Quiconque t'est cher, maître, m'est cher à moi aussi ! s'écria Henet avec ferveur.

— Très bien ! Je compte sur toi ?

Henet se tourna vers Nofret qui la regardait à travers la frange de ses longs cils.

— Tu es trop belle, Nofret ! C'est là l'ennui. C'est de ta beauté que les autres femmes sont jalouses... Mais j'ouvrirai l'œil et je te préviendrai de tout ce qu'elles pourront faire ou dire ! Tu peux me faire confiance.

Un instant, les deux femmes restèrent à se regarder dans les yeux.

— Tu peux compter sur moi ! dit Henet. Un étrange sourire glissa sur les lèvres de Nofret.

— Je te comprends, Henet. Je crois que je puis compter sur toi.

Imhotep s'éclaircit la gorge avec bruit.

— Alors, la question est réglée et tout est arrangé. Il me semble que je n'ai rien oublié... L'organisation, c'est ma force, depuis toujours !

Cette déclaration fut accueillie par un petit rire grinçant qui amena Imhotep à se retourner. Il aperçut sa mère qui venait d'entrer dans la pièce. Elle s'appuyait sur une canne et paraissait plus desséchée que jamais.

— J'ai vraiment un fils merveilleux ! s'écria-t-elle.

— Tu m'excuseras, il faut que je m'en aille ! J'ai des instructions à donner à Hori...

Important, mais d'un pas hâtif, Imhotep quitta la chambre, en évitant le regard de sa mère. Esa fit de la tête un signe impérieux à Henet, qui s'éloigna sans un mot. Nofret s'était levée.

— Ainsi, dit Esa, mon fils te laisse ici ? Tu ferais mieux de l'accompagner, Nofret !

— Il préfère que je reste ici.

La voix de Nofret était douce et soumise. La vieille femme éclata de rire.

— Il changerait vite d'avis si tu le désirais ! Pourquoi ne veux-tu pas aller avec lui ? Je ne te comprends pas. Qu'est-ce qui te retient ici ? Tu es une fille qui a vécu dans les villes, qui a sans doute voyagé. Pourquoi choisir la monotonie de la vie à la campagne parmi des gens, je serai franche, qui ne t'aiment pas... et même qui te détestent ?

— Ainsi, tu me détestes ?

Esa secoua la tête.

— Non, moi, je ne te déteste pas. Je suis vieille et, bien que je n'y voie plus très clair, la beauté me fait plaisir. Tu es belle, Nofret, et ta vue réjouit mes vieux yeux. Parce que tu es belle, je te souhaite du bien et c'est pourquoi je te dis : « Va dans le Nord avec mon fils ! »

Nofret répéta :

— Il préfère que je reste ici.

Le ton était toujours soumis, mais avec maintenant une nuance d'ironie un peu méprisante.

— Tu as une raison pour ne pas t'en aller ! répliqua Esa avec vivacité. Laquelle ? Je me le demande. Enfin, c'est toi que ça regarde ! tout ce que je te recommande, c'est de faire attention, d'agir avec prudence et de ne te fier à personne !

Tournant le dos brusquement à la jeune femme, elle sortit. Nofret n'avait pas bougé. Peu à peu, un sourire apparut sur ses lèvres.

Un sourire cruel qui avait quelque chose de félin...

CHAPITRE VI

PREMIER MOIS DE L'HIVER

(4^e JOUR)

I

Renisenb avait pris l'habitude de monter au Tombeau presque tous les jours. Elle y rencontrait parfois Yahmose et Hori, parfois le scribe seul. Parfois aussi, il n'y avait personne. Mais toujours elle retrouvait là la même impression de paix et de soulagement. C'était pour elle comme une évasion.

Ce qu'elle préférait quand elle se rendait au Tombeau, c'était d'y trouver Hori tout seul. Elle aimait son air grave et aussi cette curieuse façon qu'il avait de sembler ne pas faire attention à elle quand elle arrivait. Elle s'installait dans l'ombre de la première chambre et là, assise, enserrant entre ses bras une de ses jambes repliées, elle laissait son regard errer sur les vertes cultures qui s'étendaient jusqu'au Nil, dont les eaux bleu pâle miroitaient au soleil cependant que, plus loin, les couleurs se fondaient dans une brume légère.

La première fois qu'elle était venue là, il y avait déjà de cela plusieurs mois, c'était pour échapper à un monde où il lui semblait n'y avoir que des femmes. Au Tombeau, elle trouva le calme et l'amitié, deux choses qu'elle aimait. C'était toujours ce même désir d'évasion qui l'amenait, mais ce qu'elle fuyait maintenant, ce n'était plus seulement le tumulte incessant d'une maison pleine de femmes, mais autre chose à la fois plus précis et plus inquiétant.

Un jour, elle dit à Hori :

— J'ai peur...

— Peur, Renisenb ? Peur de quoi ?

Il avait parlé d'une voix grave et sérieuse. Elle réfléchit un bon moment avant de répondre :

— Te souviens-tu, Hori, de m'avoir dit qu'il y avait un mal qui vient de l'extérieur et un autre qui croît à l'intérieur ?

— Je me souviens.

— Tu parlais, m'as-tu expliqué ensuite, des maladies qui s'attaquent aux fruits et aux céréales. Mais j'ai réfléchi... et je crois qu'il en va de même pour les gens !

Lentement, Hori hocha la tête.

— Ainsi, tu as découvert ça ?... Je crois que c'est vrai, Renisenb.

— C'est, reprit-elle brusquement, ce qui se passe en ce moment-ci à la maison. Le Mal est venu... de l'extérieur. Et je sais qui l'a apporté ! C'est Nofret.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre et je sais de quoi je parle ! Ce jour-là, Hori, je te disais que rien n'avait changé et que tout était pareil, jusqu'aux querelles de Satipy et de Kait. C'était vrai. Seulement, ces querelles, Hori, n'étaient pas *de vraies querelles* ! Je veux dire par là qu'*elles faisaient plaisir* à Satipy et à Kait, qu'elles se disputaient beaucoup plus pour passer le temps, que parce qu'elles avaient des griefs l'une contre l'autre. Maintenant, c'est tout autre chose ! Elles ne se disent pas seulement des choses désagréables, elles cherchent à se faire du mal, à se blesser, et, quand elles y parviennent, elles sont contentes !

C'est horrible, Hori, horrible ! Satipy était dans une telle rage qu'elle a enfoncé une longue épingle en or dans le bras de Kait, et il y a deux ou trois jours, Kait a laissé tomber sur le pied de Satipy une grosse casserole en cuivre, pleine de graisse bouillante. Et, partout, c'est pareil ! Satipy fait des scènes à Yahmose jusqu'à une heure avancée de la nuit, tout le monde les entend ! Yahmose en est malade. Il a l'air fatigué, traqué. Sobek, lui, va au village, s'amuse avec des femmes, revient en chantant, complètement ivre, et raconte aux uns et aux autres qu'il est plus subtil que n'importe qui !

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, déclara Hori, mais en quoi Nofret est-elle responsable de tout cela ?

— Tout cela arrive par sa faute ! Ça commence toujours par des choses qu'elle dit, des choses qui n'ont l'air de rien, car elle est très forte ! Elle est comme l'aiguillon dont on se sert pour faire avancer les bœufs. Elle sait exactement ce qu'il faut dire. Au point que je me demande souvent si ce n'est pas Henet qui le lui souffle...

— C'est bien possible ! dit Hori, pensif.

Renisenb poursuivait.

— Je n'aime pas Henet avec ses manières surnoises. Elle proclame qu'elle est dévouée à chacun de nous, mais personne ne veut de son dévouement. Comment se peut-il que ma mère l'ait amenée ici et qu'elle l'ait aimée ?

— Sur ce point-là nous n'avons que la parole d'Henet.

— D'autre part, pourquoi Henet aime-t-elle tant Nofret ? Pourquoi est-elle tout le temps derrière elle à lui murmurer des choses à l'oreille ? Oui, Hori, j'ai peur ! Je déteste Nofret et je voudrais la voir partir. Elle est belle, cruelle et mauvaise.

— Quelle enfant tu fais, Renisenb !

De la même voix calme, il ajouta :

— Voici justement Nofret qui vient par ici !

Renisenb tourna la tête. Nofret achevait sans se presser l'ascension du sentier abrupt qui escaladait la falaise. Souriante, elle fredonnait entre ses dents. Arrivée au Tombeau, elle promena autour d'elle un regard circulaire.

— Ainsi, dit-elle avec une curiosité amusée, c'est ici, Renisenb, que tu viens te réfugier tous les jours ?

Renisenb ne répondit pas. Elle éprouvait les sentiments de contrariété et de défaite d'un enfant dont la cachette favorite vient d'être découverte. Nofret continuait à regarder autour d'elle.

— Et c'est ici le fameux Tombeau ?

— C'est cela même, dit Hori.

Elle le dévisagea, un sourire ambigu sur les lèvres.

— J'imagine que c'est pour toi une affaire très profitable, reprit-elle. On prétend que tu es un homme d'affaires remarquable.

Il y avait dans le ton une méchanceté ironique, mais Hori, très calme, se contenta de sourire et de répondre :

— C'est une affaire profitable pour chacun de nous, Nofret !... La mort est toujours profitable.

Nofret eut un petit frisson. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur la porte menant à l'intérieur du Tombeau.

— La mort ! s'écria-t-elle, je la hais !

— Tu as tort, déclara Hori avec son ordinaire placidité. La mort est, en Égypte, la principale source de richesses. C'est la mort qui t'a acheté les bijoux que tu portes, Nofret, et c'est à elle que tu dois ta nourriture et tes vêtements !

Elle le considérait avec stupeur.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'Imhotep est un prêtre de Ka, un prêtre qui veille sur les morts, et que ses terres, son troupeau, ses bois, ses champs de lin et de céréales, tout cela ne lui a été donné qu'à charge pour lui de veiller sur ce Tombeau.

Après une pause, il poursuivit, songeur :

— Nous sommes des gens curieux, nous, Égyptiens ! Nous aimons la vie et, très tôt, nous prenons des dispositions en vue de notre mort. C'est là que va la fortune de l'Égypte : en pyramides, en tombeaux et en fondations destinées à assurer leur entretien !

Nofret intervint avec violence.

— Cesse de parler ainsi de la mort, Hori ! J'ai horreur de ça !

— Justement parce que tu es une véritable Égyptienne ! Tu adores la vie et, quelquefois, tu sens toute proche l'ombre de la mort...

— *Arrête !*

Elle se dressait devant lui, menaçante. Hori se tut. Haussant les épaules, elle lui tourna le dos et s'éloigna vivement par le sentier. Renisenb poussa un soupir satisfait.

— Je suis contente qu'elle soit partie, Hori ! dit-elle avec une joie enfantine. Tu lui as fait peur !

— Je le crois... Est-ce que je t'ai fait peur, à toi, Renisenb ?

— Non.

Renisenb n'en était cependant pas très sûre.

— Tout ce que tu as dit est vrai, ajouta-t-elle. Seulement, je n'avais jamais regardé les choses comme ça auparavant. En fait, mon père est bien un prêtre de Ka.

Hori reprit avec une brusque amertume :

— L'Égypte tout entière, Renisenb, est obsédée par l'idée de la mort ! Et sais-tu pourquoi ? Uniquement parce que notre corps a des yeux, alors que notre âme n'en possède pas ! Nous sommes incapables de concevoir une vie différente de celle-ci, la vie d'après la mort. Alors, cette vie ultérieure, nous nous la représentons comme une simple continuation de celle que nous connaissons. Nous ne croyons pas vraiment à un dieu.

Renisenb était stupéfaite.

— Comment peux-tu dire ça, Hori ? Mais, des dieux, nous en avons beaucoup, tellement que je ne saurais les nommer tous ! Il n'y a pas longtemps, c'était la semaine dernière, nous nous amusions à dire quels étaient nos dieux préférés. Sobek ne jure que par Sakhmet, Kait ne cesse d'implorer Meskhant et Kamenî révère Thoth, ainsi qu'il est normal pour un scribe. Satipy est pour Horus à la tête d'épervier, et aussi pour Meresir. Yahmose dit que nos prières doivent aller à Ptah, parce qu'il est le père de toutes choses. Moi, j'aime Isis. Quant à Henet, elle adore le dieu local, Ammon. Elle prétend qu'il y a des prophéties qui annoncent qu'un jour Ammon sera le plus grand dieu de toute l'Égypte et elle lui fait régulièrement des offrandes maintenant, alors qu'il n'est encore qu'un petit dieu. Et il y a encore Râ, le dieu du soleil. Osiris, en présence de qui sont pesées les âmes des morts, et bien d'autres !

Renisenb s'interrompit pour souffler. Hori lui souriait.

— Et quelle différence fais-tu, Renisenb, entre un homme et un dieu ?

Elle le regardait, interdite. Après réflexion, elle dit :

— Les dieux ont... *des pouvoirs surnaturels*.

— Est-ce là tout ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, Hori.

— Je veux dire que, pour toi, un dieu, c'est seulement un homme qui peut faire certaines choses qui sont impossibles aux hommes.

— Tu dis des choses étranges, Hori ! Je ne te suis pas.

Son visage reflétait une évidente incompréhension. Soudain, comme elle regardait vers la vallée, son expression changea.

— Tiens ! dit-elle. Nofret s'est arrêtée pour parler à Sobek. Elle rit... Oh !

Elle avait poussé un petit cri de frayeur.

— Non, reprit-elle, rassurée. Ce n'est rien ! J'avais cru qu'il allait la frapper. Elle est repartie vers la maison et il vient par ici...

Sobek arriva bientôt. Il était furieux.

— Si seulement cette femme pouvait se faire dévorer par un crocodile ! s'écria-t-il. Mon père était décidément plus fou qu'il ne l'a jamais été le jour où il l'a choisie pour concubine !

— Que t'a-t-elle dit ? demanda Hori avec intérêt.

— Elle m'a insulté comme d'habitude. Elle m'a demandé si mon père m'avait de nouveau chargé de vendre son bois. Sa langue pique comme celle d'un serpent. J'aurais plaisir à la tuer !

Il s'avança sur le terre-plein qui se trouvait devant le Tombeau, et ramassant un caillou, le jeta rageusement dans la vallée. La pierre bondit de roc en roc sur la falaise avec un bruit que Sobek semblait trouver agréable à ses oreilles. Il se baissait pour en prendre une autre, plus grande, qu'il venait de déplacer légèrement quand une vipère, lovée sous la pierre, darda la tête vers lui en sifflant. Sobek recula d'un bond, saisit un lourd morceau de roche et, d'un coup bien dirigé, écrasa la tête de l'animal sur lequel il s'acharna ensuite, frappant la bête morte à coups redoublés, tout en murmurant des mots indistincts. Renisenb, debout à côté de lui, s'écria :

— Ça suffit ! Sobek ! Elle est morte !

Sobek jeta la pierre et se releva en riant.

— Ça fait toujours un serpent venimeux de moins sur la terre !

Sa bonne humeur retrouvée, il repartit vers la vallée.

— J'ai l'impression, dit Renisenb à voix basse, que Sobek aime tuer.

— Je le crois.

Hori avait parlé d'un ton très simple, en homme qui reconnaît un fait dont l'évidence lui est depuis longtemps apparue. Renisenb le regarda avec surprise. Puis elle dit :

— Les serpents sont dangereux... mais cette vipère était bien belle !

Elle contemplait la bête morte et, pour une raison qui lui échappait, son cœur battait à coups précipités.

— Je me souviens, dit Hori, qu'un jour, alors que nous étions encore tous des enfants, Sobek attaqua Yahmose. L'autre avait un an de plus que lui, mais Sobek était plus grand et plus fort. Il avait facilement pris le dessus et, secouant Yahmose, il lui frappait la tête sur le sol. Ta mère accourut et les sépara. Je la revois encore, regardant Yahmose et faisant la leçon à Sobek : « Il ne faut pas faire des choses comme ça ! C'est dangereux. Tu m'entends ? C'est dangereux ! »

Après un court silence, il ajouta :

— Elle était très jolie... C'était mon avis d'enfant. Tu lui ressembles, Renisenb !

— Vraiment ?

Elle était ravie. Elle reprit :

— Yahmose était grièvement blessé ?

— Moins qu'on ne l'aurait cru. Sobek, le lendemain, fut très malade. Peut-être parce qu'il avait mangé quelque chose qui lui avait fait mal, mais plus probablement – c'était l'opinion de ta mère – parce qu'il était furieux.

— Oui, dit Renisenb. Sobek a un caractère effrayant ! Pensive, elle regardait la vipère morte. Elle finit par détourner les yeux. Elle frissonnait.

II

Quand Renisenb regagna la maison, Kameni était assis sous le porche, un rouleau de papyrus sur les genoux. Il chantait. Elle s'arrêta pour écouter. Il disait :

— *J'irai à Memphis, j'irai trouver Ptah, dieu de la vérité et je dirai à Ptah : « Donne-moi ma sœur, ce soir ! » Le fleuve est de vin, Ptah en est les roseaux, Sakhmet le lotus, Earit le bouton, Nefertum la fleur. Et je dirai à Ptah : « Donne-moi ma saur, ce soir ! » L'aurore transparait dans sa beauté. Memphis est un plat de pommes d'amour dressé devant elle...*

Levant la tête, il aperçut Renisenb. Il lui sourit et dit :

— Tu aimes ma chanson, Renisenb ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une chanson d'amour de Memphis.

La regardant dans les yeux, il reprit, d'une voix très douce :

— *Ses bras sont chargés de branches fleuries, sa chevelure est lourde de parfums. Elle est comme une princesse du Seigneur des Deux Terres !*

Renisenb sentit une rougeur monter à ses joues. Vivement, elle entra dans la maison où elle faillit se heurter à Nofret.

— Pourquoi es-tu si pressée, Renisenb ?

Le ton de Nofret était acerbe et Renisenb la regarda avec étonnement. Nofret ne souriait pas. Elle avait l'air de mauvaise humeur et Renisenb remarqua qu'elle serrait les poings.

— Excuse-moi, Nofret, je ne t'avais pas aperçue ! Il fait sombre ici quand on vient de l'extérieur...

— Oui, il fait sombre.

Après un silence, Nofret reprit :

— On est mieux dehors... sous le porche... à écouter les chansons de Kameni. Il chante bien, n'est-ce pas ?

— Oui. Il chante même très bien !

— Et pourtant tu n'es pas restée pour l'entendre. Il doit être déçu.

Renisenb eut conscience que ses joues s'enflammaient de nouveau. Elle se sentait mal à l'aise sous le regard de Nofret, froid et méprisant.

— Est-ce que tu n'aimerais pas les chansons d'amour, Renisenb ?

— Ce que j'aime et ce que je n'aime pas, Nofret, en quoi cela peut-il t'intéresser ?

— Tiens ! tiens ! Les petits chats ont des griffes.

— Que veux-tu dire ?

Nofret se mit à rire.

— Tu es moins sotte que tu n'en as l'air, Renisenb ! Ainsi, tu trouves que Kameni est beau garçon ! Je suis sûre qu'il sera content de le savoir !

— Nofret, tu es odieuse !

Renisenb avait lancé ces mots d'une voix chargée de colère. Elle s'éloigna vivement vers l'intérieur de la maison poursuivie par le rire moqueur de Nofret.

III

Cette nuit-là, Renisenb fit un rêve.

Elle était avec Khay, voguant avec lui sur la barque de la Mort, au royaume des Ombres. Khay était debout et elle le voyait de dos. Comme l'aube approchait, il tourna la tête et elle s'aperçut que ce n'était pas Khay, mais Kameni. Presque au même instant la tête de serpent qui se trouvait à la proue de la barque se mit à s'agiter et à prendre vie. Elle vit que c'était une vipère et pensa : « C'est le serpent qui se glisse dans les tombeaux pour manger les âmes des morts ! » La peur la paralysait. Elle découvrit alors que le serpent avait le visage de Nofret. Elle cria « Nofret ! Nofret ! » et s'éveilla.

Allongée, le cœur battant, elle se répétait qu'il s'agissait d'un rêve, qu'il n'y avait rien de réel dans tout cela. Et soudain elle s'avisa d'une chose : Nofret, c'était ce mot que Sobek ne cessait de murmurer entre ses dents, hier, tandis qu'il s'acharnait sur le serpent qu'il venait de tuer...

CHAPITRE VII

PREMIER MOIS D'HIVER

(5^e JOUR)

I

Le rêve de Renisenb l'avait laissée incapable de retrouver le sommeil. Obsédée par la pensée de ce mal obscur dont elle sentait la présence dans la maison même, elle attendit le jour, tombant parfois dans un assoupissement dont elle se réveillait aussitôt. Très tôt, elle se leva et sortit. Ses pas la conduisirent, comme ils faisaient souvent, au bord du Nil. Il y avait déjà des pêcheurs sur le fleuve. Parmi d'autres embarcations dont une brise très légère n'arrivait pas à gonfler les voiles, un grand bateau à rameurs, remontant le courant, s'en allait vers Thèbes.

Renisenb se sentait au cœur un désir vague dont elle ne parvenait pas à préciser la nature. « J'ai envie de quelque chose, se répétait-elle. Mais de quoi ? »

Khay ?... Khay était mort, il ne reviendrait pas. Il fallait l'oublier.

Elle allait, s'interrogeant, quand elle aperçut, debout, immobile, au bord du fleuve, une silhouette qui regardait la barque montant vers Thèbes. C'était Nofret.

Nofret... Toute seule... À quoi pouvait-elle penser ?

Brusquement, Renisenb s'avisa qu'elle ne savait pas grand-chose de Nofret, et les autres non plus. Du premier jour, ils l'avaient tous considérée comme une étrangère, comme une ennemie. Aucun d'eux n'avait montré la moindre curiosité de sa

vie passée, aucune ne s'était demandé qui elle était, quelle était sa famille, d'où elle venait. Et Renisenb se disait pour la première fois qu'il devait être, pour Nofret, bien triste de se trouver ainsi, toute seule, dans une maison où elle ne comptait pas d'amis et où tout le monde, ou presque, la détestait.

Renisenb s'approcha de Nofret qui tourna la tête à son arrivée, avant de se remettre à regarder le Nil.

— Il y a beaucoup de bateaux sur le fleuve, dit Renisenb au bout d'un instant.

— Oui.

Renisenb, sans raisonner ce mouvement d'amitié qui la portait vers Nofret, reprit :

— La région d'où tu viens ressemble-t-elle à celle-ci ? Nofret eut un rire amer.

— Sûrement pas ! s'écria-t-elle. Mon père est un marchand de Memphis. Là-bas, on rit, on s'amuse ! Il y a de la musique, des chansons et des danses. Mon père voyage beaucoup et je suis allée avec lui en Syrie, à Byblos, au-delà du Nez de Gazelle. Dans un gros bateau, j'ai été avec lui sur la grande mer.

Elle s'était animée en parlant et il y avait de l'orgueil dans sa voix. Renisenb réfléchissait. Son esprit travaillait lentement, mais elle comprenait et se mettait très bien à la place de Nofret.

— Tu dois t'ennuyer ici ? dit-elle doucement.

Nofret ricana.

— Ici, c'est mort !... Mort ! Il n'est question que de labours, de semailles, de pâturages et de moissons. Quand on discute, c'est des cours des céréales et du prix du lin !

Renisenb, toujours aux prises avec des idées qui ne lui étaient pas familières, regarda Nofret à la dérobée. Elle eut l'impression presque physique que la jeune femme était très malheureuse, qu'il y avait en elle à la fois de la colère et du désespoir.

« Elle est aussi jeune que moi, songea Renisenb, plus jeune même... et elle se trouve être la concubine d'un vieil homme prétentieux, gentil, mais ridicule, mon père... »

De Nofret, que savait-elle ? Rien du tout. Était-ce ce que Hori avait voulu lui faire comprendre quand elle avait déclaré que Nofret était belle, cruelle et mauvaise ? Il lui avait dit :

« Quelle enfant tu fais, Renisenb ! » Elle se rendait compte maintenant de ce que cette phrase signifiait. Les mots qu'elle avait prononcés, elle, ne voulaient rien dire. Il n'est pas si facile de juger quelqu'un ! Nofret avait un sourire cruel, mais qui pouvait dire quelle tristesse, quelle amertume, quel désespoir, il dissimulait ? Qu'avait-on fait pour que Nofret fût heureuse à la maison ?

D'une voix quasi enfantine, elle dit soudain :

— Tu nous détestes tous, Nofret, et je comprends pourquoi ! Nous n'avons pas été gentils avec toi, mais... il n'est pas trop tard. Ne pourrions-nous, toi et moi, être désormais comme deux sœurs ? Tu es loin de tout ce que tu connais, loin des tiens, tu es seule, veux-tu de mon amitié ?

Ses mots tombèrent dans le silence. Nofret avait détourné son visage. Ses yeux, ensuite, rencontrèrent ceux de Renisenb. Ils n'exprimaient rien. Renisenb crut un instant voir leur regard s'adoucir. Nofret semblait hésiter, comme touchée par les paroles qu'elle venait d'entendre. Ce fut, dans la tranquillité de ce matin clair et paisible, un moment étrange, un moment dont Renisenb devait par la suite se souvenir souvent.

Mais bientôt, par touches insensibles, le visage de la jeune femme prenait une expression cruelle et mauvaise, avec dans les yeux tant de haine que Renisenb recula d'un pas.

— Va-t'en ! lui dit Nofret, très bas, une flamme farouche dans le regard. Va-t'en. Je ne veux rien de toi, ni des autres ! Vous êtes tous de stupides idiots, tous, et...

Elle s'interrompit brusquement, tourna le dos à Renisenb et s'en fut à grands pas vers la maison.

Renisenb la suivit à distance. Les mots violents de Nofret, si curieux qu'ils fussent, n'éveillaient en elle aucune colère, aucun ressentiment. Ils lui faisaient simplement entrevoir un abîme de haine et de désespoir, quelque chose qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'aurait même jamais soupçonné et, confusément, elle songeait seulement qu'il devait être bien pénible de haïr...

II

Comme Nofret traversait la cour, une des filles de Kait, courant après sa balle, vint se jeter dans ses jambes. Nofret l'écarta d'un geste brutal et l'enfant, tombant par terre, éclata en sanglots. Renisenb, accourue, la releva et s'écria, d'une voix indignée :

Tu n'aurais pas dû faire ça, Nofret ! Elle s'est fait mal. Elle a une coupure au menton !

Nofret partit d'un rire aigu.

— Et pourquoi traiterais-je avec égard tous ces gosses trop gâtés ? Est-ce que leurs mères me ménagent, elles ?

Kait, alertée par les hurlements de sa fille, sortait de la maison. Elle examina la blessure et, furieuse, se tourna vers Nofret.

— Démon ! Serpent ! Tu verras ce que nous te ferons !

Sans plus attendre, elle frappa Nofret au visage. Renisenb poussa un cri et retint son bras avant qu'elle n'eût eu le temps d'ajouter un second coup de poing.

— Kait ! Kait ! Il ne faut pas faire ça !

— Et pourquoi ? Laisse donc Nofret s'occuper de ses affaires ! Elle n'est jamais qu'une fille comme il y en a trop !

Nofret n'avait pas bougé. Le poing de Kait avait laissé une marque rouge sur sa joue et, au coin de l'œil, une petite coupure, provoquée par le bracelet de Kait, commençait à saigner.

Elle se tenait très droite, immobile, avec, dans le regard, une expression non de haine, mais de triomphe. Un sourire flottait sur ses lèvres, un sourire cruel que Renisenb ne voyait pas sans inquiétude.

D'une voix calme, Nofret dit :

— Je te remercie, Kait !

Puis, elle rentra dans la maison.

III

Henet, accourue à l'appel de Nofret, poussa à sa vue toute une série d'exclamations à laquelle la jeune femme mit fin en l'invitant à aller lui chercher Kameni.

— Dis-lui d'apporter un rouleau de papyrus, ajouta-t-elle. Je veux qu'il m'écrive une lettre pour le maître.

Les yeux fixés sur la joue encore rouge de Nofret, Henet répéta :

— Pour le maître... J'ai compris... Qui t'a fait ça ?

— Kait.

Le souvenir de la scène amenait un sourire sur les lèvres de Nofret. Henet secoua la tête et fit claquer sa langue.

— C'est mal, très mal... Il est certain que le maître doit être mis au courant.

Jetant à Nofret un rapide coup d'œil de côté, elle insista :

— Oui, il faut absolument qu'Imhotep soit informé !

— Toi et moi, dit doucement Nofret, nous sommes du même avis. J'estime, comme toi, que nous devons veiller à ce qu'il sache !

Détachant de sa robe une très jolie broche, une améthyste montée sur or, elle la mit dans la main d'Henet.

— Toi et moi, Henet, nous voulons que le maître soit heureux.

— Mais c'est trop beau pour moi, Nofret !... Tu es trop généreuse.

— Imhotep et moi, nous apprécions la fidélité. Nofret souriait, les yeux presque clos.

— Va me chercher Kameni, conclut-elle, et reviens avec lui. Vous serez, lui et toi, les témoins de ce qui s'est passé.

Kameni arriva bientôt, un peu à contrecœur et la mine maussade.

— Tu n'as pas oublié, je pense, lui dit Nofret d'une voix impérieuse, les instructions que t'a données Imhotep avant son départ.

— Non.

— Le moment est venu de les appliquer. Assieds-toi et prépare-toi à écrire ce que je vais te dicter !

Kameni hésitant encore, elle ajouta, avec impatience :

— Ce que tu vas écrire, c'est ce que tu auras vu de tes propres yeux et entendu de tes oreilles ! Henet confirmera tout ce que je vais dire et le message devra partir le plus tôt possible et en grand secret.

Kameni dit très lentement :

— Je n'aime pas beaucoup...

Nofret ne le laissa pas achever.

— Je n'ai pas à me plaindre de Renisenb. Elle est molle, faible et un peu sotte, mais elle n'a pas cherché à me nuire. Est-ce que ça te rassure ?

Un peu de rose avait coloré les pommettes bronzées de Kameni.

— Ce n'est pas à ça que je pensais...

— Je n'en suis pas très sûre, répondit Nofret avec douceur. Ne perdons plus de temps, écris !

— Oui, dit Henet, écris ! Toute cette histoire me fait une peine affreuse, mais Imhotep doit être informé. Ce n'est que justice. Si désagréable qu'une chose nous soit, nous devons la faire quand le devoir l'ordonne. Tel a toujours été mon sentiment !

Nofret ne put réprimer un petit ricanement.

— Je te crois sur parole, Henet, et c'est ton devoir que tu vas faire, ainsi que Kameni. Pour moi, je ferai... ce qui me fait plaisir !

Kameni hésitait encore. Il paraissait soucieux.

— Je n'aime pas ça, déclara-t-il avec un peu d'irritation dans la voix. J'estime, Nofret, que tu devrais prendre le temps de la réflexion.

— C'est toi qui oses me dire ça ?

Kameni, rouge de confusion, détourna son regard. Nofret, d'une voix adoucie, poursuivit :

— Fais attention, Kameni ! J'ai sur Imhotep une grosse influence. Il m'écoute. Jusqu'à présent, tu lui as donné satisfaction...

Le silence qui suivit était lourd de sens.

— Est-ce une menace ? demanda sèchement Kameni.
— Peut-être !
Il regarda Nofret longuement, puis baissa la tête.
— Très bien, Nofret, je t'obéirai. Mais je crois... oui, je crois
que tu regretteras !
— Me menacerais-tu à ton tour ?
Non, Nofret. Je te donne seulement une opinion.

CHAPITRE VIII

DEUXIÈME MOIS DE L'HIVER

(10^e JOUR)

I

Les jours suivaient les jours et Renisenb, parfois, avait l'impression de vivre un rêve.

Elle ne tentait plus de se rapprocher de Nofret, qui maintenant lui faisait peur, peut-être parce qu'il y avait en elle quelque chose qu'elle ne comprenait pas.

Après la scène qui s'était déroulée dans la cour, Nofret avait changé. Elle paraissait contente d'elle-même et des autres et semblait si heureuse de vivre que Renisenb en venait à se demander si elle ne s'était pas lourdement trompée en imaginant qu'elle souffrait d'être seule et loin des siens, dans un milieu hostile.

Autour d'elle, pourtant, les choses ne s'étaient pas améliorées. Au contraire. Dans les jours qui suivirent le départ d'Imhotep, Nofret avait fait tout ce qu'elle avait pu – c'était, du moins, l'opinion de Renisenb – pour créer des difficultés entre les différents membres de la famille. Mais, maintenant, ceux-ci faisaient bloc contre l'intruse. Satipy et Kait ne se chamaillaient plus. Satipy ne harcelait plus l'infortuné Yahmose, Sobek se tenait plus tranquille et se vantait moins ; Ipy lui-même se montrait moins insolent avec ses aînés et plus maniable.

La famille vivait dans une harmonie nouvelle, qui aurait donné à Renisenb la paix de l'esprit si elle ne devinait pas, sous-

jacente, une hostilité affirmée, et chaque jour plus nette, contre Nofret.

Satipy et Kait ne se prenaient plus de querelle avec elle. Les deux femmes ne lui parlaient plus, l'évitaient et, dès qu'elle apparaissait, rassemblaient leurs enfants pour les éloigner. De petits accidents bizarres, cependant, commençaient à se produire : une robe de Nofret avait été brûlée par un fer trop chaud, une autre abîmée par un flacon de teinture renversé dessus par mégarde ; un soir, Nofret trouva un scorpion dans son lit ; les plats qu'on lui servait étaient trop assaisonnés ou pas assez ; un jour, elle découvrit dans son pain une souris morte... En bref, il était clair que quelqu'un s'ingéniait à la persécuter sans cesse, en veillant à ce qu'aucune accusation précise ne pût être portée contre qui que ce fût. Du travail de femme, évidemment.

La vieille Esa, un jour, décida de faire comparaître devant elle Satipy, Kait et Renisenb. Quand elles arrivèrent dans sa chambre, Henet était auprès d'elle. Elle hochait la tête et se frottait les mains. Le regard ironique d'Esa se posa sur le groupe des trois femmes.

— Voici donc mes trois petites-filles ! s'écria-t-elle. Mes trois petites-filles qui sont si fortes !... Mais qu'est-ce que vous vous imaginez faire ? Qu'est-ce qu'on me raconte ? Il paraît qu'une des robes de Nofret a été complètement gâchée et qu'on lui sert une cuisine absolument immangeable ?

Satipy et Kait échangèrent un sourire.

Nofret se plaint ? demanda Satipy.

De la main, Esa remit en place sa perruque, qui était toujours un peu de travers.

— Non, répondit-elle. Elle ne se plaint pas et c'est justement ce qui m'inquiète !

Satipy secoua la tête.

— *Moi*, ça ne m'inquiète pas !

— Parce que tu es une sotte ! répliqua Esa. Nofret, à elle seule, a deux fois plus de cervelle que vous trois réunies !

— C'est ce qu'il reste à voir ! riposta Satipy avec bonne humeur et manifestement très contente d'elle-même.

— Mais enfin, reprit Esa, qu'est-ce que vous croyez donc que vous êtes en train de faire ?

Le beau visage de Satipy prit soudain une étrange expression de dureté.

— Esa, dit-elle, tu es une vieille femme, je le rappelle sans te manquer de respect et, parce que tu es âgée, tu ne vois plus les choses comme nous les voyons, nous qui avons mari et enfants. Cette étrangère, nous ne l'aimons pas, nous ne voulons pas d'elle... et nous avons décidé de nous occuper de ça nous-mêmes !

— Belles paroles ! fit Esa. Seulement, des discours, les esclaves qui tournent la meule du moulin peuvent en prononcer, eux aussi !

— La sagesse parle par ta bouche ! déclara sentencieusement Henet.

Esa se tourna vers elle.

— Voyons, Henet, que dit Nofret de tout ce qui se passe ? Tu dois le savoir... puisque tu ne la quittes guère !

J'obéis aux ordres du maître. La chose m'ennuie, bien sûr, mais je dois me conformer aux instructions d'Imhotep. J'espère que vous ne pensez pas...

Esa coupa court aux lamentations qu'elle pressentait devoir suivre.

— Nous te connaissons, Henet !... Toujours dévouée et rarement remerciée comme tu devrais l'être... Ce que je te demande, c'est ce que dit Nofret.

Henet eut un geste vague.

— Elle ne dit rien. Elle se contente de sourire.

— C'est bien ce que je pensais !

Esa prit une pastille de jujube dans un petit plat qui se trouvait à portée de sa main, l'examina, la mit dans sa bouche et, avec une vivacité soudaine, s'écria :

— Vous êtes des imbéciles, toutes les trois ! Celle qui peut tout ici, c'est Nofret, et c'est ce que vous ne comprenez pas ! Vous allez au-devant de ses vœux et je suis sûre qu'elle est ravie de ce que vous lui faites !

Satipy répliqua d'une voix brève :

— Erreur ! Nofret est seule contre plusieurs. Que peut-elle ?

Esa eut un sourire amer.

— Elle peut, répondit-elle, ce que peut une jeune et jolie femme mariée à un homme qui commence à vieillir. Je sais ce dont je parle...

Brusquement tournée vers Henet, elle ajouta :

— Et Henet sait bien ce que je veux dire !

Surprise, Henet poussa un soupir et commença à se tordre les mains.

— Sans doute ! dit-elle. Le maître, comme il est naturel, fait d'elle le plus grand cas !

— Va à la cuisine, reprit Esa, et rapporte-moi quelques dattes, du miel et un peu de vin de Syrie !

Henet sortie, elle poursuivit :

— Tout ça, mes enfants, finira très mal, j'en ai la conviction ! Satipy, c'est toi qui mènes tout. Méfie-toi ! Tu te crois très forte et tu fais le jeu de Nofret !

Elle se renversa en arrière et ferma les paupières.

— Je vous ai prévenues. Maintenant, allez-vous-en ! Elles se retirèrent, gagnant ensemble les bords de la piscine.

— Ainsi, dit Satipy, nous serions au pouvoir de Nofret ! Esa est tellement vieille qu'elle se fourre dans la tête les idées les plus invraisemblables. C'est nous qui avons Nofret en notre pouvoir ! Nous ne ferons rien contre elle qui puisse nous être reproché, mais j'ai bien l'impression qu'avant longtemps elle regrettera d'être venue ici !

— Tu es cruelle ! s'écria Renisenb. Cruelle !

Satipy sourit, amusée.

— Tu ne vas pas me dire, Renisenb, que tu aimes Nofret ?

— Non, je ne l'aime pas. Mais tu as tellement l'air de vouloir... te venger !

— Je pense à mes enfants... et à Yahmose ! Je ne suis pas une femme qui oublie les injures et j'ai de l'ambition. C'est avec joie que je tordrais le cou à Nofret. Malheureusement, les choses ne sont pas si simples et il faut agir de telle façon qu'Imhotep n'ait aucune raison d'en vouloir à qui que ce soit. C'est difficile, mais, tout bien considéré, je crois que c'est réalisable !

II

La lettre arriva comme un harpon sur un poisson.

Yahmose, Sobek et Ipy, silencieux et stupéfaits, écoutaient. Hori, le rouleau de papyrus entre les mains, leur lisait le message :

N'ai-je point dit à Yahmose que je le tiendrais pour responsable de tout ce qu'il pourrait arriver de désagréable à ma concubine ? Comme les choses vont actuellement, je suis contre vous et vous êtes contre moi ! Vous n'avez pas respecté Nofret, ma concubine, et je ne vivrai plus sous le même toit que vous. Vous n'êtes plus les enfants de ma chair ! Ni Yahmose, ni Sobek, ni Ipy ! Tous, vous avez nui à ma concubine, le fait est attesté par Kamenî et par Henet. Je vous chasserai de ma maison, tous ! Je vous ai fait vivre, mais ma générosité s'arrête ici !

C'est maintenant le prêtre de Ka qui s'adresse à Hori. Toi qui m'as été fidèle, comment est ta santé ? Salue ma mère Esa, ma fille Renisenb et Henet. Occupe-toi de mes affaires avec soin jusqu'à mon retour et vois à préparer l'acte en vertu duquel ma concubine Nofret, devenue ma femme, partagera avec moi l'ensemble de mes biens. Yahmose ne deviendra pas mon associé, non plus que Sobek, et je ne les entretiendrai pas plus longtemps, car je les accuse d'avoir porté tort à ma concubine. Veille à tout jusqu'à mon retour ! Qu'il est triste pour un homme de constater que les siens sont les ennemis de sa concubine ! Pour Ipy, donne-lui un avertissement et fais-lui comprendre que, s'il fait quoi que ce soit contre Nofret, lui aussi sera chassé de ma maison !

Il y eut un long silence embarrassé, puis, brusquement, Sobek se leva, furieux.

— Qu'est-ce que tout ça signifie ? Qu'a-t-on été raconter à notre père ? Quels mensonges lui a-t-on glissés dans l'oreille ? Et allons-nous tolérer ça ? Un père ne peut pas déshériter ainsi ses fils et donner tous ses biens à sa concubine !

— Il est certain, répondit Hori avec douceur, que la chose provoquerait des commentaires désagréables. Cette action serait sévèrement jugée, mais, légalement, Imhotep serait dans son droit. Il peut disposer de ses propriétés ainsi qu'il l'entend.

— Elle l'a ensorcelé ! Cette femme est un serpent ! Yahmose, encore abasourdi, murmura :

— C'est inconcevable ! Ce ne peut pas être vrai !

— Mon père est fou ! s'écria Ipy. Elle a réussi à le dresser même contre moi !

Hori était grave. Il dit :

— Imhotep, d'après son message, reviendra très prochainement. À ce moment-là, sa colère sera sans doute apaisée. Il ne fera peut-être pas ainsi qu'il dit...

Il y eut derrière lui un petit rire bref et désagréable. Il se retourna. C'était Satipy, debout à l'entrée de la pièce.

— Ce qui signifie, dit-elle, que nous n'avons rien de mieux à faire qu'à attendre ! C'est bien ça, n'est-ce pas, excellent Hori ?

— Que veux-tu faire d'autre ? demanda Yahmose.

— Ce que je veux faire ?

La voix de Satipy s'élevait au plus haut de son registre.

— Mais qu'est-ce que vous avez donc dans les veines, tous ? Du lait ? Yahmose, je suis fixée là-dessus, n'est pas un homme ! Mais toi, Sobek ! Une maladie comme ça, tu ne sais donc pas comment ça se soigne ? Un bon poignard dans le cœur et cette fille ne nous ennuiera plus !

Satipy ! s'écria Yahmose. Mon père ne nous pardonnerait jamais !

— Tu crois ça ? Une concubine morte, laisse-moi te le dire, c'est tout autre chose qu'une concubine vivante ! Si elle venait à disparaître, le cœur d'Imhotep retournerait à ses fils et à leurs enfants. D'ailleurs, comment saurait-il comment elle est morte ? Qui nous empêcherait de lui dire qu'elle a été piquée par un scorpion ? Nous serions tous d'accord. Alors ?

— Mon père saurait la vérité, déclara Yahmose. Henet serait là pour la lui dire.

Satipy éclata de rire.

— Ah ! tu seras toujours Yahmose le prudent, l'aimable et craintif Yahmose ! C'est toi qui devrais soigner les enfants et

t'occuper du ménage, et non moi ! Et dire que je croyais épouser un homme ! Mais toi, Sobek, toi qui es toujours à raconter tes exploits, où est ton courage ? Te le jure par Râ, s'il y a un homme ici, c'est moi !

Tournant sur les talons, elle s'éloigna, dédaigneuse. Kait, qui se tenait derrière elle, avança d'un pas.

— Satipy dit la vérité, déclara-t-elle d'une voix que l'émotion altérait. Vous n'êtes pas des hommes ! Vous êtes là, tous les trois, toi Yahmose, toi Sobek, et toi Ipy, et vous ne faites rien ! Tu ne penses donc pas à tes enfants, Sobek ? On te jette dehors et ils mourront de faim ! Très bien ! Puisque tu ne veux rien faire, c'est moi qui ferai quelque chose ! Ah ! non, vous n'êtes pas des hommes ! Elle se retira, indignée.

— Par les neuf dieux ! s'écria Sobek, elle a raison ! Il s'agit d'une besogne d'homme et nous restons là à bavarder et à hocher la tête !

À grands pas, il allait vers la porte. Hori le rappela.

— Sobek ! Sobek ! où vas-tu ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

Du seuil, Sobek se retourna pour lui répondre. Il y avait dans sa voix autant de fierté que de résolution.

— Je ferai quelque chose, c'est tout ce que je peux te dire ! Et, ce quelque chose, je le ferai *avec joie* !

CHAPITRE IX

DEUXIÈME MOIS DE L'HIVER

(10^e JOUR)

I

Renisenb s'avança sous le porche et resta là un moment, la main en abat-jour au-dessus de ses yeux pour les protéger de la lumière trop éclatante. La peur l'habitait, une peur qui parfois la faisait frissonner, cependant qu'à voix basse elle se répétait, presque machinalement, la phrase qui la torturait : « Il faut que je prévienne Nofret... Il faut que je prévienne Nofret... »

Derrière elle, dans la maison, elle entendait les voix des hommes, celles de Yahmose et de Sobek, qu'elle confondait parfois, et celle, plus haute et plus claire, enfantine encore, d'Ipy.

Satipy et Kait ont raison ! disait-il, il n'y a pas d'hommes dans cette famille. Mais, moi, je suis un homme, sinon par l'âge, du moins par le cœur ! Nofret s'est moquée de moi, elle a ri de moi, elle m'a traité comme un enfant ! Je lui montrerai qu'elle se trompe ! La colère de mon père ne m'effraie pas. Je le connais. Elle l'a ensorcelé, mais, si elle n'était plus, son cœur me reviendrait, à moi, celui de ses fils qu'il aime le mieux ! Vous me considérez tous comme un enfant, mais vous verrez :

Se précipitant hors de la maison, il se heurta à Renisenb et faillit la jeter par terre. Elle le retint par sa manche.

— Ipy ! où vas-tu ?

— A la recherche de Nofret ! Elle verra si elle peut se moquer de moi !

— Attends un peu et calme-toi. Il ne faut rien faire dans la colère.

Il eut un ricanement de mépris.

— Tu es bien la sœur de Yahmose ! De la prudence ! De la circonspection ! Rien ne presse ! Yahmose est une vieille femme et Sobek est très fort... en paroles ! Laisse-moi aller, Renisenb !

D'un mouvement brusque, il se dégagea. Renisenb dut se résigner à le laisser partir.

Henet, qui sortait de la maison, murmura :

— Tout cela n'annonce rien de bon !... Qu'allons-nous devenir ?

Ipy, ayant entendu, se retourna vers elle.

— Où est Nofret, Henet ?

— Ne le lui dis pas, Henet !

Renisenb avait parlé trop tard. Henet, déjà, répondait :

— Elle est sortie par le sentier de derrière. Elle doit être du côté des champs de lin.

Ipy, revenant sur ses pas, partit pour contourner la maison. Renisenb, la voix grosse de reproches, déclara à Henet qu'elle n'aurait pas dû donner à Ipy le renseignement qu'il lui demandait. Henet, du ton pleurard qui lui était ordinaire, répondit :

— Tu ne fais pas confiance à la vieille Henet et, pourtant, elle sait ce qu'elle fait ! Le gamin a besoin de se calmer. Il ne trouvera pas Nofret par là. Elle est ici dans le pavillon, avec Kameni...

Insistant, sans nécessité apparente, elle répéta :

— Avec Kameni...

Renisenb était déjà en route. Dans la cour, la petite Teti, qui promenait son lion de bois au bout d'une ficelle, courut au-devant de sa maman. Renisenb la prit dans ses bras pour l'embrasser. Mieux que jamais, en ce moment, elle comprenait la force qui poussait Kait et Satipy : c'étaient des mères qui se battaient pour leurs enfants. Elle pressait si fort sa fille sur son sein que Teti protesta :

— Ne me serre pas tant, maman ! Tu me fais mal !

Renisenb posa l'enfant et, d'une marche un peu ralentie, gagna le pavillon. Nofret et Kameni, qui se tenaient debout à côté l'un de l'autre, tournèrent la tête à son approche.

— Nofret, dit Renisenb d'une voix pressée, je suis venue te prévenir ! Fais attention et garde-toi !

Une expression amusée passa sur le visage de Nofret.

— Ah ! ah ! fit-elle. Les chiens aboient ?

— On te veut du mal, Nofret !

La jeune femme secoua la tête.

— Personne ne peut me faire de mal, déclara-t-elle avec une belle confiance. Qu'on me fasse quelque chose, ton père en serait immédiatement informé et il me vengerait ! Ils le comprendront dès qu'ils s'accorderont le temps de réfléchir.

Riant à pleine gorge, elle poursuivit :

— Ce que ces gens-là peuvent être bêtes ! Avec leurs insultes et les petites misères qu'ils m'ont faites, ils ne se sont même pas rendu compte qu'ils faisaient exactement ce que je souhaitais !

Il y eut un moment de silence.

— Ainsi, dit lentement Renisenb, tu avais tout combiné ?... Et je te plaignais ! Je m'imaginais que nous n'étions pas gentils avec toi... C'est bien fini, maintenant ! Tu es méchante, Nofret ! À l'heure du jugement, quand il te faudra te défendre des quarante-deux péchés, tu ne pourras pas dire : « Je n'ai pas fait le mal » Tu ne pourras pas dire, non plus : « Je n'ai pas été cupide !... » Et ton cœur, quand il sera pesé dans la balance avec la plume de la vérité, ton cœur pèsera bien lourd !

Nofret fronça le sourcil.

— Je te trouve bien pieuse tout d'un coup, Renisenb Et tu me surprends, car je ne t'ai rien fait, à toi, et je n'ai rien dit contre toi ! Demande à Kameni, si tu ne me crois pas !

Sans attendre la réponse, Nofret quitta le pavillon, traversa la cour et monta les marches conduisant au porche. Henet s'était portée à sa rencontre et les deux femmes pénétrèrent ensemble à l'intérieur de la maison. Renisenb se tourna vers Kameni.

— Ainsi, Kameni, tu l'as aidée à nous faire ça ? Alarmé, il répondit :

— M'en voudrais-tu, Renisenb ? Que pouvais-je faire d'autre ? Avant son départ, Imhotep m'avait fait jurer que j'écrirais, sous la dictée de Nofret, tous les messages qu'elle jugerait bon de lui faire parvenir. Pouvais-je ne pas tenir parole ? Dis que tu ne me blâmes pas, Renisenb !

— Je ne te blâme pas. Il te fallait, j'imagine, obéir aux ordres de mon père.

— La chose ne me plaisait pas... et il est exact, comme Nofret te l'a dit, qu'il n'y avait pas un mot contre toi dans la lettre.

— Comme si ça ne m'était pas égal !

— A moi, cela ne m'est pas égal ! Nofret aurait pu dire n'importe quoi, je n'aurais jamais écrit un mot qui pût te nuire, tu peux me croire, Renisenb !

Renisenb demeurait perplexe. Elle voyait bien ce que Kameni désirait lui laisser entendre, mais elle n'en était pas moins blessée, comme s'il lui avait manqué de quelque façon. Pourtant, que pouvait-elle lui reprocher ? Encore qu'il fût son parent, il était un étranger, un jeune scribe venu de loin, un employé qui devait se conformer avec obéissance aux ordres de son maître.

— Je n'ai écrit que la vérité, reprit-il. Il n'y avait pas un mensonge dans le message ; je puis te le jurer !

— J'en suis bien sûre, répondit Renisenb. Nofret est trop fine pour recourir au mensonge !

Au bout du compte, c'était la vieille Esa qui avait raison. Satipy et Kait, avec leurs menues persécutions, avaient fait très exactement ce que Nofret souhaitait qu'elles fissent. Son sourire narquois ne s'expliquait que trop bien.

— Oui, déclara Renisenb, suivant sa pensée, elle est mauvaise et méchante !

Kameni fit un signe d'assentiment.

— C'est vrai !... Elle aime faire le mal !

Renisenb le dévisagea. Son regard interrogeait.

— Il y a longtemps que tu le sais, n'est-ce pas ? Tu l'as connue à Memphis ?

Kameni rougit, mal à l'aise.

— Je ne la connaissais pas très bien, mais j'avais entendu parler d'elle. On disait que c'était une fille orgueilleuse, ambitieuse, dure... et qui ne pardonnait jamais !

Renisenb eut un mouvement de colère.

— Non, je ne peux pas croire que mon père mettra ses menaces à exécutions ! Il est furieux pour le moment, mais il ne commettra pas une telle injustice et, à son retour, il aura oublié !

— Quand il reviendra, répliqua Kameni, Nofret verra à ce qu'il ne change pas d'avis ! Tu ne la connais pas, Renisenb. Elle est adroite, elle sait ce qu'elle veut... et, ne l'oublie pas, elle est très belle.

— Oui, dit Renisenb, pensive. Elle est très belle. Pour quelque obscure raison, elle se sentait elle-même diminuée par la beauté de Nofret...

II

Renisenb passa l'après-midi à jouer avec les enfants. Elle ne les laissa à leurs jeux que quelques instants avant le coucher du soleil. Tout en se recoiffant et en remettant en place les plis de sa tunique froissée, elle se demandait comment il se faisait qu'elle n'eût à aucun moment aperçu Kait et Satipy.

La maison était presque déserte. Personne dans la grande pièce et peu de monde dans le quartier des femmes. Esa dodelinait de la tête dans un coin de sa chambre, cependant que sa petite esclave marquait des piles de linge. Dans la cuisine, on préparait une fournée de pains triangulaires. Kait et Satipy demeurait invisibles.

Hori avait dû monter au Tombeau. Yahmose devait être avec lui ou dans les champs. Sobek et Ipy s'occupaient sans doute du bétail ou inspectaient les greniers à blé. Mais où avaient bien pu passer Kait, Satipy et aussi Nofret. ?

Renisenb se posait la question, debout sur le seuil de la chambre vide de Nofret. Le petit oreiller de bois, le coffret à

bijoux, les bracelets innombrables, la bague ornée d'un scarabée bleu, les flacons de parfum, les pots d'onguents, les vêtements, les sandales, tout parlait de Nofret.

De Nofret, l'étrangère et l'ennemie, qui vivait dans cette pièce, où son parfum flottait dans l'air.

Mais où était-elle, elle ?

Renisenb se retirant vers l'arrière de la maison, rencontra Henet qui rentrait.

— Où tout le monde est-il passé ? lui demanda-t-elle. À part ma grand-mère, la maison est vide !

— Comment veux-tu que je le sache, Renisenb ? J'ai travaillé, j'ai tissé, je me suis occupé de mille choses... Tout ce que je sais, c'est que, moi, je n'ai pas le temps d'aller me promener !

Ce qui signifiait, Renisenb ne se méprit pas sur le sens de la réponse, que quelqu'un était allé se promener. Peut-être Satipy avait-elle accompagné Yahmose au Tombeau, afin de l'inciter une fois encore à se conduire en homme. Mais où était Kait, qui jamais ne s'éloignait longtemps de ses enfants ? Et, surtout *où était Nofret ?*

Comme si elle lisait dans les pensées de Renisenb, Henet répondit à cette dernière question.

— Quant à Nofret, elle est partie il y a longtemps pour se rendre au Tombeau...

Avec un petit rire malveillant, elle ajouta :

— Là-bas, elle a dû trouver à qui parler ! Hori n'est pas bête, lui non plus !

S'approchant plus près encore de Renisenb, elle poursuivit :

— Je tiens à te dire, Renisenb, combien toute cette histoire me rend malheureuse. Quand Nofret est venue à moi, l'autre jour, la joue encore rouge du coup de poing qu'elle avait reçu et du sang qui coulait de sa petite blessure, elle m'a dit que Kameni allait écrire ce que j'avais vu... et, naturellement, je ne pouvais pas dire que je n'avais rien vu ! Ah ! elle est forte, tu sais ! Moi, n'est-ce pas, je pensais à ta pauvre maman...

Renisenb, impatiente, écarta Henet de la main et s'en alla dans la lumière dorée du soleil couchant. Des ombres noires s'allongeaient sur les falaises et, partout, le paysage prenait, en cette dernière heure du jour, des aspects fantastiques.

Renisenb se dirigea vers le sentier qui escaladait la falaise et pressa le pas. Elle voulait voir Hori. C'était lui qu'elle allait trouver, quand elle était enfant, pour qu'il réparât ses jouets cassés, lui aussi qui la rassurait lorsqu'elle était inquiète ou qu'elle avait peur. Hori était toujours là, immuable, solide, inchangé, comme les falaises elles-mêmes...

« Quand je l'aurai vu, songeait Renisenb, tout ira bien... »

Elle courait presque, quand elle aperçut Satipy qui venait à sa rencontre. Elle devait être allée au Tombeau, mais elle marchait de curieuse façon. Elle chavirait de droite et de gauche ; trébuchant à chaque pas, comme si elle butait dans d'invisibles obstacles.

Lorsqu'elle vit Renisenb, elle s'arrêta net et porta la main à sa poitrine. Renisenb, s'approchant, fut frappée de l'expression étrange de son visage.

— Que se passe-t-il, Satipy ? Tu es malade ?

Satipy, jetant autour d'elle des coups d'œil apeurés, répondit d'une voix rauque :

— Non ! non !... Bien sûr que non !

— Pourtant, tu n'as pas l'air bien. On dirait que tu as peur. Il est arrivé quelque chose ?

— Que veux-tu qu'il soit arrivé ? Il n'y a rien eu, que je sache !

— Où es-tu allée ?

— Je suis montée au Tombeau, à la recherche de Yahmose. Mais il n'était pas là-haut. Il n'y avait personne.

Renisenb était stupéfaite. Elle découvrait une Satipy qu'elle ne connaissait pas, une Satipy sans énergie et sans volonté.

— Viens, Renisenb ! Rentrons !

Satipy avait posé sur l'avant-bras de Renisenb une main qui tremblait. Renisenb eut un mouvement de recul.

— Non ! Je monte au Tombeau.

— Mais puisque je te dis qu'il n'y a personne !

— Ça ne fait rien ! J'aime aller m'asseoir là-bas pour regarder le fleuve.

— Mais le soir tombe... Il est trop tard...

Les doigts de Satipy se crispaient sur le bras de Renisenb, qui se dégagea.

— Laisse-moi aller, Satipy !

— Non, Viens ! Rentre avec moi ! Renisenb ne l'écoutait plus. À grands pas, elle était repartie vers le sentier. Son instinct lui disait qu'il était arrivé *quelque chose*... Elle se mit à courir.

Et, soudain, elle vit... quelque chose de noir qui gisait au pied de la falaise.

Elle courut plus vite, et lorsqu'elle s'arrêta auprès de « la chose », il n'y avait aucune surprise en son regard. Ce spectacle, elle aurait pu dire qu'elle s'attendait à le voir. Nofret, les membres brisés, était allongée sur le sol, son visage tourné vers le ciel et les yeux ouverts...

Renisenb se baissa et toucha la joue froide de la morte. Elle se releva et elle la regardait quand elle entendit, derrière elle, la voix de Satipy qui l'avait suivie à distance.

— Elle a dû tomber, disait-elle. C'est forcément ça ! Elle était sur le sentier de la falaise et elle est tombée...

Renisenb se dit que ce devait en effet être ce qui s'était produit. Nofret était tombée du sentier et son corps rebondissant sur les roches, était venu s'écraser au pied de la falaise.

Satipy poursuivait :

— Elle aura peut-être vu un serpent qui lui aura fait peur... Il y a des jours où il y en a beaucoup qui dorment au soleil dans la poussière du sentier...

Un serpent ?... Renisenb revoyait *Sobek écrasant à coups de pierre le serpent* qu'il venait de tuer... Les yeux de Sobek luisaient de plaisir... *Sobek... Nofret...*

Ce fut pour elle un soulagement d'entendre la voix de Hori.

— Que se passe-t-il ?

Renisenb se retourna. Hori et Yahmose approchaient. En un flot de paroles, Satipy leur expliqua que Nofret avait dû tomber du sentier.

— C'est probable, déclara Yahmose. Elle pensait sans doute nous retrouver au Tombeau, mais, Hori et moi, nous étions allés voir les travaux d'irrigation. Nous sommes partis depuis plus d'une bonne heure. C'est en revenant que nous vous avons aperçues...

D'une voix dont le timbre la surprit, tant il lui paraissait étrange, Renisenb demanda :

— Où est *Sobek* ?

Il lui sembla que Hori détournait son regard.

— Sobek ? dit Yahmose. Je ne l'ai pas vu de l'après-midi. En fait, je ne l'ai pas revu depuis qu'il nous a quittés, dans la colère que vous savez !

Les yeux de Renisenb rencontrèrent ceux de Hori, qui, une fois encore, se détournèrent. Il contemplait le corps mutilé de Nofret et Renisenb n'imaginait que trop ce que pouvait être le cours de ses pensées. Il murmura :

— Sobek ?

— Non ! s'écria Renisenb. Non ! Sûrement non ! Satipy répétait.

— Elle est tombée du sentier... Il est extrêmement étroit, là, au-dessus... Et très dangereux...

Sobek aimait tuer. « Je ferai quelque chose, et *ce quelque chose, je le ferai avec joie !* »

Cette phrase bourdonnait aux oreilles de Renisenb. Elle revoyait Sobek tuant la vipère. Puis elle l'imaginait, rencontrant Nofret sur le sentier étroit...

— Nous ne savons pas... Nous ne savons pas...

Ces mots, elle les murmura sans presque s'en apercevoir. Elle était accablée...

Et ce fut avec une joie indicible qu'elle entendit Hori prononcer une toute petite phrase qui conférait une valeur neuve à l'hypothèse émise par Satipy :

— Oui, elle a dû tomber du sentier...

Renisenb eut l'impression qu'on la délivrait du fardeau qui pesait sur ses épaules. Elle regarda Hori et lut dans ses yeux.

« Il sait, songea-t-elle. Lui et moi, nous savons... Et nous saurons toujours ! »

À haute voix, elle dit :

— Elle est tombée du sentier...

Et Yahmose répéta, lui aussi, de sa voix douce :

— Elle est certainement tombée du sentier...

CHAPITRE X

QUATRIÈME MOIS DE L'HIVER

(6^e JOUR)

I

Imhotep était assis en face d'Esa. Il était nerveux.

— Ils racontent tous la même histoire ! dit-il.

— Ça vaut mieux ! déclara Esa.

— Comment, « ça vaut mieux » ? s'exclama Imhotep. Quelle singulière façon de parler !

Esa eut un petit rire.

— Je sais ce que je dis, mon fils !

Avec importance, Imhotep répliqua :

— Disent-ils la vérité ? C'est là *ce qu'il me faut décider*. La vieille femme rit de nouveau.

— Te prendrais-tu pour la déesse Maat, ou croirais-tu pouvoir, comme Anubis, peser les cœurs dans une balance ? Imhotep hochait la tête avec gravité.

— A-t-elle été vraiment victime d'un accident ? Je ne dois pas perdre de vue que l'annonce de mes intentions pouvait avoir jeté le trouble dans mon ingrate famille.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! fit remarquer Esa. Ils discutaient avec une telle passion que, d'ici, j'entendais tout ce qu'ils disaient. Au fait, ces intentions que tu annonçais, elles correspondaient *vraiment* à ta pensée ?

Imhotep, gêné, détourna son regard et murmura :

— J'ai écrit sous le coup d'une juste colère... Ma famille avait besoin d'une solide leçon !

— Autrement dit, tu voulais seulement faire peur à tes fils. C'est bien ça ?

— Quelle importance cela peut-il avoir, maintenant ?

— Ce qui revient à dire, reprit Esa, que tu ne savais pas au juste ce que tu te proposais de faire. Des idées confuses, comme toujours...

Imhotep devait se dominer pour ne pas se laisser emporter par l'irritation qu'il sentait monter en lui.

— Ce que je dis, répliqua-t-il, c'est que cette question ne présente plus actuellement aucun intérêt. C'est de la mort de Nofret qu'il s'agit. Si je croyais qu'un des miens eût pu être assez oublieux de ses devoirs, assez fou pour avoir délibérément voulu du mal à cet enfant, je... je ne sais pas ce dont je serais capable !

— C'est pourquoi il est heureux qu'ils racontent tous la même histoire ! Personne n'a jamais insinué que les choses se sont passées autrement qu'ils ne disent, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors, pourquoi ne pas considérer l'incident comme clos ? Tu aurais dû emmener Nofret dans le Nord avec toi. Je te l'avais recommandé...

— C'est donc que, toi, tu crois que...

Esa lui coupa la parole avec autorité :

— Je crois ce qu'on me dit, à moins que ce qu'on me dit ne soit en contradiction absolue avec ce que j'ai vu de mes yeux, ce qui est aujourd'hui bien peu, ou entendu de mes oreilles. J'imagine que tu as interrogé Henet. Que dit-elle ?

— Elle est très, très triste... À cause de moi.

Esa haussa le sourcil.

— Tu m'étonnes !

— Henet a beaucoup de cœur.

— Si tu veux !... Elle a été aussi très bien servie en fait de langue. Si elle n'a rien à dire et si elle se contente de compatir à ta douleur, c'est bien certainement qu'il n'y a rien à dire et que tu peux considérer cette histoire comme terminée. Il y a assez de choses dont tu as à t'occuper !

— C'est juste !

Imhotep se leva, toute sa prétentieuse importance retrouvée.

— Yahmose, dit-il, m'attend en ce moment même pour m'entretenir d'un certain nombre d'affaires au sujet desquelles il est urgent que je prenne des décisions. Je vais le rejoindre. Ainsi que tu le dis avec sagesse, nos douleurs intimes ne sauraient nous empêcher de tenir dans l'existence le rôle qui nous est assigné !

Il quitta la pièce avec majesté.

Esa, un sourire ironique sur ses vieilles lèvres, les regarda sortir, puis, le visage redevenu grave soudain, elle poussa un soupir et hocha lentement la tête...

II

Yahmose attendait son père avec Kameni, qui remplaçait Hori, occupé à surveiller le travail des embaumeurs et des ouvriers qui s'activaient dans les préparatifs des funérailles prochaines.

Il avait fallu à Imhotep plusieurs semaines pour revenir du Nord, quand il avait appris la fatale nouvelle, et les préparatifs des obsèques étaient maintenant presque terminés. Le corps, après une longue immersion dans un bain de saumure, avait été huilé, frotté de sels et enveloppé de bandelettes. Il reposait maintenant dans un sarcophage.

Yahmose expliqua qu'il avait fait aménager une petite chambre funéraire, voisine du tombeau, taillé dans le roc, dans lequel devait être un jour déposé la dépouille d'Imhotep lui-même. Il précisa le détail des dispositions qu'il avait cru devoir prendre. Imhotep l'écouta avec satisfaction.

— Tu as agi avec infiniment de sagesse, déclara-t-il enfin. Je constate avec plaisir que tu as fait preuve de jugement et que tu as su ne point perdre la tête !

Yahmose rougit sous ces compliments inattendus.

— Sans doute, poursuivit Imhotep, Ipi et Montu sont des embaumeurs particulièrement chers et il me semble que ces

vases couverts sont assez inutiles. On pourrait les supprimer. Quelques-uns de leurs prix, d'ailleurs, me paraissent terriblement élevés. C'est l'ennui avec ces embaumeurs qui ont travaillé pour la famille du gouverneur. Ils s'imaginent qu'ils peuvent gonfler leur note autant qu'il leur plaît. Tout cela serait revenu bien meilleur marché si tu t'étais adressé à des embaumeurs moins connus.

— En ton absence, répondit Yahmose, il me fallait prendre les décisions et je tenais avant tout à ce que fût traitée avec honneur la concubine que tu aimais tant !

Imhotep approuva de la tête et donna à son fils quelques amicales petites tapes sur l'épaule.

— Tu t'es trompé dans les meilleures intentions, mon fils ! Tu ne dépenses l'argent qu'à bon escient, je le sais, et je suis très sensible au fait que tu as enfreint ta règle ordinaire à seule fin de m'être agréable. Pourtant, étant donné que je n'ai pas le pouvoir de faire de l'or et qu'une concubine après tout, n'est... qu'une concubine, nous allons supprimer, je pense, quelques-unes des amulettes les plus dispendieuses... et revoir ce devis d'un peu plus près : il doit bien y avoir moyen de réduire les frais. Tu veux me le relire, Kameni ?

Kameni déroula le papyrus.

Yahmose se sentait très soulagé...

Sortant de la maison, Kait se dirigea vers la piscine et s'arrêta près de Satipy et de Renisenb, qui surveillaient les jeux des enfants.

— Tu avais raison, Satipy ! dit-elle. Une concubine morte, *c'est tout autre chose* qu'une concubine vivante ! Satipy leva vers sa belle-sœur un regard vide et lointain.

— Que veux-tu dire ? demanda vivement Renisenb.

— Pour la concubine vivante, expliqua Kait, rien n'était trop beau ! Tout était pour elle ! Les vêtements, les bijoux et même les biens qui devaient légitimement revenir aux fils d'Imhotep ! Maintenant, Imhotep s'applique à réduire les frais des funérailles. Après tout, pourquoi gâcher de l'argent autour d'un cadavre ? Oui, Satipy, tu avais raison !

Satipy murmura :

— Qu'est-ce que j'ai donc dit ? Je ne m'en souviens pas.

— Ça vaut mieux ! Je l'ai oublié aussi. Et Renisenb également...

Renisenb, sans mot dire, regardait Kait. Il lui avait semblé discerner dans le ton de sa voix une menace imprécise qui l'inquiétait vaguement. Elle avait toujours considéré Kait comme une femme gentille, soumise, mais plutôt sotte et, somme toute, négligeable. Elle avait maintenant l'impression qu'il y avait quelque chose de changé. Satipy, l'autoritaire Satipy, semblait être devenue timide, alors que Kait, jusqu'alors si effacée, paraissait déborder d'énergie et de volonté. On eût dit que l'une avait pris le caractère de l'autre, et inversement.

La chose étant évidemment impossible, Renisenb s'interrogeait. Kait et Satipy avaient-elles *réellement* changé ces dernières semaines ou n'était-elle pas plutôt victime de son imagination ? Si Kait *semblait* autre, ne serait-ce pas uniquement parce que Satipy était très abattue depuis quelque temps ?

Car, pour Satipy, la question ne se posait pas elle avait changé. Sa voix ne retrouvait plus ces inflexions de commandement qui lui étaient autrefois familières. Elle circulait dans la maison sans bruit aucun et on voyait dans ses manières une nervosité qui contrastait avec sa calme assurance d'autrefois. Ce changement, Renisenb l'avait d'abord imputé au choc que fut pour elle la mort de Nofret, mais il était évident qu'elle se trompait. Satipy aurait affiché ouvertement sa joie de voir Nofret disparue, Renisenb n'en aurait point été surprise. Au lieu de cela, et c'était ce que Renisenb ne s'expliquait pas, Satipy tressaillait chaque fois qu'on prononçait le nom de Nofret devant elle. Yahmose lui-même échappait maintenant aux scènes incessantes qu'elle lui faisait naguère. Il y gagnait une certaine confiance en lui, une attitude résolue, toute nouvelle chez lui. En fait, les modifications intervenues dans le caractère de Satipy s'avéraient plutôt heureuses. Renisenb, pourtant, n'aurait su dire pourquoi, elle les trouvait inquiétantes.

Renisenb s'aperçut tout d'un coup que Kait la regardait en fronçant le sourcil. Elle semblait attendre d'elle un mot qui approuvât ce qu'elle venait de dire. C'était si vrai qu'elle répéta :

— Renisenb l'a oublié, elle aussi !

Il y eut chez Renisenb, comme une révolte intérieure. Ce dont elle devait ou non se souvenir, nul ne lui dicterait ! Ni Kait, ni Satipy, ni personne ! Une lueur de défi dans le regard, elle considéra longuement Kait, sans ouvrir la bouche.

— Les femmes d'une même maison doivent se soutenir entre elles, déclara Kait.

Renisenb retrouva sa voix pour demander, d'un ton agressif :

— Pourquoi ?

— Parce que leurs intérêts sont les mêmes.

Renisenb secoua la tête. Elle se disait qu'elle n'était pas seulement une femme, mais aussi un être humain, Renisenb.

— Ce n'est pas si simple, dit-elle à haute voix.

— Voudrais-tu donc, Renisenb, nous créer des ennuis ?

— Du tout !... D'ailleurs, à quelle sorte d'ennuis fais-tu allusion ?

— Je dis simplement qu'il me paraît préférable que soit oublié tout ce qui a été dit ce jour-là dans la grande pièce. Renisenb se mit à rire.

— Tu es stupide, Kait ! Les domestiques, les esclaves, ma grand-mère, tout le monde a du entendre ! Pourquoi prétendre que des choses n'ont pas eu lieu, alors qu'on sait qu'elles ont eu lieu ?

Satipy intervint, d'une voix lasse :

— Nous étions tous en colère. Ce que nous avons dit, nous ne le pensions pas vraiment !

Avec fièvre, elle ajouta :

— Ne parlons plus de ça, Kait ! Si Renisenb veut créer des difficultés, laisse-la faire !

— Mais je ne cherche pas à créer des difficultés, répliqua Renisenb, indignée, je dis seulement qu'il est ridicule de ne pas reconnaître ce qui est !

— Ce n'est pas ridicule, déclara Kait, c'est sage. Pense à Teti !

— Je ne suis pas inquiète pour Teti !

— Il n'y a plus à s'inquiéter pour personne, maintenant que Nofret est morte ! Maintenant, tout va bien !

Kait souriait, d'un sourire tranquille et satisfait. Et, de nouveau, Renisenb sentit en elle cette révolte qui, tout à l'heure déjà, l'avait secouée.

Pourtant, Kait avait raison ! Nofret morte, tout irait très bien ! Satipy, Kait, Renisenb elle-même, les enfants, tout le monde pouvait envisager l'avenir sans appréhension. La paix était revenue, et avec elle la sécurité. L'intruse, l'étrangère, avait pour toujours disparu et, avec elle, la menace qu'elle représentait.

Alors, pourquoi cette émotion injustifiable quand on lui parlait de la mort de Nofret ? Pourquoi se croyait-elle comme obligée de défendre la mémoire de cette femme qu'elle n'avait jamais aimée ? Nofret était méchante et elle était morte. Pourquoi ne pas s'en tenir à ça ? Pourquoi lui accorder soudain tant de pitié et presque lui chercher des excuses ?

Renisenb était perplexe. Elle demeura assise au bord de l'eau, après le départ des autres, et, cherchant vainement à voir clair en son esprit troublé, elle était encore là au coucher du soleil quand Hori, qui rentrait, l'aperçut et vint prendre place à côté d'elle.

— Il est tard, Renisenb ! Tu devrais rentrer !

Elle eut l'impression que la voix grave et calme de Hori lui apportait comme un apaisement.

— Hori, lui demanda-t-elle, est-il vrai que les femmes d'une même maison doivent se soutenir entre elles ?

— Qui t'a dit ça, Renisenb ?

— Kait. Elle et Satipy...

Hori l'interrompit.

— Et c'est une question à laquelle tu veux réfléchir ?

— *Réfléchir* ! s'écria Renisenb. Mais je ne sais plus que penser, Hori ! Dans mon cerveau, tout s'embrouille ! Les gens eux-mêmes ne se ressemblent plus ! Ils ne sont plus ce qu'ils étaient. Satipy, que je croyais énergique, autoritaire, est maintenant faible, sans volonté et presque timide. Où est la vraie Satipy ? On ne se transforme pas comme ça du jour au lendemain !

— Non, pas du jour au lendemain.

— Kait, qui était douce et résignée, qui se laissait bousculer par tout le monde, a changé, elle aussi. Maintenant, c'est elle qui commande ! Et Sobek lui-même a peur d'elle ! Yahmose n'est

plus le même, lui non plus. Il donne des ordres et entend qu'ils soient obéis !

— Et tout cela te trouble, Renisenb ?

— Oui, parce que je ne *comprends* pas. Je finirai par croire que la vieille Henet elle-même n'est pas telle que nous croyons la connaître !

Elle rit, amusée par l'absurdité apparente de cette hypothèse. Hori restait grave et pensif.

— Tu n'as pas souvent eu l'occasion de t'interroger sur les gens, Renisenb ! dit-il enfin. Sinon, tu te rendrais compte... Il s'interrompit et, après un petit silence, reprit :

— Tu sais que, dans tous les tombeaux, il y a une fausse porte ?

Elle le regardait, surprise.

— Oui.

— Eh bien ! Les gens sont comme les tombeaux : ils ont leur fausse porte... pour tromper. S'ils sont conscients de leur faiblesse, de leur manque de volonté, ils affectent – c'est leur fausse porte – une grande assurance, ils parlent fort, se montrent pleins d'autorité... et il arrive, au bout d'un certain temps, qu'ils se fassent illusion à eux-mêmes. Ils croient, et tout le monde avec eux, que c'est vraiment là le fond de leur caractère. Mais, derrière cette porte, Renisenb, il y a leur vraie personnalité qui s'affirme avec netteté dès qu'ils se trouvent touchés par la plume légère de la vérité. Par sa gentillesse et sa soumission, Kait avait obtenu tout ce qu'elle désirait : un mari et des enfants. Parce que ça lui facilitait la vie, elle feignait volontiers d'être sotte. Mais, quand la réalité s'est manifestée à elle sous la forme d'un danger qui menaçait son bonheur, elle a retrouvé sa vraie nature. Elle n'a pas changé, Renisenb ! Cette force et cette énergie ont toujours été en elle.

— Tu m'effraies, Hori ! Les gens seraient donc tout autres que nous les voyons ! Pourtant, *moi*, Hori, je suis toujours la même !

Il sourit.

— Tu crois ? Alors, pourquoi es-tu restée ici pendant des heures à réfléchir, le front soucieux et le sourcil froncé ?

Est-ce que la Renisenb d'autrefois, celle qui partit avec Khay, a jamais fait ça ?

— Non, bien sûr ! Seulement, elle n'avait pas besoin de... Elle n'acheva pas sa phrase.

Tu vois ! Tu l'as dit toi-même ! Et tu as prononcé le mot qui exprime la réalité : *besoin*. Tu n'es pas l'enfant heureuse et insouciante que tu parais être, tu n'es pas simplement une des femmes de la maison, tu es Renisenb qui prétend réfléchir aux choses et qui se pose toutes sortes de questions sur les gens...

Songeuse, Renisenb dit lentement :

— C'est à Nofret que je pense. Je me demande...

— Qu'est-ce que tu te demandes ?

— Je me demande pourquoi je ne peux pas l'oublier. Elle était méchante et cruelle, elle a cherché à nous nuire et elle est morte. Est-ce que je ne devrais pas m'en tenir à ça ?

— Ne serait-ce pas plus sage ?

— Peut-être... Mais je ne peux pas !

Elle se passa la main sur les yeux et reprit :

— Quelquefois, Hori, j'ai l'impression que je sais la vérité sur Nofret !

— Que veux-tu dire ?

— Je ne peux pas t'expliquer ! C'est difficile. De temps à autre, il me semble qu'elle est ici, à côté de moi... et, alors, c'est comme si je m'identifiais à elle ! Je comprends ce que pouvaient être ses sentiments. Elle était très malheureuse, Hori, je ne m'en rendais pas compte quand elle vivait, mais, maintenant, j'en suis sûre. Et *c'est parce qu'elle était très malheureuse qu'elle nous voulait du mal !*

— Tu ne peux pas savoir ça, Renisenb !

— Non, bien sûr, je ne le sais pas, mais je le sens ! Un jour, j'ai vu dans ses yeux je ne sais quelle tristesse et quelle haine qui la transfiguraient... et je n'ai pas compris ! C'était probablement une femme qui avait aimé et souffert... Il était mort, peut-être, ou il était parti... Il lui était resté, à elle, le désir de se venger, de blesser, de faire du mal...

Oh ! tu peux dire ce que tu veux, Hori ! Je sais que je ne me trompe pas. Par la suite, devenue la concubine d'un vieil homme, mon père, elle est venue ici... nous l'avons détestée... et

elle s'est dit qu'elle nous rendrait tous aussi malheureux qu'elle l'était elle-même... Oui, ça ne peut pas s'être passé autrement !

Hori la dévisageait avec curiosité.

— Tu es bien sûre de toi, Renisenb ! Pourtant, Nofret, tu la connaissais assez mal...

— Mais je sens que c'est la vérité ! J'ai souvent le sentiment que Nofret est auprès de moi.

— Je vois...

Il y eut un long silence. La nuit était presque venue.

— Naturellement, demanda Hori d'une voix calme, tu ne crois pas que Nofret ait été victime d'un accident ? Tu penses que quelqu'un l'a poussée ?

Renisenb eut un mouvement de recul. Ces choses qu'elle pensait, elle répugnait à les entendre exprimées avec des mots.

— Non ! non ! ne dis pas cela !

— J'estime qu'il est préférable de le dire, Renisenb, puisque c'est bien là ta pensée. Je ne me trompe pas ?

— Non.

Hori hocha la tête.

— Et tu crois que c'est Sobek qui l'a poussée ?

— Qui d'autre aurait pu le faire ? Tu te souviens du jour où il a tué une vipère ? Et de ce qu'il a dit, le jour même de la mort de Nofret, lorsqu'il nous a quittés ?

— Je me souviens très bien de ce qu'il a dit. Mais les gens qui parlent le plus, Renisenb, ne sont pas ceux qui agissent le plus !

— Tu crois pourtant qu'elle a été tuée, toi aussi ?

— Oui, Renisenb. Mais, après tout, ce n'est qu'une opinion. Je n'ai pas de preuves et je ne crois pas qu'il puisse jamais y en avoir. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai encouragé Imhotep à accepter la version de l'accident. Pour le surplus, je crois que quelqu'un a poussé Nofret... et que nous ne saurons jamais qui est ce quelqu'un.

— Veux-tu dire par là que tu ne crois pas que ce soit Sobek ?

— Je ne le crois pas. Mais, je te le répète, nous n'aurons jamais là-dessus aucune certitude. Alors, mieux vaut n'y plus penser.

— Mais, si ce n'est pas Sobek, qui crois-tu... Hori secoua la tête.

— Si j'ai une idée, elle est probablement erronée... Il est donc préférable que je la garde pour moi...

— Mais alors nous ne saurons jamais la vérité ! Il y avait du désespoir dans la voix de Renisenb.

— Peut-être...

Après une hésitation, Hori acheva sa phrase.

— Peut-être est-il mieux qu'il en soit ainsi !

— Qu'on ne sache jamais ?

— Qu'on ne sache jamais.

Renisenb se sentit parcourue d'un frisson.

Mais alors, Oh ! Hori, j'ai peur !

CHAPITRE XI

PREMIER MOIS DE L'ÉTÉ

(11^e JOUR)

I

Les dernières prières étaient dites, la cérémonie funéraire s'achevait. Tout en prononçant les formules rituelles, Montu, un divin père du temple d'Hathor, balayait la chambre mortuaire pour en faire disparaître toutes traces de pas laissées par les esprits malins. La porte du tombeau murée à jamais, on déposa dans une chambre voisine tout ce qui avait servi au travail des embaumeurs, les pots de natron et de sel, ainsi que tous les vêtements qui avaient été en contact avec le corps, puis la porte fut fermée et scellée, elle aussi.

Imhotep poussa un soupir, redressa les épaules et se départit de l'attitude dévotieuse qu'il s'était imposée durant toute la cérémonie. Tout fut fait de façon convenable. Nofret avait été ensevelie selon les rites et sans qu'il fût regardé à la dépense. Imhotep estimait même que, sous ce rapport, on avait fait les choses un peu largement.

Imhotep échangea quelques politesses avec les prêtres qui, leur saint office rempli, reprenaient contact avec les réalités terrestres, et tout le monde se mit en route vers la maison où une collation attendait. Imhotep s'entretenait avec le grand-prêtre des derniers événements politiques.

Thèbes devenait rapidement une puissante cité et il était très possible que l'Égypte tout entière se trouvât bientôt placée, une

fois encore, sous une direction unique. L'âge d'or des bâtisseurs de pyramides pouvait revenir. Montu parlait avec respect du roi Nebhepet-Râ, à la cause duquel il semblait tout acquis. C'était un grand capitaine et un homme pieux, contre lequel le Nord, faible et corrompu, ne saurait se dresser longtemps. L'Égypte avait besoin de son unité et, celle-ci réalisée, Thèbes aurait devant elle un merveilleux destin...

Les hommes marchaient, parlant d'avenir. Renisenb se retourna vers la falaise. Elle pensait à la chambre mortuaire à jamais fermée.

— Ainsi, murmura-t-elle, c'est fini.

Elle se sentait comme soulagée. Qu'avait-elle craint ? Elle eût été incapable de le dire. Peut-être quelque accusation portée au dernier moment ! Mais tout s'était passé dans le calme et le recueillement. Nofret avait été enterrée selon les rites. C'était fini.

Henet, qui allait à côté de Renisenb, dit à voix basse :

— Je l'espère, Renisenb, je l'espère !

Renisenb tourna la tête vers elle.

— Que veux-tu dire, Henet ?

Henet fuyait son regard.

— Je dis que j'espère que c'est fini ! Seulement, quelquefois, ce qu'on prend pour une fin n'est qu'un commencement. Ce serait terriblement ennuyeux !

— Enfin, dit Renisenb avec un peu d'humeur, de quoi parles-tu ? Qu'est-ce que tu prétends insinuer ?

— Je n'insinue jamais rien, Renisenb ! C'est une chose que je ne fais jamais. Nofret est enterrée, tout le monde est content. Par conséquent, tout est bien !

Elles firent quelques pas en silence.

Puis Renisenb demanda à Henet si Imhotep l'avait interrogée sur les circonstances de la mort de Nofret.

— Naturellement ! répondit Henet. Il tenait essentiellement à ce que je lui dise ce que j'en pensais.

Et que lui as-tu dit ?

— Que c'était un accident et que ce ne pouvait pas être autre chose ! Tu ne te figures tout de même pas, lui ai-je dit, que quelqu'un de ta famille aurait tué Nofret ? Tout le monde dans

ta maison a trop de respect pour toi pour qu'il s'y trouve quelqu'un qui aurait osé une chose pareille ! Il y en a qui grognent parfois, mais ça ne va pas plus loin ! Tu peux me croire, ai-je conclu, c'est par accident que Nofret est morte !

— Et mon père t'a crue ?

Henet branla la tête avec un air de visible satisfaction.

— Ton père sait combien je lui suis dévouée. Quand la vieille Henet parle, il la croit. Il m'apprécie, lui, quelle que soit l'opinion que vous puissiez avoir de moi, tous ! Heureusement, je n'attends de vous aucun remerciement et mon dévouement porte en lui-même sa propre récompense !

— Tu étais également très dévouée à Nofret.

— Je ne vois pas, Renisenb, où tu as été chercher cette idée-là. J'étais comme tout le monde, j'obéissais à ses ordres et je ne pouvais guère faire autrement.

— Elle croyait que tu lui étais très dévouée.

Henet ricana.

— Nofret n'était pas tout à fait aussi forte qu'elle se l'imaginait, mais terriblement orgueilleuse... et elle se figurait que le monde lui appartenait... Maintenant, c'est avec les juges du royaume des Ombres qu'il faut s'expliquer... et, là-bas, sa jolie frimousse ne lui servira de rien ! Quoi qu'il en soit, nous, nous sommes débarrassés d'elle...

Elle poussa un léger soupir et, la main sur une des amulettes qu'elle portait sur elle, ajouta :

— Du moins, je l'espère.

II

— Renisenb, je voudrais te parler de Satipy.

— Je t'écoute, Yahmose.

Renisenb leva les yeux vers le beau visage de son frère. Il avait l'air soucieux. D'une voix lente et grave, il dit :

— Il y a chez elle quelque chose qui ne va pas... et je n'y comprends rien.

Renisenb remua tristement la tête. Elle ne trouvait pas les paroles de réconfort qu'elle eût voulu prononcer.

— Depuis quelque temps, poursuivit Yahmose, elle a changé. Au moindre bruit, elle sursaute et se met à trembler. Elle ne mange plus. Dans la maison, elle circule comme... comme si elle avait peur de son ombre. Tu n'as pas remarqué ça, Renisenb ?

— Si. Nous l'avons tous remarqué.

— Je lui ai demandé si elle était malade – je ferais venir un médecin – mais elle assure qu'elle n'a rien et qu'elle se porte le mieux du monde.

— Je sais.

— Tu lui as posé les mêmes questions, toi aussi ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?... Rien du tout ?

Il y avait, dans le ton, de l'anxiété et du désespoir. Renisenb eût voulu pouvoir rassurer son frère, mais la chose ne lui paraissait pas possible.

— Elle m'a déclaré qu'elle allait très bien.

Yahmose murmura :

— En réalité, elle dort très mal. La nuit, elle a des cauchemars qui la font crier... Tu ne crois pas qu'elle pourrait avoir... quelque chagrin dont nous ne saurions rien ?

Renisenb secoua la tête.

— Je ne vois pas comment ce serait possible ! Les enfants vont bien et il ne s'est rien passé de nouveau ici. Il y a bien eu la mort de Nofret, Mais... je n'ai pas l'impression que Satipy en ait eu beaucoup de chagrin...

Yahmose sourit légèrement.

— Non ! Ce serait plutôt le contraire. D'autre part, il me semble que le caractère de Satipy avait commencé à changer avant même la mort de Nofret !

Le ton manquait d'assurance. Il répéta :

— *Avant* la mort de Nofret, sûrement ! Tu ne crois pas ?

— Pour moi, je ne m'en suis aperçue que depuis.

— Et elle ne t'a rien dit ? Tu es sûre ?

Renisenb répondit d'un signe de tête.

— A mon avis, dit-elle ensuite. Satipy n'est pas malade : elle a peur.

Yahmose regarda sa sœur avec stupéfaction.

— Peur ? Mais pourquoi aurait-elle peur ? Et de quoi ? Une femme qui a toujours eu le courage d'un lion ! Renisenb eut un geste d'impuissance.

— Je sais !... C'est ce que nous avons toujours cru... Mais on change... C'est curieux !

— Crois-tu que Kait sache quelque chose ?... Satipy pourrait lui avoir parlé...

— Sans doute, je crois que c'est plutôt à Kait qu'à moi qu'elle ferait ses confidences, mais je ne pense pas qu'elle l'ait fait. À vrai dire, j'en suis même sûre.

— Et qu'est-ce que Kait en pense ?

— Kait ?... Elle ne pense jamais rien de rien.

Ce que Kait avait fait, par contre – Renisenb s'en était bien aperçue – c'était de profiter de l'inhabituelle faiblesse de Satipy pour se faire attribuer, à elle et à ses enfants, les plus belles pièces de toile récemment filées, une chose qui ne se serait pas passée si Satipy avait été elle-même. La maison aurait retenti de disputes passionnées. Satipy n'avait pour ainsi dire pas protesté et cette facile résignation avait, plus que toute autre chose, vivement impressionné Renisenb.

— As-tu parlé à Esa ? demanda-t-elle. Quand il s'agit des femmes, notre grand-mère dit des choses plus sages que n'importe qui.

Yahmose eut un petit sourire amer.

— Esa m'a simplement dit que je devais me féliciter de cet heureux changement ! Elle ajoute que ce qu'on peut souhaiter de mieux, c'est que Satipy continue à se montrer douce et raisonnable.

Renisenb hésita un peu, puis elle dit :

— Tu as vu Henet ?

Yahmose fronça le sourcil.

— Henet ?... Non. Je ne voudrais pas lui parler de ça !

Elle n'a déjà que trop tendance à se prendre pour un personnage. Notre père l'a gâtée...

— Je sais. Elle est très fatigante... Mais, malgré ça, quelquefois... elle sait des choses...

Yahmose réfléchissait.

— Voudrais-tu lui parler ? demanda-t-il enfin. Tu me rapporteras ce qu'elle t'aura dit...

— Si tu veux.

Renisenb attendit de se trouver seule avec Henet pour aborder le sujet. Elles se rendaient de compagnie vers les hangars sous lesquels on tissait. À sa grande surprise, Renisenb constata que sa question jetait Henet dans un certain embarras et que, contrairement à son habitude, elle ne se sentait nulle envie de se répandre en interminables bavardages.

Henet porta la main à une de ses amulettes, regarda par-dessus son épaule et répondit :

— C'est là une chose qui ne me concerne pas !... Que les gens soient eux-mêmes ou non, je n'ai pas à le savoir ! Je m'occupe de mes affaires et, s'il y a des histoires, je ne veux pas y être mêlée !

— Des histoires ? Quel genre d'histoires ?

Henet lança, avant de répondre, un rapide coup d'œil à droite et à gauche.

— J'espère qu'il n'y en aura pas et, en tout cas, que nous n'aurons pas à nous en occuper ! Toi et moi, nous n'avons aucun reproche à nous faire. C'est pour moi une grande consolation !

— Est-ce que ça veut dire que Satipy...

— Ça ne veut rien dire du tout, Renisenb, et, je t'en prie, ne donne pas à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas ! Ici, je ne suis guère plus qu'une domestique et je n'ai pas à faire connaître mon avis sur des choses qui ne me regardent en rien. Si tu veux mon opinion, il est très heureux que Satipy ait changé en mieux et, si elle reste comme elle est maintenant, tout le monde s'en trouvera bien ! Là-dessus, Renisenb, si tu permets, je vais m'occuper de mon travail et vérifier ce qu'ont fait ces femmes ! Elles ne font pas attention, elles rient, elles jacassent et il faut les surveiller de près !

Lentement, Renisenb reprit seule le chemin de la maison. Elle se rendit directement à la chambre de Satipy, qui ne l'entendit pas entrer et bondit lorsqu'elle lui posa la main sur l'épaule.

— Tu m'as fait peur ! Je croyais...

— Qu'est-ce qu'il se passe, Satipy ? demanda Renisenb. Tu ne veux pas me le dire ? Yahmose se fait beaucoup de souci à cause de toi et...

Satipy porta la main à sa bouche. Balbutiant, ouvrant de grands yeux effrayés, elle dit :

— Yahmose ?... Que t'a-t-il dit ?

— Il est ennuyé. Il dit que tu parles dans ton sommeil...

— Renisenb !

Satipy, affolée, avait pris Renisenb par le bras. Le visage bouleversé, elle demanda :

— Ai-je dit ?... Qu'ai-je dit ?

Renisenb ne répondant pas, elle poursuivit :

— Qu'est-ce que Yahmose t'a dit ?

— Il dit, et je pense comme lui, que tu es malade... ou malheureuse.

— Malheureuse !

Satipy répétait le mot, très bas, sur un ton lamentable.

— Es-tu vraiment malheureuse, Satipy ?

— Peut-être... Je ne sais pas ! Ce n'est pas ça...

— Non, ce n'est pas ça... Tu as peur !

Satipy redressa la tête. Une flamme hostile s'était allumée dans ses prunelles.

— Qu'est-ce qui te permet de dire ça ? Pourquoi aurais-je peur ! Et de quoi ?

— Je ne sais, mais c'est la vérité. Tu ne crois pas ? Satipy fit un effort pour retrouver toute sa superbe d'autrefois.

— Non, Renisenb, je n'ai peur de rien, ni de personne ! Comment oses-tu suggérer une chose comme ça ? D'autre part, je te prierai de cesser ces conversations avec Yahmose ! Mon époux et moi, nous nous comprenons fort bien !

Après un silence, elle ajouta :

Nofret est morte... et c'est un bon débarras ! Je ne me cache pas pour le dire et, si on te le demande, tu peux le répéter !

— Nofret ?

Renisenb murmurait le mot sans comprendre. Satipy, comme retrouvant d'un coup son ancienne personnalité, continuait avec colère :

— Oui, Nofret !... Nofret ! Nofret ! On n'entend que ce nom-là et j'en ai, moi, par-dessus la tête ! On n'a plus besoin de parler d'elle dans cette maison et c'est rudement mieux comme ça !

Sa voix, qui s'était élevée aux hauteurs où elle atteignait naguère, tomba brusquement à l'arrivée de Yahmose.

— Du calme, Satipy ! lança-t-il d'un ton sec chez lui très inhabituel. Si mon père t'entendait, les ennuis recommenceraient. Comment peux-tu te conduire de façon si stupide ?

Satipy accepta la leçon avec une humilité et une résignation ignorées de la Satipy d'autrefois. Elle murmura :

— Je regrette, Yahmose... Je n'y pensais pas !

— Eh bien ! à l'avenir, réfléchis ! Vous nous avez, Kait et toi, valu assez d'ennuis comme ça ! Les femmes sont idiotes !

Cependant que Satipy balbutiait de nouveaux regrets, Yahmose sortait, bombant le torse et du pas assuré d'un homme très satisfait d'avoir affirmé son autorité.

Renisenb se dirigea lentement vers la chambre d'Esa. Elle espérait que sa vieille grand-mère lui donnerait quelque sage conseil, mais Esa, qui mangeait des raisins et se délectait, se refusait à prendre l'affaire au sérieux !

— Satipy ! Satipy ! Pourquoi tout ce tapage à propos de Satipy ? Ça vous manque donc d'être commandés et bousculés par elle ? Elle devient sociable et vous protestez ! On ne comprend pas.

Elle cracha quelques pépins et ajouta :

— D'ailleurs, c'est trop beau pour durer !... À moins, bien entendu, que Yahmose n'y tienne la main !

— Yahmose ?

— Oui. Je veux croire que Yahmose a fini par se rendre compte de ce qu'il devait faire et qu'il a administré à Satipy une solide correction ! C'est ce dont elle a besoin... et elle est femme à trouver ça agréable ! Yahmose, avec ses manières douces et serviles, a dû bien la faire souffrir !

Renisenb protesta avec véhémence.

— Yahmose est charmant !... Aimable avec tout le monde, gentil comme une femme... si tant est que les femmes soient gentilles !

Esa éclata de rire.

— Sage restriction, Renisenb ! Il n'y a pas de gentillesse chez les femmes... et, quand il y en a, c'est tant pis pour elles ! Elles ne sont pas nombreuses, d'ailleurs, celles qui souhaitent un époux doux et prévenant. Elles préfèrent une solide brute agréable à regarder, dans le genre de Sobek, par exemple – celui-là a bien une tête à plaire aux filles ! – ou un jeune et beau garçon, comme Kameni, n'est-ce pas, Renisenb ? Encore un sur lequel les mouches ne resteront pas ! Il faut dire qu'il sait de jolies chansons d'amour. C'est exact, hein ?

Renisenb, les joues en feu, déclara avec beaucoup de dignité qu'elle ne comprenait pas ce que sa grand-mère voulait dire.

— Vous vous figurez tous, reprit la vieille femme, que la vieille Esa ne sait rien de ce qu'il se passe ! Mais je suis parfaitement au courant.

Elle souriait, ses yeux, qui n'y voyaient presque plus, fixés sur le visage de sa petite-fille. Elle poursuivit :

— Tu ne le sais peut-être pas encore, petite, mais, moi, je le sais déjà... et tu n'as aucune raison de te fâcher ! C'est la vie, Renisenb ! Khay fut pour toi un bon frère, mais sa barque vogue aujourd'hui sur le champ des Offrandes et la sœur doit trouver un nouveau frère qui ira pêcher pour elle dans le fleuve... Kameni ? Je ne suis pas tellement sûre que ce soit l'homme qu'il te faut. Où il est à son affaire, lui, c'est avec une plume de roseau et un rouleau de papyrus... C'est un beau garçon sympathique... Quant à dire que ce soit un homme pour toi, je le répète, je n'en suis pas convaincue. Nous le connaissons peu et il est du Nord. Je sais qu'Imhotep le trouve très bien, mais Imhotep est un sot. Par la flatterie, on obtient de lui ce qu'on veut. Exemple : Henet !

— Tu te trompes du tout au tout !

— Je me trompe ? Parfait ! Ton père *n'est pas* un sot !

— Ce n'est pas ça que je voulais dire ! Je parlais... La vieille Esa sourit.

— Rassure-toi, mon enfant, je sais très bien de quoi tu parlais ! Ce que tu ne peux pas savoir, c'est quel plaisir on peut avoir à être assise bien tranquille, comme je le suis, en se disant qu'on n'est plus personnellement tourmentée par toutes ces

histoires d'amour et de haine ! Manger une bonne caille bien dodue et cuite à point, la faire suivre d'un beau gâteau au miel, arroser le tout d'un aimable vin de Syrie, se dire qu'on n'a aucun souci et regarder autour de soi tous ces gens qui s'agitent et se dépensent parce que leur cœur les tourmente, c'est vraiment savourer la vie ! Quand j'ai vu mon fils se rendre ridicule avec cette belle fille qui le menait par le bout du nez, je t'assure que j'ai bien ri ! Remarque que, dans un certain sens, cette fille ne me déplaisait pas. Cela dit, je t'accorde que c'était une créature du démon. Devant elle, ils retrouvaient tous leur vrai visage ! Sobek avait l'air d'une outre crevée, Ipy d'un tout petit garçon et Yahmose d'un mari qui n'est pas le maître en sa maison. Ce que je me demande, c'est pourquoi *elle te haïssait*. Peux-tu me le dire ?

— Elle me haïssait ?

Renisenb restait incrédule. Elle ajouta :

— Je lui avais offert mon amitié...

— Et elle l'avait repoussée ? C'est bien ce que je dis, elle te haïssait !

Après un court silence, brusquement, la vieille femme demanda :

— Ce n'aurait pas été à cause de Kameni ?

De nouveau, Renisenb se sentit rougir.

— Kameni ? Je ne vois pas ce que tu veux dire.

Esa répondit, songeuse :

— Ils venaient du Nord, tous les deux, mais c'était toi que Kameni suivait des yeux quand tu passais dans la cour...

— Il faut que j'aie m'occuper de Teti.

Elle quitta la pièce poursuivie par le rire de la vieille femme et, les joues brûlantes, s'en alla vers la piscine. Kameni, qui se trouvait sous le porche, l'appela :

Renisenb ! J'ai écrit une nouvelle chanson d'amour. Écoute-la !

Elle secoua la tête et continua son chemin d'un pas plus vif encore. Son cœur battait trop vite et elle se sentait furieuse. Kameni et Nofret ! Nofret et Kameni ! Pourquoi avait-elle permis que la vieille Esa, avec cette malice qui la poussait à taquiner méchamment les gens, lui mit ces idées dans la tête ?

Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, à elle, Renisenb ? Ça n'avait aucune importance. Kameni ne l'intéressait pas. Pas du tout ! C'était un petit jeune homme impertinent, avec une voix rieuse et de larges épaules. Exactement comme Khay...

Khay... Khay...

Elle répétait son nom avec entêtement, mais chose extraordinaire, il n'évoquait aucune image en son esprit. Khay était dans un autre monde. Sa barque voguait sur le champ des Offrandes.

Sous le porche, la voix douce de Kameni chantait :

— *Je dirai à Ptah : « Donne-mol ma sœur, ce soir ! »*

III

— Renisenb !

Hori dut répéter son appel par deux fois. La jeune femme, qui contemplait le Nil, se retourna enfin.

— Tu étais perdue dans tes pensées, dit-il avec un sourire. À quoi songeais-tu ?

Elle répondit d'un air réticent :

— Je pensais à Khay.

Il la regarda longuement et dit, souriant de nouveau.

— Je vois...

Renisenb, il n'était pas sans s'en apercevoir, se sentait mal à l'aise. Brusquement, elle demanda :

— Que se passe-t-il après la mort ? Le sait-on vraiment ? Tous ces textes qui sont portés sur les sarcophages, est-ce qu'ils signifient réellement quelque chose ? On sait qu'Osiris a été tué, qu'il a été rendu à la vie, qu'il porte la couronne blanche et qu'à cause de lui nous ne mourons plus vraiment. Mais, Hori, tout cela est-il vrai ? Cela semble si compliqué...

Hori fit de la tête un signe de plein assentiment.

— Que se passe-t-il après la mort ? reprit Renisenb. C'est ça que je veux savoir !

— Je suis incapable de te le dire, Renisenb ! C'est à un prêtre qu'il faut poser la question.

— Il me ferait les réponses ordinaires. Or, je veux savoir !

— Cela, dit doucement Hori, aucun de nous ne le saura jamais avant d'être mort lui-même...

Renisenb frissonna.

— Ne dis pas cela.

— Tu as l'air d'avoir quelque souci, Renisenb ?

— C'est à cause d'Esa.

Après un silence, elle reprit :

— Dis-moi, Hori. Est-ce que... Kameni et Nofret se connaissaient bien avant de... avant de venir ici l'un et l'autre ?

Ils marchaient côte à côte, revenant vers la maison. Hori murmura :

— Ah ! C'est donc ça !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Je t'ai simplement posé une question.

— A laquelle je ne peux pas répondre. Nofret et Kameni se connaissaient, je le sais. Étaient-ils... très liés ? Je n'en sais rien... et ça n'a aucune importance.

— Nofret est morte.

— Morte, embaumée et scellée dans son tombeau.

— Quant à Kameni, il n'a pas l'air de la pleurer... Non.

Renisenb découvrait là une chose dont elle ne s'était pas encore avisée. Avec élan, elle se tourna vers Hori.

— Qu'il est réconfortant de te parler, Hori !

Il sourit.

— Je réparais le lion de la petite Renisenb. Maintenant elle a d'autres jouets...

Comme ils approchaient de la maison, elle s'arrêta.

— Je n'ai pas envie de rentrer maintenant. Il me semble que je les déteste, tous ! Pas *réellement*, bien sûr ! Non, je suis seulement furieuse contre eux parce qu'ils me paraissent tous bizarres. Si nous montions jusqu'au Tombeau ? On est si bien là-haut ! On se sent tellement au-dessus de tout !

C'est très vrai, Renisenb. Quand on est là-haut, la maison, les cultures, tout ce qui est en bas, tout cela semble dépourvu de toute espèce d'importance. On voit au-delà de tout cela, au-delà

du fleuve et c'est l'Égypte tout entière qu'on découvre, l'Égypte qui, dans un très proche avenir, redeviendra une, grande et forte, comme elle le fut dans le passé.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? murmura Renisenb. Hori eut un sourire.

— Renisenb s'en moque. C'est une petite fille et il n'y a que son lion qui l'intéresse !

Renisenb tourna la tête vers Hori.

— Mais qu'est-ce que ça peut bien te faire, à toi ?

— Oui, Renisenb, qu'est-ce que ça peut bien me faire ? En quoi est-ce que cela peut m'intéresser, moi qui ne suis qu'un simple prêtre de Ka, uniquement préoccupé des biens d'Imhotep ? Qu'est-ce que ça peut bien me faire que l'Égypte soit grande ou petite ?

— Regarde ! Du doigt, Renisenb montrait la falaise au-dessus d'eux.

— Yahmose et Satipy sont allés au Tombeau. Ils redescendent.

— Oui, dit Hori. Il y avait quelques affaires à enlever, des pièces de toile, notamment, que les embaumeurs n'ont pas utilisées. Yahmose m'avait dit qu'il demanderait à Satipy de l'accompagner, pour voir avec elle ce qu'il convenait d'en faire.

Ils s'arrêtèrent regardant l'homme et la femme qui suivaient l'étroit sentier. Renisenb s'avisa soudain qu'ils approchaient de l'endroit d'où Nofret avait dû tomber. Satipy allait devant, suivie à quelques pas par Yahmose. Elle tourna la tête pour lui dire quelque chose. Et, soudain, Renisenb la vit qui, brusquement, s'immobilisait. Comme changée en statue, elle regardait le sentier qui s'élevait derrière elle. Puis, comme pour éloigner d'elle quelque horrible vision ou pour parer un coup, elle leva les bras. Ses jambes chancelaient et, avec un cri, un grand cri de terreur, comme Yahmose se précipitait pour la retenir, comme une masse elle tomba du sentier en surplomb. Sa tête vint se fracasser en bas sur les rochers.

Renisenb, la gorge sèche, les yeux agrandis d'horreur, doutait de la réalité, du terrifiant spectacle auquel elle assistait. Puis, avec Hori, elle se mit à courir, cependant que Yahmose, qui les appelait, dévalait le sentier à toutes jambes.

Satipy gisait à l'endroit même où Nofret était tombée. Renisenb se pencha sur elle. La mourante ouvrit les yeux, ses paupières battirent. Ses lèvres remuaient doucement comme pour parler. Renisenb approcha son visage du sien. Satipy, dans un suprême effort, parlait. Sa voix n'était qu'un souffle. Elle murmura :

— *Nofret...*

Puis sa tête se renversa en arrière et sa mâchoire tomba. Elle était morte.

Hori arrivait avec Yahmose, qui l'avait attendu. Renisenb se tourna vers son frère.

— Qu'a-t-elle crié là-haut avant de tomber ?

Yahmose était haletant. Il pouvait à peine parler.

— Elle regardait derrière moi, par-dessus mon épaule, comme si elle voyait quelqu'un descendre le sentier...

Mais il n'y avait personne... *Il n'y avait personne !* Hori approuva de la tête.

— Il n'y avait personne.

Yahmose poursuivit et sa voix n'était plus qu'un murmure :

— Alors, elle a crié...

Impatiente, Renisenb insistait :

— Et qu'est-ce qu'elle a crié ?

Tremblant, Yahmose répondit :

— Elle a crié... Elle a crié : « Nofret !

CHAPITRE XII

PREMIER MOIS DE L'ÉTÉ

(12^e JOUR)

— Ainsi, c'était ce que tu voulais dire ?

La phrase avait la forme interrogative, mais. Renisenb lui donnait le sens d'une affirmation. À voix basse, comme effrayée elle-même de cette vérité qu'elle énonçait, elle ajouta :

— Satipy avait tué Nofret.

Le menton dans ses mains, elle était assise à l'entrée de la petite chambre de Hori, au Tombeau, et son regard plongeait au-dessous d'elle, dans la vallée. Elle pensait à ces mots qu'elle avait dits hier et qui lui apparaissaient aujourd'hui plus vrais encore que la veille : d'ici, la maison, les cultures, toutes ces menues silhouettes qui s'activaient dans la plaine, tout cela n'avait pas plus d'importance, pas plus de sens, qu'un nid de fourmis...

Les seules choses éternelles, c'étaient le soleil, qui brillait glorieusement dans le ciel clair, et le Nil qui, dans la lumière du matin, posait au loin comme une coulée d'argent. Khay était mort, Nofret et Satipy étaient mortes et, un jour, Hori et Renisenb mourraient eux aussi. Mais Râ continuerait à régner et, du soir au matin, à voguer dans sa barque à travers le royaume des Ombres. Le fleuve continuerait à couler et à baigner de ses eaux l'Éléphantine, Thèbes et, plus loin encore, cette partie de l'Égypte où Nofret avait vécu, où elle avait été gaie et heureuse.

Satipy et Nofret.

Renisenb, Hori ne lui ayant pas répondu, se mit à penser tout haut.

— J'étais tellement sûre que Sobek...

Elle s'interrompit.

— Une idée préconçue ! dit Hori.

Je reconnais, poursuivit Renisenb, que c'était stupide de ma part. Henet m'avait plus ou moins dit que Satipy était venue se promener par ici et que Nofret, et Satipy le savait, était montée au Tombeau. J'aurais dû m'apercevoir qu'il était évident que Satipy avait suivi Nofret, qu'elles s'étaient rencontrées dans le sentier et que Satipy avait précipité Nofret du haut de la falaise. Peu de temps auparavant elle avait d'ailleurs déclaré qu'elle se sentait « plus homme » qu'aucun de mes frères. Un peu plus tard, quand je l'ai rencontrée, j'aurais dû comprendre. Elle semblait effrayée et elle tenait absolument à me faire rentrer à la maison avec elle. C'était pour m'empêcher de trouver le cadavre de Nofret. Il faut vraiment que j'aie été aveugle pour ne pas voir la vérité. Mais Sobek me faisait tellement peur...

— Je sais ! Et cela parce que tu lui avais vu tuer une vipère...

— C'est exact !... Et puis, j'avais fait un rêve... Pauvre Sobek ! Je le jugeais bien mal. Ainsi que tu me l'as dit un jour, menacer et faire sont deux choses bien différentes. Sobek a toujours la bouche pleine de ses hauts faits, mais c'était Satipy qui, des deux, ne redoutait pas l'action !... Et, depuis ce changement de caractère, cette attitude craintive qui nous intriguait tous... Comment n'avons-nous pas compris la vérité ?

Levant la tête vers Hori, elle ajouta :

— Mais, toi, tu l'avais devinée ?

— Depuis quelque temps, répondit-il, j'étais persuadé qu'il y avait un rapport entre la mort de Nofret et cet extraordinaire changement de caractère que nous avons observé chez Satipy et qu'il fallait bien attribuer à quelque cause.

— Pourtant, tu n'as rien dit ?

— Le pouvais-je, Renisenb ? Que pouvais-je prouver ?

— C'est juste !

— Les preuves doivent être des faits, solides comme murs de brique.

— Tu m'as dit un jour que les gens ne changeaient pas réellement. Tu conviens pourtant que Satipy, elle, était bel et bien devenue autre ?

Le grave visage de Hori s'éclaira d'un sourire.

— Tu devrais défendre les gens devant le tribunal du Nomarque. Non, Renisenb, j'ai dit que les gens restent toujours eux-mêmes... et je crois toujours que c'est assez vrai. Satipy, comme Sobek, pouvait être très violente dans ses propos et j'admets qu'elle pouvait, à l'occasion, passer aux actes. Mais je crois qu'elle était de ces gens qui, manquant d'imagination, ne comprennent ce que sont les choses que lorsque celles-ci sont réellement arrivées. Jusqu'alors, elle n'avait au cours de son existence jamais eu à avoir peur de rien. Quand la peur est venue, elle s'est trouvée devant elle sans défense. Elle a alors découvert que le courage consiste essentiellement à faire face à l'inattendu... et, ce courage, elle ne l'a pas eu !

Très bas, Renisenb murmura :

— *Quand la peur est venue...* Oui, elle est entrée dans la maison le jour de la mort de Nofret. Elle était inscrite sur le visage de Satipy et nous avons tous pu la voir ! Et elle restait encore dans ses yeux, lorsque mourante, elle a prononcé le nom de Nofret... C'était comme si elle avait vu...

Sa voix se tut brusquement. Tournée vers Hori elle dit :

— Que pouvait-elle avoir vu, Hori, là-haut sur le sentier ? Nous n'avons rien vu ! Il n'y avait rien !

— Pour nous, non !

— Mais pour elle ?... C'est Nofret qu'elle a vue, n'est-ce pas ? Nofret, qui venait se venger... Mais Nofret est morte et sa tombe est murée ! Qu'a-t-elle pu voir ?

— L'image que lui montrait son esprit !

— Tu es sûr ? Parce que, si ce n'était pas...

Si ce n'était pas ?

Hori vit la main de Renisenb qui se tendait vers lui.

— Hori, maintenant que Satipy est morte, c'est vraiment fini ?

Il prit sa main dans la sienne et la serra fortement.

— Oui, Renisenb, c'est bien fini ! Et toi, du moins, tu n'as aucune raison d'avoir peur !

— Mais Nofret me haïssait.

— Nofret te haïssait ?

— C'est Esa qui me l'a dit.

— Évidemment, Nofret savait haïr et je me dis souvent qu'elle haïssait tout le monde en cette maison. Mais, toi, tu ne lui avais rien fait !

— Rien.

— Par conséquent, Renisenb, il n'y a dans ton esprit rien qui puisse venir obscurcir ton jugement.

— Tu veux dire, Hori que, si je descendais le sentier au soleil couchant, à l'heure même où Nofret est morte, je pourrais me retourner et que je ne verrais rien ? Je n'aurais rien à craindre ?

— Rien à craindre, Renisenb. D'autant plus que je t'accompagnerai...

Renisenb, fronçant le sourcil, secoua la tête.

— Non, Hori, je veux redescendre seule.

— Mais, pourquoi, petite Renisenb ? Tu n'auras pas peur ?

— Si, répondit-elle, je crois que j'aurai peur. Seulement, c'est une chose qu'il faut que je fasse. À la maison, ils sont tous là à trembler, à courir aux temples pour acheter des amulettes et à répéter qu'il est dangereux de suivre le sentier au coucher du soleil. Mais, si Satipy est tombée, ce n'est pas parce que des forces magiques l'ont poussée, c'est parce qu'elle a eu peur... peur du mal qu'elle a fait ! Elle avait enlevé la vie à une femme jeune et belle et heureuse de vivre. Moi, je n'ai rien fait de mal et, même si Nofret me haïssait vraiment, sa haine ne peut rien contre moi. C'est là ce que je crois et, de toute façon, plutôt que de vivre dans la peur, je préférerais mourir. C'est pourquoi je veux prouver à la peur que je ne la crains pas.

— Ce sont là des paroles courageuses, Renisenb.

— Elles expriment plus de courage que je n'en sens en moi, Hori.

Se levant, elle ajouta, avec un sourire :

— Mais ça m'a fait du bien de les dire.

Il était debout à côté d'elle.

— Je me souviendrai de tes paroles, Renisenb, et de la façon dont tu rejetais la tête en arrière en les prononçant. Elles prouvent qu'il y a en toi ce courage et cet amour de la vérité dont j'ai toujours su qu'ils étaient dans ton cœur.

Il lui prit la main et poursuivit :

— Regarde, Renisenb, regarde ! Tout ce que tu vois, la vallée, le fleuve, et tout ce que tu devines au-delà, c'est l'Égypte, notre pays. L'Égypte, dévastée par la guerre et par des querelles intestines pendant de trop longues années, divisée en de petits royaumes ridicules, mais qui bientôt, je l'espère, retrouvera son unité, la Haute et la Basse-Égypte se réunissant de nouveau pour former un seul pays qui recouvrera son ancienne grandeur. À ce moment-là, l'Égypte aura besoin d'hommes et de femmes possédant du courage... Des femmes comme toi, Renisenb ! Des hommes comme Imhotep, uniquement préoccupé de ses gains et de ses pertes, comme Sobek, vaniteux et hâbleur, comme Ipy, qui ne pense qu'à lui, comme le consciencieux et honnête Yahmose même, des hommes comme cela, à cette heure-là, ils seront à peu près inutiles à l'Égypte. Assis ici, vivant pratiquement parmi les morts, tout en faisant des comptes, j'ai découvert qu'il est des gains qui ne s'expriment pas en chiffres et des pertes autrement graves que celles d'une récolte. Je regarde le fleuve et je comprends que ce Nil, qui est le sang de l'Égypte, existait avant nous et qu'il continuera d'être après notre mort. La vie et la mort, Renisenb, ont bien peu d'importance. Je ne suis que Hori, un pauvre homme, mais quand mon regard se porte sur l'Égypte, je connais une paix intérieure et... oui, une exaltation, auxquelles je ne renoncerais pas pour devenir gouverneur de la province. Comprends-tu ce que je veux dire, Renisenb ?

— Je le crois, Hori... Enfin, un peu... Tu es différent de ceux qui se trouvent là, en bas, il y a déjà un certain temps que je le sais. Et quelquefois, quand je suis ici, près de toi, je ressens, moi aussi, très confusément, ce que tu ressens, toi, si clairement. Ce que tu veux dire, je le comprends. Quand je suis ici, les choses d'en bas, les querelles, les haines, l'agitation inutile et vaine, tout cela semble négligeable. On échappe à tout cela...

Le front soucieux, elle ajouta, d'une voix qui hésitait :

— Quelquefois, je... je suis contente de m'être ainsi évadée... et, pourtant, il y a quelque chose, là en bas... quelque chose qui me rappelle !

Il lui lâcha la main, recula d'un pas et, souriant gentiment, dit d'une voix douce :

— Je sais... C'est Kameni chantant sous le porche.
— Kameni ?... Je ne pensais pas à lui.
— Ça se peut très bien, Renisenb !... Mais je n'en crois pas moins que ce sont ses chansons que tu entends, sans même le savoir...

Elle posait sur lui un regard étonné.

— Tu dis des choses extraordinaires, Hori. On ne peut pas entendre ses chansons d'ici. C'est trop loin...

Hori poussa un très léger soupir et secoua la tête. Il y avait dans ses yeux une petite lueur amusée, dont Renisenb ne s'expliquait pas la cause, ce qui l'agaçait un peu.

CHAPITRE XIII

PREMIER MOIS DE L'ÉTÉ

(23^e JOUR)

I

— Pourrais-je te parler un instant, Esa ?

Esa tourna la tête vers Henet qui, un sourire engageant sur les lèvres, se tenait debout sur le seuil de sa chambre.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle d'un ton peu amène.

— Ce n'est pas grave, du moins je ne crois pas, mais j'ai pensé qu'il valait mieux te consulter...

Esa lui coupa la parole.

— C'est bon ! Entre.

Donnant un très large coup de canne sur l'épaule de la petite esclave noire, occupée non loin d'elle à confectionner un collier de perles de verre, elle ajouta :

— Toi, file à la cuisine et rapporte-moi quelques olives et un peu de jus de grenades.

La petite disparue, Esa se tourna vers Henet.

— Alors ?

— Il s'agit de ceci...

Henet présentait à Esa un coffret à bijoux, dont le couvercle glissait dans une rainure double.

— Et alors ?

— C'était à *elle* ! Je viens de le trouver dans sa chambre.

— De qui parles-tu ? De Satipy ?

— Non, non, Esa. De *l'autre* !

— De Nofret ? Alors ?

— Tous ses bijoux, tous ses vases d'onguent, tous ses flacons de parfums ont été enterrés avec elle...

Esa fit glisser le couvercle du coffret. Il n'y avait à l'intérieur qu'un collier de corail et la moitié d'une amulette verte qui avait été cassée en deux.

— Tout ça n'a pas grande valeur, déclara Esa. On l'aura oublié...

— Mais les embaumeurs ont tout emporté.

— Les embaumeurs ne sont pas plus consciencieux que les autres. Le coffret leur aura échappé...

— Mais puisque je te dis, Esa, qu'il n'était pas dans sa chambre la dernière fois que j'y suis allée !

Esa s'impatiait.

— Oh veux-tu en venir ? Voudrais-tu insinuer que Nofret est revenue du royaume des Ombres pour déposer ce coffret dans la maison ? Tu n'es pas complètement idiot, Henet, bien qu'il t'arrive de faire semblant de l'être. Quel plaisir prends-tu donc à répandre de pareilles sornettes ?

Henet hochait la tête d'un air entendu.

— Nous savons tous comment Satipy est morte et pourquoi.

— C'est possible ! répliqua Esa. Et il y en a peut-être parmi nous qui en savent beaucoup plus long encore, n'est-ce pas, Henet ? J'ai toujours eu dans l'idée que tu es bien mieux informée que n'importe qui des circonstances qui ont amené la mort de Nofret.

— Oh ! Esa ! Tu ne penses pas...

La vieille femme ne laissa pas Henet poursuivre.

— Et pourquoi ne penserais-je pas ? Je n'ai pas peur de penser, Henet. J'ai vu Satipy se faire toute petite pendant ces deux derniers mois, comme une femme morte de peur, et, depuis hier, je me dis qu'il se pourrait très bien que quelqu'un, ayant découvert son secret, l'eût menacée d'aller le révéler soit à Yahmose, soit à Imhotep lui-même !

Henet poussa de vigoureuses et perçantes clameurs de protestation. Esa, les yeux fermés, se renversa dans son fauteuil et reprit, très calme :

— Je n'ai jamais supposé un instant que tu reconnaîtrais ça et je ne te le demande pas.

— Pourquoi le reconnaîtrais-je ? Peux-tu me le dire ? Pourquoi aurais-je menacé Satipy ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Henet. Le mobile de tes actions m'échappe souvent.

— Tu supposes sans doute que je voulais qu'elle m'achetât mon silence ? Je jure par les neuf dieux...

— Laisse donc les dieux tranquilles, Henet. Tu es suffisamment honnête, étant donné ce qu'on entend aujourd'hui par le mot « honnêteté », et il est très possible que tu n'aies rien su des causes de la mort de Nofret. Mais tu sais à peu près tout ce qu'il se passe dans cette maison et je jurerais volontiers que c'est toi qui as déposé ce coffret dans la chambre de Nofret, encore que je sois bien incapable de deviner pourquoi. Tu l'as fait pour un motif que je ne soupçonne pas, mais il existe !... Tu peux rouler Imhotep avec tes petits trucs, Mais pas moi. Arrête de pleurnicher, veux-tu ? Je suis une vieille femme et j'ai horreur de ça. Va geindre chez Imhotep. Il aime ça et Râ, seul, doit savoir pourquoi.

— Je vais porter ce coffret à Imhotep et je lui dirai...

— Ce coffret, je le lui remettrai moi-même. Retire-toi et cesse de propager des fables. La maison est beaucoup plus tranquille depuis la disparition de Satipy et Nofret a plus fait pour nous depuis qu'elle est morte que de son vivant. Aujourd'hui, la dette est payée. Laisse les gens retourner à leur tâche quotidienne !

II

Imhotep, quelques instants plus tard, surgit en trombe dans la chambre d'Esa.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-il, l'air important. La pauvre Henet est désespérée. Elle vient d'arriver chez moi en larmes. Pourquoi personne dans cette maison ne

consent-il à témoigner, à une femme dévouée entre toutes, la gentillesse la plus banale ? Pourquoi ?

Esa, nullement impressionnée, riait doucement. Imhotep poursuivit :

— D'après ce que j'ai cru comprendre, tu l'aurais accusée d'avoir volé un coffret à bijoux ?

— C'est là ce qu'elle t'a raconté ? J'ai le regret de dire que je n'en ai rien fait. Ce coffret, le voici. Il paraît qu'il a été trouvé dans la chambre de Nofret.

Imhotep reconnaissait l'objet.

— Effectivement, dit-il, c'est moi qui lui en avais fait cadeau...

Jetant un coup d'œil à l'intérieur, il ajouta :

— Il n'a pas l'air de contenir grand-chose. Il est dommage que les embaumeurs ne l'aient pas joint à ses autres possessions personnelles. Étant donné les prix demandés par Ipi et Montu, on pourrait attendre d'eux du travail proprement fait ! En tout cas, j'estime que c'est là beaucoup de bruit pour rien...

— C'est parfaitement mon avis.

— Je vais offrir ce coffret à Kait... ou, plutôt, à Renisenb qui a toujours traité Nofret avec courtoisie.

Après un soupir, il reprit :

— Qu'il est donc difficile pour un homme d'avoir la paix chez lui ! Avec toutes ces femmes qui pleurent quand elles ne se disputent pas.

— Tu en as une de moins, maintenant.

— C'est vrai. Pauvre Yahmose !... Je le plains, Esa, mais je ne sais pas trop si... nous devons beaucoup la regretter. Satipy avait donné à son mari de beaux enfants, c'est une justice à lui rendre, mais elle était, sous bien des rapports, une épouse peu satisfaisante. Yahmose lui passait beaucoup trop de choses. Enfin ! Tout cela est maintenant du passé et je dois avouer qu'en ces derniers temps je n'ai eu qu'à me féliciter de la conduite de Yahmose. Il a l'air de prendre conscience de sa valeur, il est moins timide et, en différentes occasions, il a fait preuve de beaucoup de jugement.

— Yahmose a toujours été un brave garçon, très obéissant, très...

— Oui, mais assez lent et assez enclin à fuir les responsabilités.

— Tu ne lui as jamais permis d'en prendre !

— Peut-être, mais il n'en ira plus de même à l'avenir. J'étudie les termes d'un acte qui sera signé d'ici quelques jours et qui fera de mes trois fils mes associés.

— De tes trois fils ? Ipy compris ?

— Ce serait le blesser que de le laisser en dehors. C'est un garçon si gentil, si affectionné.

— En tout cas, lui, on ne dira pas qu'il est lent !

— C'est très juste !... Quant à Sobek, il m'avait donné d'assez nombreux sujets de mécontentement, mais il semble reparti du bon pied. Il ne flâne plus et il s'en remet maintenant à mon jugement et à celui de Yahmose.

— Je vois qu'il y a des louanges pour tout le monde. À mon avis, Imhotep, tu es en train de faire exactement ce que tu devais faire. Tes fils n'étaient pas contents et c'était de mauvaise politique. Pourtant, Ipy me paraît bien jeune pour devenir ton associé et je trouve ridicule d'établir dès maintenant cet enfant. Comment pourras-tu le tenir, si tu donnes suite à ton projet ?

— Il y a du vrai là-dedans...

Imhotep resta un instant songeur.

— Maintenant, reprit-il, il faut que je m'en aille. J'ai mille choses à faire. Les embaumeurs sont ici et je dois discuter avec eux des dispositions à prendre pour les obsèques de Satipy. Ces morts sont coûteuses, très coûteuses... et elles se suivent à si peu d'intervalle !

— Espérons que c'est la dernière, déclara Esa. La prochaine sera sans doute la mienne.

J'espère, ma chère maman, que tu vivras encore de nombreuses années.

Esa eut un sourire sceptique.

— Je ne doute pas que tu l'espères. En tout cas, pas d'économies, quand il s'agira de moi ! Ça ferait très mauvais effet et je tiens, quand je m'en irai, à emporter un tas de choses pour me distraire dans l'autre monde ! Je veux beaucoup de nourriture, beaucoup de boisson, de nombreuses figurines d'esclaves, une table de jeux richement ornée, beaucoup de

parfums et d'onguent et, j'y insiste, les jarres les plus coûteuses, celles en albâtre !

Imhotep, nerveux, s'agitait, se reposant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre.

— Bien sûr ! bien sûr !... Quand ce triste jour viendra, rien ne sera ménagé. Pour Satipy, j'avoue que je juge les choses un peu différemment. Je ne veux certes pas qu'il y ait scandale, mais, vraiment, *étant donné les circonstances...*

Il s'éloigna vivement, sans terminer sa phrase.

Esa sourit. Cette formule « étant donné les circonstances », était évidemment celle à laquelle Imhotep entendait se tenir pour laisser comprendre qu'il ne considérait pas, lui non plus, qu'un accident suffisait à expliquer la mort de sa précieuse concubine.

CHAPITRE XIV

PREMIER MOIS DE L'ÉTÉ

(25^e JOUR)

I

Quand ils rentrèrent à la maison, venant de la Cour des Nomarques, où l'acte d'association avait été dûment ratifié, Imhotep et ses fils étaient d'excellente humeur, à l'exception du seul Ipy, écarté au dernier moment en raison de son extrême jeunesse. Amer et sombre, il s'éclipsa tout de suite, cependant que son père envoyait chercher une jarre de vin pour fêter l'événement.

— Nous allons boire, mon fils ! dit-il, administrant à Yahmose une tape amicale sur l'épaule. Oublie pour un instant ton chagrin et ne pense qu'aux jours heureux qui sont devant nous !

Imhotep, Yahmose, Sobek et Hori burent de compagnie. Puis, quelqu'un vint annoncer qu'un bœuf avait été volé et les quatre hommes sortirent en hâte pour s'occuper de l'incident.

Quand il revint, une heure plus tard, Yahmose avait très chaud et se sentait fatigué. Il alla sous le porche, plongea une coupe de bronze dans la jarre de vin, qui n'avait pas bougé de l'endroit où on l'avait laissée, et but à petites gorgées. Sobek, arrivant peu après, vint s'arrêter auprès de lui.

— Il reste du vin ? s'écria-t-il, d'un ton joyeux. Bravo ! Buons ensemble à notre avenir, maintenant assuré. Car, pour nous deux, Yahmose, ce jour est vraiment un beau jour !

Yahmose en convint.

— Il est certain que la vie nous sera plus facile !

— On ne te reprochera décidément jamais d'être trop enthousiaste.

Sobek, riant, se servit, vida sa coupe, la posa, tout en s'essuyant les lèvres, et reprit :

— Nous allons voir maintenant si notre père entend s'en tenir aux vieilles méthodes routinières d'exploitation ou si je pourrai le convertir aux procédés modernes.

— A ta place, fit remarquer Yahmose, je ne m'emballerais pas ! Tu vas toujours trop vite...

Sobek sourit gentiment à son frère.

— Qui va lentement va sûrement, hein ?

Yahmose lui retourna son sourire, mais sans renoncer à son point de vue.

— A la longue, on s'aperçoit que c'est la bonne politique. D'autre part, notre père s'est montré très bon pour nous et nous devons nous attacher à ne pas lui faire de peine.

Sobek fronça le sourcil.

— Je t'admire ! Tu es un bon fils, Yahmose. Seulement, moi, je n'aime personne... Personne, exception faite de Sobek, et c'est à sa santé que je bois !

Il avala une autre coupe de vin.

— Tu as tort, dit Yahmose. Tu as mangé très légèrement et, parfois, quand on boit du vin...

Il s'interrompit, les lèvres tordues dans une contraction douloureuse.

— Qu'est-ce que tu as, Yahmose ?

— Rien... Une douleur... Ce n'est rien...

Il porta la main à son front en sueur.

— Tu n'as pas l'air d'aller ?

— Je me sentais très bien. Et puis...

— Du moment que personne n'a empoisonné ce vin... Sobek, riant de sa propre plaisanterie, désignait la jarre du geste. Soudain, son bras se raidit, ses traits se contractèrent et, avec un cri, il s'écroula.

— Yahmose !... Je...

Yahmose, courbé en deux par la douleur, gémissait. Sobek, qui se tordait par terre, hurlait :

— Au secours ! Au sec...

Henet accourait, venant de la maison.

— Vous avez appelé ? Qu'y a-t-il ?

D'autres arrivaient derrière elle. Les deux frères se roulaient sur le sol en geignant. Yahmose trouva moyen d'articuler quelques mots, d'une voix très faible :

— Le vin... Poison... Un médecin...

Henet poussa un cri, puis donna des ordres :

— Vite ! vite ! Qu'on coure au temple et qu'on ramène le divin père Mersu. Vite ! Cette maison est maudite.

II

Imhotep marchait de long en large dans la grande pièce de la maison. Sa belle tunique de toile était sale et froissée. Il ne s'était ni changé, ni lavé, et, sur son visage tiré, se lisaient le chagrin et la peur.

Au fond de la maison, sur laquelle un nouveau malheur venait de s'abattre, les femmes récitaient des prières et pleuraient. Dans la pièce voisine, Mersu, qui était tout ensemble prêtre et médecin, se penchait sur le corps inerte de Yahmose. Debout à la porte, Renisenb le regardait, angoissée, et écoutait. Mersu invoquait Isis :

— Ô Isis ! Délivre-moi ! Délivre-moi du mal mauvais et rouge ! Épargne-moi le coup du dieu, le coup de la déesse, du mort ou de la morte qui peuvent se dresser contre moi.

Un souffle filtra entre les lèvres exsangues de Yahmose. Renisenb joignit sa prière à celle du médecin. Elle murmura :

— Isis, toi qui peux tout, sauve-le ! Sauve mon frère Yahmose !

Des mots, parmi ceux qu'elle venait d'entendre, s'imposaient à son esprit. Le mal, mauvais et rouge... C'était cela, la

malédiction qui pesait sur cette maison. Des pensées rouges et mauvaises... Le ressentiment d'une morte...

Sa pensée alla vers Nofret et c'était à Nofret que, maintenant, elle s'adressait :

« Yahmose ne t'a fait aucun mal, Nofret ! Sans doute Satipy était sa femme. Mais tu ne peux pas le rendre responsable de ce qu'elle a fait ! Il n'a jamais eu aucun pouvoir sur elle. Personne non plus, d'ailleurs. Satipy est morte. Est-ce que cela ne te suffit pas ? Sobek est mort, Sobek qui avait médité de toi, mais qui n'avait jamais rien fait contre toi ! Ô Isis, ne laisse pas mourir Yahmose ! Sauve-le de la vengeance de Nofret ! »

Imhotep aperçut sa fille. Ses traits se détendirent et il alla à elle.

— Renisenb, ma chère enfant !

Elle se jeta dans ses bras.

— Père, demanda-t-elle, que disent-ils ?

Imhotep soupira.

— Ils disent que, dans le cas de Yahmose, il reste un espoir... Pour Sobek, tu es au courant ?

— Oui... Tu ne nous as pas entendus nous lamenter ?

— Il est mort à l'aube. Sobek, mon fils, qui était si fort et si beau...

La voix du vieil homme se brisait.

— On n'a pu rien faire ?

— Tout le possible a été tenté. On lui a administré des vomitifs, on lui a donné des bouillons d'herbes, on a appliqué aux endroits prescrits des amulettes sacrées, on a dit des prières, et tout cela en vain ! Mersu est un médecin de grand mérite et, dès l'instant qu'il n'a pu sauver mon fils, c'est que la volonté des dieux était qu'il ne fût pas sauvé !

La prière du prêtre-médecin s'était élevée jusqu'à un chant qui culmina en quelques notes très hautes. Peu après, Mersu sortait de la pièce. Son front était moite. Imhotep se précipita vers lui.

— Alors ?

— Par la grâce d'Isis, répondit le médecin, ton fils vivra. Il est faible encore, mais les effets du poison ne sont plus à redouter. Les esprits mauvais s'éloignent.

Changeant de ton, sa voix retrouvant des inflexions normales, il ajouta :

— Il est heureux que Yahmose n'ait pris que peu de ce vin empoisonné. Il a bu à petites gorgées, alors que Sobek semble avoir englouti d'un trait le contenu de sa coupe.

— Toute la différence de leurs caractères apparaît dans cette seule observation, fit remarquer Imhotep. Yahmose, timide et circonspect, ne se hâte jamais, même pour boire ou pour manger. Sobek, au contraire, était, hélas, facilement imprudent.

Après un silence, il demanda :

— Ce vin était indiscutablement empoisonné ?

— Aucun doute n'est possible, Imhotep. Mon assistant a fait des expériences avec ce qu'il restait dans la jarre : tous les animaux qui en ont absorbé sont morts plus ou moins vite.

— Et pourtant, j'avais moi-même bu de ce vin une heure plus tôt !

— Il n'était pas encore empoisonné à ce moment-là. Il ne l'est devenu que plus tard...

Imhotep frappa de son poing droit dans la paume ouverte de sa main gauche.

— Personne, déclara-t-il avec force, n'oserait, parmi les vivants, empoisonner mes fils sous mon propre toit.

C'est impossible ! Je dis « *parmi les vivants* ».

Mersu acquiesça d'un mouvement de tête. Son visage restait impénétrable.

— Tu es mieux placé que quiconque, Imhotep, pour en juger.

Imhotep, nerveux, se grattait le cou derrière l'oreille.

— Il y a quelque chose que je veux vous faire entendre, dit-il brusquement.

Il frappa dans ses mains. Un domestique apparut.

— Envoie-moi le petit pâtre, ordonna Imhotep. Revenant à Mersu, il reprit :

Cet enfant est plutôt faible d'esprit, il ne comprend souvent qu'avec difficulté ce qu'on lui dit et je ne crois pas qu'il ait tout son bon sens. Mais il a des yeux et il voit clair. De plus, il est très dévoué à mon fils Yahmose, qui l'a toujours traité gentiment.

Le domestique revenait dans la pièce, tenant par la main un jeune garçon très maigre, vêtu d'une courte tunique de toile, qui jetait autour de lui des regards apeurés.

— Parle ! lui dit Imhotep, d'un ton plein d'autorité. Répète ce que tu m'as dit tout à l'heure !

L'enfant, dont le visage était manifestement inintelligent, baissait la tête. Imhotep sentait l'impatience le gagner.

— Allons, parle !

Esa, appuyée sur sa canne, entra à petits pas.

— Tu terrorises cet enfant ! dit-elle doucement. Tiens, Renisenb, donne-moi donc ce jujube... Maintenant, mon petit, dis-nous ce que tu as vu.

L'enfant, pas tout à fait rassuré encore, laissait ses yeux aller de l'un à l'autre. Esa vint à son aide.

— C'était hier, tu sais, quand tu es passé près de la porte de la cour... Tu te souviens de ce que tu as vu ? L'enfant hocha la tête et murmura :

— Où est le seigneur Yahmose ?

Mersu dit, avec bonté :

— C'est le vœu du seigneur Yahmose que tu nous dises ce que tu as vu. N'aie aucune crainte. Personne ne te fera de mal.

Le visage de l'enfant s'éclaira.

— Le seigneur Yahmose a été bon pour moi. Je ferai ce qu'il désire.

Comme il se taisait, Imhotep, perdant patience, faillit intervenir. Un regard du médecin l'en dissuada. Brusquement, l'enfant se mit à parler, à mots précipités et en jetant des coups d'œil de droite et de gauche, comme s'il avait craint que quelqu'un, hors de la pièce, ne l'entendit.

— Je courais après le petit âne qui est protégé par Seth et qui est toujours prêt à mal faire. Il venait de passer devant la grande porte de la cour et, tout en le poursuivant avec mon bâton, j'ai regardé vers la maison. Il n'y avait personne sous le porche, mais il y avait là une grande jarre de vin... Alors, il y a une femme, une dame, qui est venue de la maison. Elle est allée près de la jarre... Elle a mis ses mains au-dessus et elle est rentrée... Probablement dans la maison, mais je n'en suis pas sûr... Parce qu'à ce moment-là entendant des pas derrière moi, je me suis

retourné et j'ai aperçu le seigneur Yahmose qui revenait des champs... Alors, je me suis remis à courir après le petit âne, pendant que le seigneur Yahmose entrait dans la cour...

— Et tu ne l'as pas prévenu ? cria Imhotep avec colère. Tu ne lui as rien dit ?

Le petit pâtre fondit en larmes.

— Je ne savais pas qu'il s'était passé quelque chose de mal !... Je n'avais vu que la dame qui souriait en étendant sa main au-dessus de la jarre... Je n'avais rien vu d'autre...

Cette dame, demanda le prêtre, qui était-elle ?

D'un air stupide, l'enfant secoua la tête.

— Je ne sais pas. Ce devait être une des dames de la maison, mais je ne les connais pas. Mon troupeau est tout à l'autre bout du domaine. Elle portait une tunique de toile teinte...

— Une domestique ? demanda le prêtre.

L'enfant protesta avec énergie :

— Sûrement pas !... Elle avait une perruque et elle portait des bijoux... Une domestique n'a pas de bijoux.

— Des bijoux ? dit Imhotep. Quels bijoux ?

La réponse vint, immédiate et très nette. Il semblait que le petit pâtre, certain de ce qu'il avançait, avait enfin réussi à dominer ses appréhensions.

— Un collier de perles à trois rangs, avec un pendentif retenu par des griffes de lion en or...

Imhotep apparaissait soudain très congestionné.

— Si tu mens, mon garçon...

La voix de Mersu se faisait menaçante. L'enfant ne lui permit pas d'achever sa phrase.

— Mais c'est la vérité ! Je le jure.

De la chambre voisine, Yahmose appela faiblement, demandant :

— Que se passe-t-il donc ?

L'enfant se précipita par la porte ouverte et vint se jeter à genoux au pied de la couche de Yahmose.

— Maître, on me tourmente.

Avec effort, Yahmose tourna sa tête qui reposait sur un oreiller de bois.

Il ne faut pas martyriser cet enfant, murmure-t-il. Il est un peu simple, mais il est honnête. Promettez-moi qu'on le laissera tranquille !

— N'en doute pas, mon fils, répondit Imhotep. Le petit, j'en suis convaincu, ne nous dit que ce qu'il a vu. Je ne le crois pas capable d'inventer...

S'adressant à l'enfant, il ajouta :

Tu peux te retirer, mon garçon. Seulement, reste à proximité de la maison, pour que nous puissions te trouver facilement si nous avons besoin de toi.

Le petit pâtre se mit debout. Son regard restait fixé sur Yahmose.

— Tu souffres, seigneur Yahmose ?

Un pâle sourire éclaira le visage de Yahmose.

— N'aie pas peur ! Je ne mourrai pas. Va-t-en... et n'oublie pas ce qu'on t'a dit.

L'enfant s'éloigna en souriant. Le prêtre examina les yeux de Yahmose, lui prit le pouls, puis, après lui avoir recommandé de dormir, rejoignit les autres dans la grande salle. Il alla directement à Imhotep.

— La description donnée par l'enfant t'a permis de reconnaître quelqu'un ?

Imhotep répondit d'un signe de tête affirmatif. Ses joues bronzées s'étaient colorées de rose.

— Oui. Nofret, seule, a porté ici une tunique de toile teinte. C'était une nouvelle mode qu'elle avait apportée du Nord. Elle en possédait plusieurs qui ont été placées dans son tombeau. Quant au collier, je le reconnais comme un de ceux que je lui avais donnés. Il n'y en a pas de semblables dans la maison. C'était un bijou de prix et il a été déposé dans sa sépulture, avec tous ceux qu'elle avait.

Levant les bras au ciel, il poursuivit :

— Pourquoi cette persécution ? C'est ce que je ne m'explique pas. J'ai magnifiquement traité ma concubine, elle a été reçue ici avec tous les honneurs auxquels elle avait droit, elle a été enterrée selon les rites et je n'ai point regardé à la dépense, j'ai mangé et bu avec elle en toute amitié, tout le monde peut en certifier, elle n'a jamais eu à se plaindre de moi et j'ai même fait

pour elle plus qu'il n'était peut-être légitime, puisque j'étais tout prêt à la favoriser au détriment des fils nés de mon propre sang ! Pourquoi, cela étant, revient-elle pour nous persécuter, moi et ma famille ?

— Il ne semble pas, objecta gravement Mersu, que tu sois personnellement menacé par sa colère. Le vin, quand tu as bu, était encore inoffensif. Quelqu'un, parmi les tiens, avait-il cherché à nuire à ta concubine ?

— Oui, répondit Imhotep. Une femme, mais elle est morte.

— L'épouse de ton fils Yahmose ?

— Oui.

Après une pause, Imhotep reprit :

— Est-il possible de faire quelque chose, Révérend Père ? Comment pouvons-nous nous défendre contre cette malédiction qui nous frappe ?

Avec un soupir, il ajouta :

— Ah ! jour funeste que celui où j'ai introduit cette femme en ma maison.

Kait entra dans la pièce.

— Un jour funeste, en effet ! s'écria-t-elle d'une voix sourde.

Ses yeux étaient rouges des larmes qu'elle avait versées et ses traits reflétaient une résolution inflexible. On devinait chez elle un ressentiment qui ne s'apaiserait pas.

— Oui, reprit-elle, ce fut un jour funeste, Imhotep, que celui où tu as amené ici cette femme qui devait faire périr le plus habile et le plus beau de tes fils ! Elle a fait mourir Satipy et Sobek, mon époux. Yahmose ne lui a échappé que de peu. Qui sera sa prochaine victime ? Épargnera-t-elle les enfants, elle qui frappa ma petite Ankh ? Il faut *faire quelque chose*, Imhotep.

Imhotep répéta la phrase, en écho, et tourna vers le prêtre un regard interrogateur. Mersu hocha la tête, de l'air de quelqu'un qui mesure ses responsabilités.

— Imhotep, dit-il, il n'est pas impossible d'agir, dès l'instant que nous sommes sûrs des faits. Je pense à Ashayet, ton épouse disparue. C'était une femme dont les avis comptaient dans la famille, qui jouit sans aucun doute d'une certaine influence au Pays des Morts, qui peut agir en ton nom et contre qui cette Nofret est impuissante. C'est elle qu'il nous faut invoquer.

Kait ricana.

— Ne tardez pas trop ! Les hommes sont tous les mêmes... et les prêtres comme les autres ! Ils veulent bien agir, mais conformément à la loi et en s'inspirant des précédents. Soit !... Mais ne perdez pas de temps. N'attendez pas que la mort ait de nouveau frappé en cette maison !

Ayant dit, elle tourna les talons et quitta la pièce.

— C'est une brave femme ! murmura Imhotep. Bonne mère, bonne épouse... mais qui ne se comporte pas toujours envers le maître de la maison ainsi qu'elle le devrait. Evidemment, dans les circonstances actuelles, je lui pardonne ! Nous sommes tous bouleversés et nous ne savons plus trop ce que nous faisons !

— Il y en a ici, fit remarquer Esa, qui ne l'ont jamais su.

Imhotep jeta à la vieille femme un coup d'œil oblique, mais ne répliqua pas. Il emboîta le pas au médecin qui se retira, tout en lui faisant maintes recommandations quant aux soins à donner à Yahmose. Renisenb se tourna vers sa grand-mère qui, assise dans un coin de la pièce, semblait plongée dans de profondes réflexions.

— A quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle.

— Effectivement, Renisenb, je pense, répondit Esa. Il se passe dans cette maison des choses si étranges qu'il n'est pas mauvais, je crois, que quelqu'un réfléchisse un peu.

Renisenb fut secouée d'un petit frisson.

— J'ai peur, dit-elle.

— J'ai peur, moi aussi ! Mais, probablement, pas pour les mêmes raisons que toi.

D'un geste familier, elle remit sa perruque en place.

— Heureusement, reprit Renisenb, Yahmose vivra.

— Oui, le médecin est arrivé à temps. Il n'aura peut-être pas autant de chance une autre fois !

— Tu crois qu'il y aura une autre fois ?

J'estime que vous ferez bien, Yahmose, toi, Ipy et peut-être Kait, de faire attention à ce que vous mangez et buvez. Ne prenez rien sans l'avoir fait auparavant goûter par un esclave.

— Mais toi, grand-mère ?

Esa eut un sourire malicieux.

— Moi, répondit-elle, je suis une vieille femme et j'aime la vie comme l'aiment les vieillards. Tous les instants qu'il me reste à vivre, je les savoure. De tout le monde, ici, c'est moi qui ai les plus belles chances de survie, parce que de tout le monde, c'est moi qui me méfie le plus.

— Et mon père ? Il n'est pas possible que Nofret lui veuille du mal !

— Ton père ? Je n'en sais rien... Vraiment... Je ne vois pas encore très clair dans tout ça. Demain, quand j'aurai réfléchi, quand j'aurai bavardé avec ce petit pâtre, dont j'aimerais examiner l'histoire d'un peu près, je serai peut-être plus avancée...

Sans rien ajouter, elle se leva et, martelant le sol de sa canne, s'en fut vers sa chambre.

Renisenb, après avoir passé un court instant au chevet de Yahmose, qui s'était endormi, gagna le quartier des femmes et s'arrêta à la porte de Kait, qui berçait un de ses enfants. Kait semblait avoir retrouvé son calme habituel. Elle était telle que Renisenb l'avait toujours vue.

Renisenb, que Kait n'avait pas aperçue, retourna à sa propre chambre. Le coffret à bijoux, qui avait appartenu à Nofret, était sur une table, parmi les pots de cosmétiques et des flacons de parfum. Renisenb le prit en main et, longuement, le contempla. Ce coffret, Nofret l'avait touché, elle l'avait manié, il était à elle...

De nouveau, Renisenb se sentait prise de pitié pour la pauvre Nofret. Elle était malheureuse et sa tristesse, peu à peu, s'était changée en ressentiment puis en haine. Et cette haine, encore inassouvie, exigeait qu'elle se vengeât.

Renisenb, d'un geste machinal, ouvrit le coffret. Le collier de corail était toujours là, ainsi que l'amulette cassée. Mais il y avait aussi autre chose !

D'une main tremblante, son cœur battant à se rompre, Renisenb retira du coffret un collier de perles supportant un pendentif, retenu par des griffes de lion...

CHAPITRE XV

PREMIER MOIS DE L'ÉTÉ

(30^e JOUR)

I

La découverte du collier avait épouvanté Renisenb. Vivement, elle le remit en place et referma le coffret. Son instinct l'avertissait de ne faire part à personne de sa trouvaille et elle jeta autour d'elle un coup d'œil furtif pour s'assurer que nul ne l'avait vue tandis qu'elle manipulait le terrible collier.

Après une nuit sans sommeil, elle décida qu'elle ne pouvait garder seule un tel secret et qu'il lui fallait le partager avec quelqu'un. Deux fois, au cours de la nuit, elle s'était dressée sur sa couche, ayant cru apercevoir une silhouette entrer dans sa chambre. Elle dut admettre que ses sens l'avaient trompée.

Elle venait de cacher le collier dans les plis de sa robe quand Henet pénétra chez elle, avec un visage radieux qui annonçait des nouvelles fraîches.

— Tu sais, Renisenb, qu'il est arrivé quelque chose d'effrayant ? Le petit pâtre – tu vois qui je veux dire ? – on l'a trouvé ce matin profondément endormi près des greniers à blé, on l'a secoué par l'épaule, on l'a appelé... et il semble bien qu'il ne se réveillera plus jamais ! On croit qu'il a bu une infusion de pavots... C'est très possible, mais, alors, qui la lui a donnée ? Personne de la maison, j'en suis bien sûre... et il ne l'a pas trouvée tout seul !

Alors ?... Ah ! nous aurions dû nous douter de ça hier.

Portant la main à une de ses amulettes, elle poursuivait :

Protège-nous, Amon, du mal que peuvent nous vouloir les morts. Ce garçon a dit qu'il l'avait vue, elle. Il a décrit ses vêtements. Elle est venue lui donner un breuvage afin qu'il ne parle plus jamais. Ah ! elle est puissante et capable. Elle a voyagé hors de l'Égypte et a dit apprendre au loin des pratiques de magie. Nous sommes tous en danger ici.

Ton père devrait offrir un sacrifice à Amon. Un troupeau entier peut-être... Il ne faut pas lésiner. Il faut aussi invoquer l'esprit de ta mère. Le prêtre Mersu conseille à ton père de lui envoyer une lettre solennelle. Hori en étudie les termes. Imhotep pense en adresser une à Nofret.

Mais le divin père Mersu lui a fait observer qu'il fallait recourir à des mesures plus énergiques. Ashayet, ta mère, était une grande dame, un de ses frères était nomarque et l'autre grand intendant du vizir de Thèbes. Si on la prévient, elle, elle s'arrangera pour qu'une simple concubine ne puisse plus longtemps menacer ses propres enfants ! Justice sera faite. Je te le répète, Hori examine en ce moment ce qu'il convient de lui dire exactement.

Renisenb voulait aller trouver Hori pour lui parler du collier, mais, s'il était au temple d'Isis, en conférence avec les prêtres, elle ne pouvait le déranger.

Devait-elle aller se confier à son père ? La question ne la retint qu'un instant. Il y avait longtemps qu'elle ne croyait plus à l'omniscience paternelle, longtemps qu'elle s'était aperçue qu'Imhotep perdait tout ressort dans les périodes de crise et qu'une emphase prétentieuse remplaçait chez lui toute véritable force de caractère. Si Yahmose avait été en bonne santé, elle l'eût très certainement consulté tout en sachant fort bien qu'esquivant toute responsabilité personnelle, il lui aurait conseillé de se rendre auprès d'Imhotep.

C'était pourtant une chose qu'elle ne pouvait se résigner à faire. Imhotep, elle en était sûre, n'aurait rien de plus pressé que de claronner l'événement à tous les échos, ce qui eût été regrettable.

Non, l'avis qu'elle voulait, c'était celui de Hori, qui, comme toujours, saurait exactement ce qu'il convenait de faire. Il

prendrait le collier et, au même instant, elle se sentirait délivrée de toute perplexité et de toute angoisse. Il la regarderait de ses bons yeux graves et elle se sentirait rassurée...

Renisenb songea à parler à Kait. Mais Kait ne savait pas écouter. Elle était gentille, mais stupide. Si, pendant un moment, elle avait pu penser à autre chose qu'à ses enfants... Non, Kait était impossible.

Alors, Kamenî ?... Elle voyait si nettement son visage quand elle songeait à lui. Il l'écouterait, lui. Avec intérêt, d'abord. Puis il s'inquiéterait pour elle de cette découverte qu'elle avait faite... Pour elle ? Était-ce bien sûr ? Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser que Nofret et Kamenî étaient sans doute en bien meilleurs termes qu'ils ne le laissaient supposer. Pourquoi cette idée lui venait-elle ? Sans doute parce que Kamenî aidait Nofret dans ce qu'elle fit pour dresser Imhotep contre les siens. Il affirmait n'avoir agi qu'à son corps défendant. Mais disait-il vrai ?

Il avait la voix si douce et tant de sincérité dans le regard qu'on était toujours porté à le croire sur parole. Quand il riait, on avait envie de rire. Il marchait, avec une grâce qui retenait l'attention et quand, tournant la tête, il vous regardait, ses yeux... Renisenb sentit que ses pensées devenaient confuses. Non, les yeux de Kamenî ne ressemblaient pas à ceux de Hori. Ils demandaient, ils défiaient, ils... Renisenb rougit. Non, décidément, elle ne parlerait pas à Kamenî de sa trouvaille.

Elle irait trouver sa grand-mère. Esa était vieille, mais elle jugeait mieux les choses que n'importe qui dans la famille et l'on pouvait se fier à son rude bon sens.

« Elle est vieille, pensa Renisenb, mais, elle, elle saura ! »

II

Dès que Renisenb eut mentionné le collier, Esa jeta de rapides coups d'œil autour d'elle, mit un doigt sur ses lèvres et tendit la main. Renisenb fouilla dans sa robe et déposa le bijou

dans la paume de sa grand-mère, qui l'approchant tout près de ses yeux pour l'examiner, le regarda un bon moment avant de le dissimuler dans les plis de sa tunique.

— Maintenant, dit-elle très bas, mais d'une voix pleine d'autorité, n'ajoute plus rien. Les murs de cette maison ont des oreilles. J'ai beaucoup réfléchi au cours de la nuit et il y a des tas de choses à faire.

Mon père et Hori sont au temple d'Isis, où ils s'entretiennent avec le prêtre Mersu d'une lettre solennelle qui sera adressée à ma mère pour lui demander d'intervenir.

— Je sais. Que ton père s'occupe des morts, je m'occuperai, moi, de ce qu'il se passe sur la terre ! Quand Hori rentrera, envoie-le-moi. Il a des points qui valent d'être examinés... et je fais confiance à Hori.

— Je suis sûre qu'il saura ce qu'il faut faire. L'expression joyeuse de sa petite-fille attira l'attention de la vieille femme, qui demanda :

— Tu vas souvent au Tombeau, n'est-ce pas ? De quoi parlez-vous, Hori et toi ?

Renisenb eut un geste vague.

— Oh ! de tout... Du Nil, de l'Égypte, du sable et des rochers qui changent de couleurs aux différentes heures du jour... Quelquefois, aussi, nous ne disons rien. Je reste là... Tout est calme... Il n'y a pas de voix qui grondent, pas d'enfants qui crient, pas d'allées et venues. Je suis seule avec mes pensées et Hori respecte mon silence. Parfois, je lève les yeux, son regard croise le mien et nous nous sourions... Là-haut, je suis heureuse !

— Tu as de la chance, Renisenb, dit Esa d'une voix lente. Tu as trouvé le bonheur en toi-même. Pour la plupart des femmes, être heureuse, c'est s'occuper d'une foule de choses sans importance, soigner ses enfants, rire, bavarder, se quereller avec d'autres femmes et échanger avec un homme tantôt des propos d'amour, tantôt des phrases méchantes. Le bonheur, pour ces femmes-là, c'est toutes sortes de petites choses, enfilées comme les perles d'un collier.

— Est-ce que ta vie a été comme ça, grand-mère ?

— En grande partie ! Mais aujourd’hui, je suis vieille, je reste assise dans mon coin, je n’y vois plus très clair, je me déplace avec difficulté... et j’ai compris qu’il y a une vie intérieure aussi bien qu’une vie extérieure. Malheureusement, on ne se refait pas, à mon âge... Alors, je gronde ma petite esclave, je me fais apporter de la cuisine de bons gâteaux que je savoure à loisir, je grignote des grappes de raisin bien mûres et je bois du sirop de grenadine... Ce sont des choses qui restent quand les autres s’en vont ! Les enfants que j’ai chéris sont tous morts Maintenant. Ton père – Râ le protège ! – a toujours été un imbécile. Je l’aimais à la folie quand il n’était qu’un gamin qui ne savait pas se tenir sur ses jambes, mais, maintenant, avec ses airs importants, il m’agace ! Pour ce qui est de mes petits-enfants, je t’aime, toi, Renisenb... Au fait, où est donc Ipy ? Je ne l’ai aperçu ni hier, ni aujourd’hui.

— Il a beaucoup à faire avec la rentrée des moissons. Mon père lui a donné l’ordre de la surveiller.

Esa fit la grimace.

— Voilà qui a dû réjouir le prétentieux jeune homme !

Il doit crever d’orgueil. Quand il rentrera, envoie-le-moi donc.

— Bien, grand-mère.

— Et, pour le reste, Renisenb, silence !

III

— Tu voulais me voir, grand-mère ?

Ipy arrivait chez Esa. Il tenait une fleur entre les dents et, avec son petit sourire insolent, il avait l’air très satisfait de lui-même et de la vie en général.

— Si tu peux m’accorder quelques instants d’un temps que je sais précieux...

La vieille femme plissait les paupières pour mieux voir son petit-fils, que le ton acerbe de sa grand-mère ne paraissait pas impressionner autrement.

— Il est vrai, répondit-il, que j'ai eu beaucoup à faire aujourd'hui. J'ai veillé à tout depuis que mon père est parti pour le temple d'Isis.

— Les jeunes chacals aboient fort !

Imperturbable, Ipy reprit :

— J'imagine, grand-mère, que ce n'est pas là tout ce que tu as à me dire ?

— Certainement pas ! Pour commencer, je te ferai remarquer que cette maison est en deuil et que la dépouille de ton frère Sobek est actuellement entre les mains des embaumeurs. Cependant, ton visage est joyeux comme si nous vivions un jour de fête !

Ipy haussa les épaules.

— Tu n'es pas une hypocrite, Esa. Pourquoi voudrais-tu que, moi, je déguise mes sentiments ? Tu sais fort bien qu'il n'y avait aucune affection entre Sobek et moi, qu'il a toujours fait tout ce qu'il a pu pour m'être désagréable et qu'il me traitait comme un enfant. Il m'assignait des besognes humiliantes, il se moquait de moi et, quand mon père a songé à m'associer à ses affaires en même temps que mes deux aînés, c'est lui qui l'a persuadé d'en rien faire.

— Tu es sur de ça ?

— C'est Kamenî qui me l'a dit.

— Kamenî ?

Esa rejeta sa perruque sur le côté pour se gratter le crâne.

— Kamenî, reprit-elle. Voilà qui est intéressant !

— Il tenait le renseignement d'Henet... et nous savons tous qu'elle est au courant de tout !

— Pour une fois Henet était mal informée. Tes deux frères, c'est vrai, te trouvaient un peu jeune pour entrer dans l'association. Mais, en réalité, c'est moi, oui, moi, qui ai décidé ton père à ne pas donner suite à sa première intention.

— Toi, grand-mère ?

Le jeune homme roulait des yeux stupéfaits. Revenu de sa surprise, laissant tomber la fleur qu'il avait aux lèvres, l'œil sombre, il demanda :

— Pourquoi as-tu fait ça ? En quoi est-ce que cela te regardait ?

— Les affaires de ma famille sont mes affaires !

— Et mon père t'a écoutée ?

— Pas tout de suite !... Seulement, Mon beau garçon, je vais t'apprendre quelque chose. Les femmes, à force d'expériences, finissent, quand elles ne le savent pas de naissance, par découvrir l'art de tirer parti des faiblesses des hommes. Tu te souviens peut-être que j'avais dit à Henet, ce soir-là, de transporter la table de jeu sous le porche ?

En effet. J'ai joué avec mon père. Et alors ?

— Vous avez fait trois parties. Comme tu joues mieux que lui, tu l'as battu trois fois.

— C'est vrai. Alors ?

— Alors, c'est tout.

Fermant les yeux, elle ajouta :

— Ton père, comme tous les joueurs qui ne sont pas très forts, n'aime pas perdre, surtout quand il se mesure avec un gamin. Il s'est donc souvenu de ce que je lui avais dit... et il a décidé que tu étais effectivement trop jeune pour devenir son associé.

Ipy se mit à rire, d'un rire assez désagréable.

— Tu es très forte, Esa ! Tu es vieille, mais tu es très forte et je suis plus que jamais convaincu qu'il n'y a que deux personnes intelligentes dans la famille, toi et moi. Tu as gagné la première manche, mais la seconde sera pour moi. Je te conseille de faire attention.

— Sois sûr que je n'y manquerai pas. Et, une gentillesse en valant une autre, je te conseillerai, moi aussi, de faire attention à toi ! Un de tes frères est mort, l'autre a été tout près de le suivre dans le tombeau. Tu es, toi aussi, un fils d'Imhotep. Tu pourrais t'en aller, toi aussi !

Ipy ricana avec mépris.

— Il n'y a pas de risques !

— Pourquoi ? N'as-tu pas, toi aussi, menacé Nofret ? Ne l'as-tu pas, toi aussi, insultée ?

— Nofret !

Jamais le nom de la morte n'avait été prononcé avec un tel dédain.

— Vois-tu, grand-mère, reprit-il, là-dessus, j'ai mes idées. Je peux te garantir que Nofret et ses petits tours de magie ne me tourmentent pas. Qu'elle fasse de son mieux, ça ne me gêne pas !

Quelqu'un dans son dos poussa un cri : c'était Henet qui entrait dans la pièce.

— Imprudent ! s'écria-t-elle d'une voix alarmée. Défier la morte ! Surtout quand nous savons ce dont elle est capable ! Et tu n'as seulement pas une amulette pour te protéger !

— Une amulette ? Je me protège tout seul. Laisse-moi passer, Henet ! J'ai à faire. Ces paresseux de paysans ne tarderont pas à s'apercevoir que, maintenant, ils ont un vrai maître pour les surveiller.

Écartant Henet de son chemin, Ipy sortit de la pièce à grandes enjambées. Henet commençait à geindre et à se lamenter quand Esa, brusquement, l'interrompit.

— Assez de gémissements, Henet, et cesse de te tracasser pour ce gamin. Il sait ce qu'il fait ou il ne le sait pas, mais, de toute façon, il se conduit de façon bien singulière. Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi tu as dit à Kameni que c'était Sobek qui avait convaincu Imhotep de ne pas porter le nom d'Ipy dans l'acte d'association ?

Henet, pleurnichant à son ordinaire, répondit :

— J'ai bien trop à faire dans cette maison pour perdre mon temps à aller raconter des fables de ce genre... et, en tout cas, ce n'est pas Kameni que j'aurais choisi pour confident. Je ne suis certainement jamais allée le trouver pour lui dire ça et, si nous avons parlé ensemble, c'est parce qu'il est venu à moi. C'est un garçon agréable, tu le reconnais toi-même, et je ne suis pas la seule dans cette maison à m'en être aperçue... Il s'en faut !... Si une jeune veuve veut refaire sa vie, il est normal qu'elle choisisse un bel homme... Ce qui n'empêche pas que je ne sais trop ce qu'en penserait Imhotep. Kameni, en fin de compte, n'est qu'un tout jeune scribe et...

— Il ne s'agit pas de ce qu'il est ou de ce qu'il n'est pas ! Lui as-tu, oui ou non, dit que c'était Sobek qui conseillait à Imhotep de ne pas prendre Ipy pour associé ?

— A la vérité, Esa, je ne me souviens pas de ce que j'ai pu ou non lui raconter. Ce dont je suis sûre, c'est que je n'ai pas été le trouver pour lui dire ça ! Mais, dans la conversation, un mot entraîne un autre et tu sais comme moi que Sobek ne se faisait pas faute de déclarer – et Yahmose aussi, d'ailleurs, bien que moins souvent et moins haut – qu'Ipy n'était qu'un enfant et qu'il n'était pas souhaitable de l'intéresser si jeune aux affaires paternelles. Kameni peut très bien avoir entendu Sobek parler dans ce sens-là et il n'avait pas besoin de moi pour le renseigner ! Je ne fais pas de commérages, c'est mon principe. Mais après tout, je ne suis pas muette et, si j'ai une langue, c'est tout de même pour m'en servir !

— Une langue est quelquefois une arme bien dangereuse, Henet ! Elle peut tuer... et faire pis encore. J'espère, Henet, que la tienne n'est pas responsable d'une mort !

— Tu tiens des propos effrayants, Esa ! Je suis sûre de n'avoir jamais dit à personne que des choses que tout le monde pouvait entendre. Je suis tellement dévouée à toute la famille ! Je donnerais ma vie pour chacun de ses membres. Je sais très bien qu'on n'apprécie pas toujours le dévouement de la vieille Henet, mais ainsi que je l'avais promis à leur mère...

Esa mit fin à ce flot de paroles.

— Ah ! voici la poule d'eau que j'attendais ! On l'a préparée comme je l'avais demandé, avec des poireaux et du céleri. Elle sent délicieusement bon ! Puisque tu es si dévouée à tout le monde, Henet, je t'autorise à en prendre une bouchée... pour le cas où elle serait empoisonnée !

Henet poussa un petit cri aigu.

— Empoisonnée !... Comment peux-tu dire de telles choses ? Un plat qui a été cuit dans notre cuisine à nous !

— Je ne dis pas le contraire, répliqua Esa, mais il faut que quelqu'un le goûte... et pourquoi ne serait-ce pas toi, puisque tu es prête à donner ta vie pour n'importe quel membre de la famille ? Je crois d'ailleurs que ce serait une mort assez douce. Allons, Henet !... Regarde si c'est cuit à point !... Non, non ! Je ne veux pas perdre ma petite esclave ! Elle est jeune et gaie. Toi, Henet, tes plus beaux jours sont derrière toi et, s'il t'arrivait quelque chose, ça n'aurait pas tellement d'importance... Allons,

ouvre la bouche ! Délicieux, hein ?... Tu es verte ! J'ai l'impression que ma petite plaisanterie ne t'a pas amusée beaucoup ? Tu ne sais pas sourire !

Gloussant de plaisir, Esa se laissa un instant aller à sa joie puis, redevenant sérieuse d'un seul coup, elle attaqua gaillardement son mets favori.

CHAPITRE XVI

DEUXIÈME MOIS DE L'ÉTÉ

(1^{er} JOUR)

I

Au temple d'Isis, la conférence avait pris fin. Plusieurs fois repris et amendé, le texte de la supplique, rédigé par Hori avec l'assistance de deux scribes du temple, était maintenant au point.

Le prêtre d'un signe ordonna qu'on lui en donnât lecture.

À l'esprit entre tous excellent d'Ashayet ! Ceci est de ton frère et époux. La sœur a-t-elle oublié son frère ? La mère a-t-elle oublié les enfants qui sont nés d'elle ? La très excellente Ashayet ne sait-elle pas qu'un esprit mauvais menace ses enfants et que déjà Sobek, son fils, s'en est allé chez Osiris par le poison ?

Je t'ai traitée, la vie durant, avec honneur et respect. Je t'ai donné des bijoux, des vêtements, des onguents et des huiles. Ensemble, nous nous sommes assis amicalement devant des tables chargées de mets délicats. Lorsque tu as été malade, je n'ai épargné aucune dépense, je t'ai assuré les services d'un grand médecin. Tu as été ensevelie selon les rites, avec tout ce qui devait t'être nécessaire dans ta nouvelle vie : des domestiques, des bijoux, des bœufs, de la nourriture et des vêtements. J'ai porté ton deuil pendant de longues années, et c'est seulement après ces longues années écoulées que j'ai pris

une concubine, afin de vivre ainsi qu'il convient à un homme qui n'est pas encore vieux.

C'est cette concubine qui actuellement fait du mal à tes enfants. Le sais-tu ? Il est impossible que tu l'ignores. Certainement, dès qu'elle sera informée, Ashayet s'empressera de venir au secours de ces enfants qui sont nés d'elle.

Ou bien Ashayet est-elle au courant et le mal accompli quand même, parce que la concubine Nofret est très forte en magie maléfique ? Ce qui se passe a lieu très certainement contre ta volonté, très excellente Ashayet ! Aussi, souviens-toi qu'au champ des Offrandes tu possèdes des parents et des alliés puissants. Il y a le grand et noble Ipi, grand intendant du vizir. Invoque son aide ! Il y a aussi le frère de ta mère, le grand et puissant Mériptah, nomarque de la province. Mets-le au courant de la honteuse vérité ! Dis-lui d'appeler l'affaire devant la Cour, d'entendre des témoins qui attesteront devant lui que Nofret nous a fait tout ce mal ! Qu'un jugement soit rendu, Nofret condamnée, et qu'il soit décidé qu'elle ne nuira plus à qui que ce fût en cette maison !

Ô excellente Ashayet, si tu es en colère contre ton frère Imhotep parce qu'il écouta les conseils de cette femme et menaça d'être injuste envers les enfants nés de toi, réfléchis qu'il n'est pas seul à souffrir et que tes enfants souffrent avec lui ! Pardonne à ton frère Imhotep en considération de tout ce qu'il a fait pour le bien de tes enfants !

La lecture terminée, Mersu hocha la tête en signe d'approbation.

— Le texte est parfait, déclara-t-il, et je crois que rien n'a été oublié.

Imhotep se leva.

— Je te remercie, Révérend Père ! Mes offrandes te parviendront demain avant le coucher du soleil. Des bœufs, de l'huile et du lin... Quel jour choisissons-nous pour déposer le vase dans la chambre des offrandes ? Après-demain ?

— Disons dans trois jours. Il faut que les inscriptions soient portées sur le vase et il y a différentes dispositions à prendre pour la cérémonie.

— Il en sera comme tu le désires. Je voudrais seulement qu'il n'arrivât plus de malheur en ma maison !

— Je comprends ton angoisse, Imhotep, mais sois sans crainte ! L'esprit d'Ashayet entendra sûrement ton appel et ses parents, qui sont puissants et peuvent rendre la justice, ne manqueront pas d'intervenir pour faire triompher le bon droit.

— Isis le permette ! Je te remercie, Mersu, et pour tes bons offices, et pour les soins que tu as prodigués à mon fils Yahmose. Viens, Hori ! Il nous reste bien des choses à faire. Cette lettre écrite, je me sens l'esprit en repos ! L'excellente Ashayet ne voudra pas laisser son frère dans la peine !

II

Quand Hori, ses rouleaux de papyrus à la main, pénétra dans la cour, Renisenb, qui l'attendait, assise au bord de la piscine, courut à sa rencontre.

— Hori !

— Oui, Renisenb.

— Voudrais-tu m'accompagner chez Esa ? Elle désirerait te parler.

— Volontiers. Le temps de demander à Imhotep... Mais Imhotep, arrêté au passage par Ipy, était en grande conversation avec son fils. Hori s'en aperçut et reprit.

— Je me débarrasse de ces documents, Renisenb, et je te suis !

L'arrivée de Hori parut faire grand plaisir à Esa. Elle accueillit Renisenb par une question inattendue.

— Il fait bon dehors ? Je... Je crois.

— Alors, Renisenb, donne-moi ma canne ! Nous allons nous installer dans la cour !

Esa sortant rarement de la maison, cette décision ne fut pas sans surprendre Renisenb qui s'empressa, donnant le bras à sa grand-mère tandis que celle-ci s'acheminait vers le porche. Là, Renisenb marqua une halte.

— Tu veux t’asseoir ici, grand-mère ?

La vieille femme secoua la tête.

— Non, mon enfant, je vais marcher jusqu’à la piscine.

Elle avançait lentement, traînant la jambe, mais sans montrer le moindre signe de fatigue. Elle choisit, à quelque distance du bord de l’eau, un coin agréable, à l’ombre d’un sycomore, s’allongea avec précaution, puis, visiblement satisfaite, déclara :

— Maintenant, nous pouvons parler ! Personne ne surprendra notre conversation...

Hori approuva de la tête, tandis qu’elle poursuivait :

— Les choses que nous avons à dire ne doivent être connues que de nous trois ! Hori, j’ai confiance en toi. Je t’ai vu enfant et je te sais depuis toujours discret, dévoué et sage. Renisenb est ma petite-fille chérie. Il ne faut pas, Hori, qu’il lui arrive du mal.

— Il ne lui arrivera rien, Esa !

Hori n’avait pas élevé la voix, mais son ton exprimait une certitude, d’ailleurs confirmée par l’expression du visage du scribe, qui fit plaisir à Esa.

— Tu parles tranquillement, Hori, sans fièvre, mais comme quelqu’un qui sait ce qu’il dit. C’est très bien ! Pour commencer, explique-nous ce qui a été décidé aujourd’hui.

Hori, sans phrases inutiles, raconta comment avait été rédigée la lettre solennelle et ce qu’elle contenait. Esa, qui l’avait écouté très attentivement, lui remit alors le collier que Renisenb lui avait confié peu auparavant, puis, Renisenb ayant fait un rapide récit de sa trouvaille, la vieille femme demanda à Hori ce qu’il pensait de l’affaire.

Hori réfléchit un long moment avant de répondre :

— Esa, tu es vieille et sage. Qu’en penses-tu toi-même ?

— Tu es de ceux, Hori, dit-elle, qui ne parlent pas à la légère. Tu savais, n’est-ce pas, comment Nofret a trouvé la mort, et cela dès le début ?

— J’ai pressenti la vérité, Esa, mais il ne s’agissait que de soupçons.

— Et nous n’avons, maintenant encore, que des soupçons. Pourtant, nous pouvons, ici entre nous, les préciser, quitte à ne plus y faire allusion par la suite. À mon sens, les tragiques

événements que vous savez peuvent être expliqués de trois façons différentes. La première est que le petit pâtre a dit la vérité, qu'il a effectivement vu l'esprit de Nofret, revenu d'entre les morts, et qu'elle a cherché à se venger en infligeant à notre famille de nouveaux deuils. C'est possible, les prêtres le prétendent et nous savons que ce sont effectivement des esprits malins qui provoquent la maladie. Seulement, moi qui suis une vieille femme peu encline à croire ce que racontent les prêtres, j'estime qu'il y a d'autres possibilités.

— Comme ? demanda Hori.

— On peut admettre que Satipy a tué Nofret et que, quelque temps plus tard, passant au même endroit, elle a eu une sorte de vision de Nofret et que, prise de peur et se sachant coupable, elle soit tombée, se tuant dans sa chute. C'est une hypothèse qui se tient, mais il en est encore une autre qui vaut d'être examinée : celle qui consiste à dire que quelqu'un, pour des motifs que nous ignorons encore, souhaitait provoquer la mort de deux des fils d'Imhotep. Ce quelqu'un, tablant sur la croyance superstitieuse qui attribue à l'esprit de Nofret le désir de se venger, aurait jugé le moment particulièrement bien choisi pour commettre ses crimes.

— Mais, s'écria Renisenb, qui aurait pu vouloir la mort de Yahmose et de Sobek ?

— Certainement pas un domestique, répondit Esa. Ils n'oseraient pas. Cela limite le champ des suspects...

— Mais, grand-mère, ce ne peut pas être un de nous !

— Demande à Hori. Tu remarqueras qu'il ne proteste pas !

— Hori, il n'est pas possible que...

Le scribe hocha la tête.

— Renisenb, dit-il, tu es jeune et confiante, tu crois que tous ceux que tu connais et que tu aimes sont tels qu'ils t'apparaissent et tu ne sais pas encore tout ce qu'un cœur humain peut contenir d'amer et de mauvais !

— Mais qui pourrait...

Esa coupa la parole à sa petite-fille.

— Revenons à l'histoire racontée par le petit pâtre. Il a vu une femme, vêtue d'une tunique teinte et portant le collier de Nofret. Si nous admettons qu'il ne s'agissait pas d'un esprit et

qu'il a vraiment vu ce qu'il prétendit avoir vu, nous pouvons dire que la femme en question essayait de se *donner l'apparence* de Nofret. Cette femme ce pourrait être Kait, Henet ou *même toi*, Renisenb ! L'enfant était assez loin et, à distance, avec une robe et une perruque, n'importe quelle femme peut ressembler vaguement à Nofret. Seulement, il se peut aussi que l'enfant ait menti et qu'il ait raconté ce qu'on lui avait ordonné de dire. Dans ce cas, il obéissait à quelqu'un qui avait le droit de lui donner des ordres, sans qu'il nous soit possible de déterminer s'il se rendait compte ou non de ce qu'il faisait. Ce point-là, nous risquons fort de ne jamais pouvoir l'éclaircir, puisque l'enfant est mort, mais cette dernière circonstance même me donne à croire qu'il récitait une histoire qu'on lui avait apprise. Interrogé comme il l'aurait été par moi aujourd'hui, il se serait, j'en suis sûre, contredit. Avec un peu de patience, il n'est pas difficile de découvrir quand un enfant ne dit pas la vérité.

— Tu crois donc, demanda Hori, qu'il y a un empoisonneur parmi nous ?

— Je le crois. Ce n'est pas ton avis ?

— Si.

Renisenb regardait sa grand-mère et le scribe avec des yeux où se lisait clairement sa détresse.

— Ce qui m'échappe tout à fait, poursuivit Hori, c'est le mobile.

— Je ne le vois pas non plus, déclara Esa, et c'est ce qui m'ennuie : *Je ne sais pas qui est menacé maintenant !*

— Le coupable serait... l'un de nous ?

Il y avait encore de l'incrédulité dans la voix de Renisenb.

— Sans aucun doute ! répondit Esa. L'un de nous, sûrement. Qui ? Le choix est vaste. Il y a Henet, Kait, Ipy, Kameni, Imhotep lui-même, moi-même, Hori...

Souriant, elle ajouta :

— Voire Renisenb !

— Mais pourquoi ? *Pourquoi ?*

— Si nous le savions, dit Esa, nous ne serions pas loin de tout savoir ! Tout ce que nous pouvons faire, c'est essayer de raisonner. Sobek, vous vous en souvenez, est arrivé le second,

alors que Yahmose, qui ne l'attendait pas, avait déjà commencé à boire. Il est donc certain que la personne qui a empoisonné le vin voulait la mort de Yahmose et moins certain qu'elle voulait aussi celle de Sobek.

— Mais qui pouvait vouloir la mort de Yahmose ? demanda Renisenb, encore sceptique. Yahmose n'a pas d'ennemis. Il est doux et gentil avec tout le monde !

— Ce qui semble indiquer, déclara Hori, que l'assassin n'était pas poussé par une haine personnelle. Ainsi que Renisenb vient de le faire remarquer, Yahmose n'est pas de ces hommes qui se font des ennemis.

Esa en convint.

— Le mobile est plus obscur. Ou il s'agit d'une haine englobant la famille tout entière, ou il y a derrière tout cela cette méchanceté foncière, contre laquelle nous mettent en garde les maximes de Ptahotep, une volonté de faire le mal qui trouve en elle-même son explication et sa justification.

— Il me semble, Esa, reprit Hori, que je vois à quoi tu penses. Mais, pour arriver à une conclusion, il nous faut préfigurer l'avenir.

Esa approuva du chef avec tant de vigueur que sa perruque, un peu large, glissa sur son oreille droite, conférant à la vieille dame un aspect assez grotesque dont, en toute autre circonstance, Renisenb se fût franchement amusée. Mais elle n'avait aucune envie de rire.

— Je t'écoute, Hori ! dit Esa.

Hori réfléchit longuement avant de parler.

— Si Yahmose était mort ainsi qu'il était escompté, commença-t-il enfin, sa disparition aurait profité principalement aux deux autres fils d'Imhotep, Sobek et Ipy. Une part du domaine aurait très certainement été réservée pour les enfants de Yahmose, mais ces biens eux-mêmes eussent été administrés par les deux fils d'Imhotep, et surtout par Sobek qui aurait incontestablement été celui qui aurait le plus bénéficié de la mort de Yahmose. Il est probable qu'il aurait exercé les fonctions de prêtre de Ka durant les absences d'Imhotep et que la charge lui serait revenue à la mort de son père. Cependant, Sobek ne peut pas avoir été le coupable, puisqu'il a lui-même bu

de ce vin empoisonné, et avec tant de cœur qu'il en est passé de vie à trépas. Par conséquent, autant qu'il me semble, les morts de Sobek et de Yahmose ne pourraient actuellement *bénéficier* qu'à une personne, qui est Ipy.

— J'en suis d'accord, déclara Esa. Parlons donc d'Ipy. Il est jeune, impatient, il ne semble pas avoir un fond particulièrement bon et il est à l'âge où l'on s'imagine qu'il n'y a rien de plus important dans la vie que de voir ses désirs comblés, et le plus vite possible. Il était furieux contre ses aînés et tenait qu'il avait été injustement exclu de l'association familiale intervenue entre Imhotep et ses fils. J'ai, d'autre part, l'impression qu'il tenait de regrettables renseignements de Kameni...

— De Kameni ?

L'interruption venait de Renisenb, qui, à peine l'eut-elle faite, rougit et se mordit la lèvre. Hori tourna la tête vers elle, posant sur la jeune femme un regard à la fois tendre et compréhensif.

— Oui, reprit Esa, de Kameni. Qu'il ait été ou non inspiré par Henet, c'est une autre question et ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Il reste qu'Ipy est ambitieux et arrogant, qu'il était jaloux de ses frères, dont il supportait l'autorité avec impatience, et qu'il se considère, ainsi qu'il me le disait encore tout à l'heure, comme la grande intelligence de la famille.

Hori s'étonna.

— Il t'a dit ça, à toi ?

— Il a eu la bonté de reconnaître que, comme lui-même, j'étais pourvue d'une certaine intelligence.

Incrédule, Renisenb demanda :

— Tu penses qu'Ipy aurait empoisonné Sobek et Yahmose ?

— J'estime, répondit Esa, que c'est une possibilité, rien de plus. Pour le moment, nous étudions une hypothèse et nous n'avons encore aucune preuve. Depuis le commencement des âges, et bien qu'ils sachent que les dieux réprouvent ces meurtres, il s'est trouvé des hommes pour tuer leurs frères. Si c'est ce qu'a fait Ipy, la preuve sera difficile car, je le reconnais volontiers, Ipy es fort habile !

Hori approuva d'un signe de tête.

— Mais je le répète, reprit Esa, nous nous contentons d'examiner des hypothèses et elles concernent tout le monde. Comme je vous l'ai déjà dit, j'exclus les domestiques, parce que je crois qu'aucun d'eux n'aurait l'audace d'accomplir un tel forfait, mais je ne mets pas Henet hors de cause.

Renisenb se récria :

— Henet ?... Mais Henet nous est à tous entièrement dévouée. Elle ne cesse de le répéter !

— Il est aussi facile de dire un mensonge qu'une vérité ! répliqua Esa. Je connais Henet depuis bien des années et je l'ai vue arriver ici, jeune femme, avec ta maman, de qui elle était parente. Pauvre malheureuse ! Elle avait été mariée à un homme qui ne s'occupait guère d'elle – il faut dire qu'elle n'était pas jolie – et dont elle était séparée. Elle eut un enfant qui mourut tout petit. Elle prétendait être très dévouée à ta mère, mais je l'ai observée maintes fois et, d'après la façon dont elle regardait ta maman, Renisenb, je puis t'affirmer qu'elle n'avait pour elle aucune affection véritable. Elle en était jalouse, elle l'enviait... et, quand elle dit qu'elle t'aime, toi, je n'en crois pas un mot.

Hori, ayant consulté Esa du regard, intervint :

— Dis-moi, Renisenb, toi, l'aimes-tu ?

Un peu à regret, Renisenb avoua que non.

— Je ne peux pas, expliqua-t-elle. Souvent, je me le suis reproché, Mais c'est plus fort que moi !

— Ne crois-tu pas, dit Hori, que c'est parce que, d'instinct, tu te rends compte que ses protestations d'amour et de dévouement ne sont pas sincères ? Elle te jure qu'elle t'aime. Te l'a-t-elle jamais prouvé de quelque façon que ce soit ? Est-ce qu'elle ne passe pas son temps à susciter des querelles dans la maison, en répétant à voix basse des choses dont elle sait qu'elles vous dresseront les uns contre les autres ?

— Oui... C'est assez vrai.

Esa se mit à rire.

— Décidément, Hori, tu n'as pas seulement des yeux, mais aussi des oreilles !

Renisenb, cependant, essayait de défendre Henet.

— Mon père a confiance en elle...

— Mon fils est un imbécile et il l’a toujours été ! répliqua Esa. Les hommes aiment qu’on les flatte et c’est un art que la vieille Henet pratique avec maîtrise. Elle lui est peut-être dévouée, quelquefois je suis tentée de le croire, mais elle ne l’est certainement à personne d’autre en cette maison.

Renisenb insistait.

— Mais elle ne... elle ne tuerait pas ! Pourquoi voudrait-elle nous empoisonner ? Qu’est-ce que ça lui rapporterait ?

— Rien ! Seulement, je ne sais pas ce qu’il se passe dans sa tête, ce qu’elle pense et ce qu’elle ressent ! Quelquefois, je me dis, que derrière son masque doux, elle roule de curieuses pensées. Si je ne me trompe pas, les raisons qui la feraient agir nous seraient incompréhensibles, aussi bien à toi qu’à Hori et à moi !

Hori acquiesça.

— Il y a une pourriture qui naît à l’intérieur, je l’ai déjà expliqué à Renisenb.

— Et, ce jour-là, dit Renisenb, je ne t’ai pas compris. Je me rends mieux compte maintenant. Tout a commencé avec l’arrivée de Nofret. Je me suis aperçue alors qu’aucun de nous n’était plus tout à fait le même qu’auparavant et cela m’a inquiétée...

Avec un geste las des deux bras, elle ajouta :

— Et maintenant *tout est peur*...

— Cette peur, déclara Hori, provient seulement de l’ignorance où nous sommes encore. Quand nous saurons, Renisenb, elle disparaîtra...

Esa suivait son idée.

Après Henet, il y a Kait, naturellement.

Renisenb, une fois encore, protesta :

— Kait n’aurait pas essayé de tuer Sobek ! C’est incroyable !

— Il n’y a rien d’incroyable ! dit tranquillement Esa. La vie ne m’a peut-être pas appris grand-chose, mais ça je le sais ! Kait est passablement stupide et il faut se méfier des sottes ! Elles sont dangereuses, parce qu’elles ne voient que leur petit univers à elles et qu’elles sont incapables d’avoir plus d’une idée à la fois. Le monde de Kait, c’est elle-même et ses enfants, plus Sobek, considéré en tant que père de ses enfants. Il peut très bien lui

être venu à l'esprit que la disparition de Yahmose enrichirait ses enfants. Sobek n'avait jamais donné grande satisfaction à Imhotep qui le trouvait violent, trop jaloux d'autorité et difficile à manier. Le père ne se reposait que sur Yahmose. Celui-ci mort, il serait obligé de s'en rapporter à Sobek. J'imagine que, pour Kait, les choses se présentaient aussi simplement que ça !

Renisenb, quoi qu'elle en eût, devait reconnaître la justesse de cette argumentation. Devant la vie, Kait était bien telle que la vieille femme l'avait dépeinte : elle ne songeait qu'à ses enfants et, son mari et eux exceptés, le reste du monde n'existait pas pour elle. Sa curiosité n'allait pas au-delà du petit groupe de sa propre famille.

— Mais, objecta-t-elle, elle devait bien se rendre compte que Sobek pouvait revenir, comme il l'a fait d'ailleurs, avoir soif et, lui aussi, boire du vin !

— Pas nécessairement, répondit Esa. Kait, je te le répète, est inintelligente. Elle n'aura vu que ce qu'elle voulait voir, c'est-à-dire Yahmose empoisonné et la responsabilité de sa mort attribuée à notre belle et méchante Nofret. Elle n'aura pas voulu envisager d'autres possibilités ou probabilités... et comme elle ne souhaitait pas la mort de Sobek, pas un instant elle n'aura pensé qu'il pouvait fort bien rentrer à l'improviste et boire du vin empoisonné !

— Et, maintenant, c'est lui qui est mort, alors que Yahmose est toujours vivant ! Pour elle, si tu dis vrai, ce doit être terrible !

— Ce sont de ces choses qui arrivent quand on est bête. Les événements se déroulent tout autrement qu'on ne les avait prévus...

Après un court silence, Esa poursuivit :

— Arrivons-en maintenant à Kamenî.

Kamenî ?

Renisenb, se surveillant, avait réussi à prononcer le nom du scribe d'une voix posée, mais le regard de Hori lui fit cependant détourner la tête.

— Nous ne pouvons pas le mettre hors de cause, reprit Esa. Nous ne lui connaissons aucun motif de vouloir nous nuire, mais que savons-nous de lui au juste ? Il vient du Nord, c'est-à-dire de la même région que Nofret. À son corps défendant ou

non, nous ne pouvons pas le savoir, il a aidé Nofret à dresser Imhotep contre ses enfants. Je l'ai observé souvent, mais je dois avouer que je vois assez mal qui il peut être. Dans l'ensemble, il me semble être un garçon assez banal, qui a une certaine finesse d'esprit et qui, bel homme, possède de surcroît ce quelque chose qui attire l'œil des femmes. Elles auront toujours de la sympathie pour lui et pourtant je pense – je puis me tromper, bien entendu – qu'il n'est pas de ceux qui peuvent s'emparer à la fois du cœur et de l'esprit d'une femme. Il a l'air d'être toujours gai et insouciant, et il ne semble pas que la mort de Nofret l'ait beaucoup affecté. Seulement, tout cela, c'est l'apparence. Qui peut dire ce qu'il se passe au fond d'un cœur humain ? Un homme qui sait ce qu'il veut peut aisément jouer un rôle... Pouvons-nous affirmer que Kameni n'a pas profondément souffert de la mort de Nofret et qu'il n'éprouve pas passionnément le désir ou le besoin de la venger ?... Satipy ayant tué Nofret, était-il nécessaire que son mari mourût, lui aussi ? Oui... Et aussi Sobek, qui menaça Nofret... Et peut-être Kait, qui lui infligea toutes sortes de petites misères, et Ipy, qui la détestait !...

Ça paraît fantastique, mais qui sait ?

Elle se tut, regardant Hori qui répéta :

— Qui sait ?

Elle répliqua :

— Toi peut-être. Tu crois savoir, n'est-ce pas ? Hori, après un silence, répondit :

— J'ai quelques idées à moi, c'est exact, sur cette histoire de vin empoisonné. Mais elles ne sont pas encore très claires et je ne vois pas...

Il s'interrompit, réfléchit encore, le sourcil froncé, puis dit :

— Non, je ne peux vraiment accuser personne.

— Mais il ne s'agit ici que de soupçons ! Parle ! Hori secoua la tête.

— Non, Esa ! Tout cela est trop vague... et, si c'était vrai, il vaudrait mieux que je garde cette vérité pour moi. Il y a des choses dangereuses à connaître.

— Mais, Hori, elles seraient dangereuses pour toi également ?

— Elles le sont, Esa. Nous sommes tous en danger dans cette maison... Renisenb aussi, encore qu'un peu moins que les autres, peut-être.

Esa, sans mot dire, considéra longuement le visage du scribe.

— Je donnerais cher, déclara-t-elle enfin, pour savoir ce que tu as dans l'esprit !

Hori ne répondit pas directement. Après un silence, il dit :

— La seule façon de savoir ce que les gens ont dans l'esprit, c'est d'observer la façon dont ils se conduisent.

Un homme dont le comportement vous paraît bizarre, qui a l'air de ne plus être lui-même...

— Celui-là est suspect ? demanda Renisenb.

Non, dit Hori, et c'est justement ce que je voulais souligner. L'homme dont les intentions sont mauvaises ou qui a quelque chose à se reprocher, cet homme-là, fixé sur son propre compte, cherche à dissimuler et s'applique à ne rien changer à sa manière d'être habituelle...

— Tu as dit « un homme » ? fit remarquer Esa.

— Homme ou femme, c'est la même chose.

— Je vois.

Il y eut un long silence qui fut rompu par Esa.

— Il nous reste, dit-elle, à parler de nous. Quels soupçons pourraient peser sur nous trois ?

— Nous ne devons pas nous oublier, déclara gravement Hori. Imhotep m'accorde toute sa confiance, la rédaction des contrats m'incombe et tous les comptes me passent par les mains. J'aurais fort bien pu en avoir falsifié, ainsi qu'il a été fait dans les propriétés du Nord. Yahmose aurait pu soupçonner mes malversations...

L'absurdité de l'hypothèse le faisait sourire malgré lui. Il acheva :

— Et je me serais vu dans l'obligation de le supprimer, faute de pouvoir acheter son silence.

— Comment peux-tu dire des choses pareilles ? s'écria Renisenb. Personne ne voudrait les croire !

— Quant à moi, dit Esa, je suis vieille... et, quand on devient vieux, il arrive qu'on change et qu'on déteste ce qu'on a aimé ! Je pourrais avoir été fatiguée des enfants de mes enfants et

avoir essayé de détruire ceux de mon sang. Ces choses-là se voient quelquefois...

— Et moi ? demanda Renisenb. Pourquoi aurais-je pu souhaiter la mort de mes frères bien-aimés ?

— Uniquement, répondit Hori, parce que, Yahmose, Sobek et Ipy disparus, tu serais le seul enfant restant à Imhotep. Il te trouverait un époux, le domaine entier te reviendrait, et ton mari et toi, vous seriez les tuteurs des enfants de Yahmose et de Sobek.

Souriant, il ajouta :

— Mais, à l'ombre de ce sycomore, je puis bien te dire, Renisenb, que nous ne te soupçonnons pas.

Esa sourit à son tour, avant de dire :

— Et, sous ce sycomore ou ailleurs, Renisenb, nous t'aimons.

CHAPITRE XVII

DEUXIÈME MOIS DE L'ÉTÉ

(1^{er} JOUR)

I

Ainsi, tu es sortie de la maison ? s'écria Henet, venant à la rencontre d'Esa qui regagnait sa chambre. Ça ne t'était pas arrivé depuis près d'un an !

— Les vieilles gens ont des lubies ! répondit Esa.

— Je t'ai aperçue, étendue près de la piscine, avec Renisenb et Hori.

— Ils sont tous deux très agréables... Dis-moi, Henet, y a-t-il quelquefois quelque chose que tu ne vois pas ?

— Je ne comprends vraiment pas ce que tu veux dire ! Tu étais là bien en vue et tout le monde pouvait te voir !

— Oui... mais tout le monde ne pouvait pas m'entendre ! Henet, malgré elle, fit la grimace.

— Je ne vois pas, Esa, pourquoi tu es si méchante avec moi ! Tu ne cesses d'insinuer des choses... J'ai bien trop à faire dans cette maison, où il faut que je surveille tout, pour m'intéresser en outre aux conversations des uns et des autres. Ce que les gens disent, qu'est-ce que ça peut bien me faire ?

— Je me le suis souvent demandé.

— Je t'assure que, s'il n'y avait pas Imhotep, qui, lui, me rend justice...

Esa l'interrompt :

— S'il n'y avait pas Imhotep ! Ne dépends-tu pas de lui ? S'il lui arrivait quelque chose...

Henet, à son tour, coupa la parole à Esa.

— Il n'arrivera rien à Imhotep !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Peut-on être assuré de quoi que ce soit dans cette maison ? N'est-il pas arrivé malheur, à Yahmose et à Sobek ?

— C'est vrai !... Sobek est mort... et Yahmose a bien failli mourir...

— Henet, *pourquoi as-tu souri en disant cela ?*

— Souri ? Moi ?

Henet était stupéfaite. Elle poursuivit :

— Tu rêves, Esa. Est-il vraisemblable que je me mette à sourire en parlant de tels drames !

— Je t'accorde que je ne vois plus très clair, répliqua Esa, mais je ne suis pas tout à fait aveugle. Quelquefois, sous certains angles, j'y vois admirablement... et il arrive que les gens qui me parlent, me croyant presque aveugle, ne surveillent pas leurs jeux de physionomie comme ils le feraient avec d'autres. C'est pourquoi, Henet, je te répète ma question : pourquoi souriais-tu avec tant de satisfaction ?

— Tu m'insultes !... C'est ça, tu m'insultes !

— Maintenant, tu as peur.

— Et qui donc peut se flatter de ne pas avoir peur, avec tout ce qui se passe dans cette maison ? Nous avons tous peur, j'en suis convaincue ! Peur de ces esprits qui reviennent sur terre pour nous tourmenter... Ce que tu as contre moi, je le sais. Tu viens de bavarder avec Hori. Que t'a-t-il dit de moi ?

— Que sait-il de toi, Henet ?

— Rien... Rien du tout !... Tu ferais mieux de me demander ce que, moi, je sais de *lui* !

Une flamme brilla dans le regard de la vieille femme.

— Que sais-tu de lui ?

Henet inclina la tête sur son épaule.

— Tous, vous méprisez la pauvre Henet. Seulement, je sais ce qui se passe. J'ignore peu de chose quant à ce qui se trame dans cette maison. Je suis peut-être sotte, mais je vois plus de choses que n'en voient les malins, comme Hori. Quand je le rencontre,

il fait toujours comme s'il ne me voyait pas. Il regarde par-dessus mon épaule, comme s'il apercevait quelque chose derrière moi, quelque chose qui n'est pas là. Il a tort, il ferait bien mieux de me regarder, moi ! Il peut me tenir pour quantité négligeable, il peut me trouver stupide, ce ne sont pas les gens les plus intelligents qui savent ce qu'il faut savoir ! Satipy se croyait très forte. Où est-elle maintenant ? J'aimerais qu'on me le dise.

Henet, se tut très satisfaite d'elle-même. Puis, comme ce discours l'avait apaisée, elle adressa à Esa de petits sourires aimables, en personne évidemment soucieuse de rentrer en grâce auprès de quelqu'un qu'elle vient de contrarier. Mais Esa, suivant ses propres pensées, ne faisait pas attention à elle. À voix basse, elle murmurait :

— Satipy...

Henet retrouva son ton pleurnichard ordinaire pour dire :

— Pardonne-moi, Esa, d'avoir perdu mon sang-froid ! Je ne sais pas ce que j'ai eu ! Je ne pensais pas un mot de tout ce que j'ai raconté...

Esa leva la tête.

— Va-t-en, Henet ! Que tu l'aies pensé ou non, ça n'a pas la moindre importance ! Mais tu as dit une phrase qui a éveillé en mon esprit des idées neuves... Retire-toi et, je te préviens, fais attention à ce que tu dis et à ce que tu fais ! Nous ne voulons plus de nouvelles morts dans cette maison ! *J'espère que tu comprends ce que je veux dire...*

II

Tout est peur...

Ces mots, Renisenb les avait prononcés, au cours de la conversation auprès de la piscine, sans y prendre garde. Maintenant, seulement, elle s'avisait qu'ils exprimaient une vérité profonde.

Elle allait rejoindre Kait et les enfants près du pavillon, mais, inconsciemment, elle ralentit et s'arrêta. Elle sentit qu'elle redoutait de se trouver en face de Kait et d'être obligée de lui parler. Elle vit Henet apparaître sous le porche, puis rentrer dans la maison. Elle eut, plus forte que jamais, la certitude de la détester. Puis elle aperçut Ipy qui s'approchait, la tête haute, souriant. Il restait l'enfant gâté, le gamin malfaisant qu'il était déjà dans son jeune âge.

— Eh bien ! Renisenb, que se passe-t-il, pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Moi ?

Ipy éclata de rire.

— Oui, toi ! Tu as l'air aussi stupide qu'Henet.

— Henet n'est pas stupide, Ipy. Elle est très forte.

— Elle est pleine de malice, ça, je le sais ! Exactement, c'est le poison de la maison. Je me débarrasserai d'elle.

Renisenb ouvrit la bouche pour parler, mais ce fut seulement à la seconde tentative qu'elle parvint à se faire entendre.

— Te débarrasser d'elle ?

— Mais, enfin, ma chère sœur, qu'est-ce que tu as ? Est-ce que, toi aussi, tu verrais circuler dans le voisinage des esprits analogues à celui que prétendait avoir vu ce petit pâtre stupide ?

— Tout le monde te paraît stupide, à ce que je vois.

— Ce gosse l'était certainement ! Je reconnais, si ça peut te faire plaisir, que la stupidité commence à m'être insupportable. Il y en a trop ! Crois-tu que c'était drôle pour moi d'être commandé par deux aînés qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez ? Maintenant que la voie est libre, que je n'ai plus affaire qu'à mon père, tu vas voir la différence ! Mon père fera ce que je veux, moi !

Il était plus arrogant que jamais. On le sentait sûr de lui, plein de vie et d'ardeur.

— Est-ce que tu n'oublies pas que Yahmose vit toujours ? demanda Renisenb d'un ton sec.

Ipy laissa tomber sur elle un regard chargé de dédain.

— Tu te figures qu'il se remettra ?

— Pourquoi pas ?

Ipy ricana.

— Pourquoi pas ? Disons simplement, veux-tu, que je ne suis pas de ton avis. Yahmose est fini, balayé. Il traînera peut-être un petit bout de temps, il ira s'asseoir et geindre au soleil, Mais, en tant qu'homme, il n'existe plus. Il a survécu au poison, il s'est rétabli, mais tu as pu le constater toi-même, son état maintenant reste stationnaire.

— Mais, pourquoi ? Le médecin assurait que, dans quelque temps, il serait aussi fort qu'autrefois.

Ipy haussa les épaules.

— Les médecins ne savent pas tout. Ils prennent des airs graves et ils emploient de grands mots, c'est tout ce qu'on peut dire ! Blâme Nofret si tu veux, mais dis-toi bien que Yahmose, ton très cher frère Yahmose, est condamné !

— Et tu n'as pas peur pour toi ?

— Moi, peur ?

Ipy, son beau visage rejeté en arrière, riait à pleine gorge.

— On ne peut pas me faire du mal à moins que je n'y consente, répliqua le jeune homme. Je ne suis pas bien vieux, Renisenb, mais je suis de ces gens qui sont nés pour triompher... et c'est pourquoi tu ferais bien de te mettre de mon côté. Tu m'entends ? Tu me traites souvent de gamin irresponsable. Ce temps-là est fini et, à mesure que les mois passeront, tu pourras constater que les choses ne seront plus tout à fait ce qu'elles étaient auparavant. Dans quelque temps, il n'y aura plus ici d'autre volonté que la mienne. Je ne dis pas que ce ne sera pas Imhotep qui donnera les ordres, mais le cerveau qui les aura conçus, ne sera pas le sien, mais le mien.

Il se remit en route, s'arrêtant après quelques pas pour ajouter, se retournant à demi :

— Conclusion, Renisenb : veille à ce que je n'aie pas à me plaindre de toi.

Renisenb, stupéfaite, le regarda s'éloigner. Elle entendit marcher derrière elle. Kait arrivait auprès d'elle.

— Qu'est-ce qu'Ipy te racontait ?

— Il me disait, répondit Renisenb d'une voix lointaine, qu'il serait bientôt ici le seul maître.

— Vraiment ? fit Kait ! Ce n'est pas mon opinion !

III

Ipy escalada d'un pas léger les marches du porche, pénétra dans la maison et entra dans la chambre où Yahmose était étendu, spectacle qui paraissait lui être agréable.

— Alors, frère, demanda-t-il d'une voix joyeuse, comment va ? Est-ce que nous ne te reverrons jamais dans les champs ? Ce qui m'étonne, c'est qu'on puisse se passer de toi !

Yahmose s'agita sur sa couche et répondit avec effort :

— Je ne comprends rien à ce qu'il m'arrive. Le poison est éliminé et mes forces ne reviennent pas ! Ce matin, j'ai essayé de marcher. Mes jambes ne pouvaient me porter. Je suis faible, faible... et, ce qui est plus grave, j'ai l'impression que je m'affaiblis de jour en jour.

Ipy prit un air apitoyé pour dire :

— C'est triste. Qu'en pensent les médecins ?

— L'assistant de Mersu me rend visite tous les jours. Il ne comprend rien à mon état. J'absorbe de puissantes décoctions d'herbes... les prières sont dites régulièrement, on me donne une nourriture réconfortante, il n'y a aucune raison, c'est l'avis du médecin, pour que mes forces ne reviennent pas. Or, ma faiblesse augmente...

— Triste ! murmura Ipy.

Il se retira, tout en fredonnant doucement, et alla trouver son père qui faisait des comptes avec Hori. Le visage soucieux d'Imhotep s'éclaira quand il aperçut son fils bien-aimé.

— Ah ! voici Ipy. Quelles nouvelles du domaine ?

— Tout va bien, père. Nous avons commencé la moisson de l'orge. Une belle récolte !

— Râ soit loué ! Grâce à lui, tout va bien au dehors. Que n'en est-il de même, hélas ! dans la maison même. Je veux faire confiance à Ashayet, qui ne nous laissera pas dans la détresse, mais... ce qui me préoccupe, c'est Yahmose... Cette faiblesse incompréhensible...

Ipy eut un petit sourire méprisant.

— Yahmose a toujours été faible !

Hori protesta doucement.

— C'est inexact. Sa santé a toujours été excellente. Ipy répliqua, d'un ton agressif :

La santé d'un homme dépend de sa volonté ! Yahmose n'en a jamais eu. Il a toujours eu peur de commander.

— Pas en ces derniers temps ! déclara Imhotep. Yahmose, depuis quelques mois, montrait de l'autorité. J'en ai été le premier surpris. Ce qui m'inquiète, c'est sa faiblesse physique, alors que Mersu m'assure que, le poison étant éliminé, les forces devraient lui revenir rapidement.

Hori posa à côté de lui le rouleau de papyrus qu'il venait de consulter.

— Il y a d'autres poisons, dit-il d'une voix calme. Imhotep se tourna vers le scribe.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a des poisons qui n'agissent pas immédiatement, dont les effets se manifestent insidieusement et à la longue. On les administre sans hâte, par petites doses, ils s'accumulent dans l'organisme et la mort ne survient qu'après des mois et des mois de faiblesse... Il y a bien des femmes qui savent cela et qui ne font pas autrement pour se débarrasser d'un époux, dont tout le monde est persuadé qu'il meurt d'une mort naturelle.

Imhotep avait pâli.

— Voudrais-tu dire qu'il en va ainsi avec Yahmose ?

— Je me borne à signaler une possibilité. Sans doute, un esclave goûte tous les mets qui sont présentés à Yahmose mais la précaution ne sert de rien si le poison est administré à doses très légères...

— Folie ! s'écria Ipy. Pure folie ! Je ne crois pas à l'existence de poisons de ce genre. Je n'ai jamais entendu parler d'eux.

Hori leva les yeux.

— Tu es encore très jeune, Ipy. Il y a bien des choses que tu ignores.

— Mais que pouvons-nous faire ? demanda Imhotep d'une voix pressante. Nous avons fait appel à Ashayet, nous envoyons des offrandes au temple... Ce n'est pas que je croie beaucoup à ces superstitions, mais enfin... Que pouvons-nous d'autre ?

— Fais préparer la nourriture de Yahmose par un esclave en qui tu as pleine confiance et fais surveiller l'esclave.

— Mais cela voudrait dire qu'ici, dans ma maison...
— C'est stupide ! s'écria Ipy. Complètement stupide.
— Essayons, dit Hori d'un ton calme. Nous verrons vite si c'est stupide.

Ipy quitta la pièce, furieux, Imhotep, le front barré de rides inquiètes, le suivit des yeux. Il était perplexe...

IV

Ipy était dans une telle colère qu'il faillit renverser Henet en sortant de la maison.

— Laisse-moi passer ! s'écria-t-il. Tu es toujours dans les jambes des gens.

— Que tu es brutal, Ipy ! Tu m'as fait mal au bras.

— C'est une bonne chose. J'en ai assez de toi et de tes pleurnicheries. Plus tôt tu t'en iras d'ici, mieux ce sera... Je veillerai d'ailleurs à ce que tu ne t'y éternises pas.

Henet le dévisageait de ses yeux malicieux.

— Tu me mettras à la porte, hein ? Après tout ce que j'ai fait pour toi et pour les autres ? J'ai pourtant été dévouée à ta famille, ton père le sait.

— Il y a assez longtemps que tu le lui répètes ! Nous commençons à le savoir, tous. Pour moi, tu n'es qu'une vieille chipie, dont la langue trop bien pendue ne sert qu'à provoquer des embêtements à tout le monde ! Tu as aidé Nofret dans ses manigances, je le sais fort bien. Quand elle est morte, tu t'es remise à nous cajoler... Ça n'empêchera pas qu'au bout du compte c'est moi que mon père écouterait, et non tes mensonges !

— Tu es terriblement en colère, Ipy. Et pourquoi ?

— Ça ne te regarde pas !

— Tu n'aurais pas peur, par hasard ? Il se passe de drôles de choses, ici...

— Tu ne me feras pas peur, vieille chatte !

Haussant les épaules, il se remit en route, cependant qu'Henet entra dans la maison. Un gémissement l'attira dans

la chambre de Yahmose. Il s'était levé et essayait de marcher, mais ses jambes lui refusaient tout service, et, sans l'assistance de la vieille femme, qui s'était vivement portée vers lui, il se serait affalé sur le sol. Elle l'aida à regagner sa couche.

— Tu es solide, Henet, lui dit-il, la tête sur son oreiller de bois. On ne le croirait pas, à te voir !... Je te remercie. Mais qu'est-ce que j'ai donc ? Comment se fait-il que mes muscles tournent en eau ?

— La maison est maudite, Yahmose. Tout cela est l'ouvrage de ce démon-femelle qui nous est venu du Nord. Rien de bon n'arrive jamais du Nord !

Yahmose murmura, d'une voix désespérée :

— Je meurs, Henet, je meurs...

— D'autres mourront avant toi !

— Hein ?

Soulevé sur un coude, il la regardait. Elle hocha la tête longuement.

— Je sais ce que je dis, Yahmose ! Ce n'est pas toi la prochaine victime. Tu verras.

V

— Pourquoi m'évites-tu, Renisenb ?

Kameni s'était placé devant Renisenb pour lui barrer le passage. Elle rougit, dans l'incapacité momentanée de trouver une réponse acceptable. Elle avait en effet délibérément modifié sa route en apercevant Kameni. Il insistait :

— Pourquoi, Renisenb ?

Elle ne trouvait rien. Comme elle ne pouvait continuer à secouer la tête plus longtemps, elle se résigna à le regarder en face. Elle craignait de le voir, lui aussi, différent de ce qu'il était auparavant, et ce fut avec un curieux sentiment de satisfaction qu'elle constata qu'il n'avait pas changé. Il lui parut grave et, pour une fois, ses lèvres ne souriaient pas. Il reprit :

— Je sais pourquoi tu m'évites, Renisenb.

Elle retrouva sa voix.

— Je... ne t'évite pas. Je ne t'avais pas vu.

Souriant, il répondit :

— Ça, c'est un mensonge !... Renisenb, jolie Renisenb ! Elle sentit sa main se poser sur son avant-bras. Vivement, elle se dégagea :

— Ne me touche pas. Je n'aime pas qu'on me touche !

— Pourquoi cette hostilité, Renisenb ? Tu sais très bien ce qui nous rapproche. Tu es jeune, tu es saine, tu es belle, tu ne saurais toute ta vie pleurer un époux disparu. Je t'emmènerai avec moi loin de cette maison maudite, et aucun danger ne te menacera plus.

— Et si ça ne me disait rien de m'en aller avec toi ? répliqua Renisenb avec vivacité.

Kameni se mit à rire, d'un rire qui découvrait ses magnifiques dents blanches.

— Mais tu as envie de venir avec moi, quoique tu ne l'admettes pas. La vie est belle, Renisenb, quand frère et sœur sont réunis ! Je t'aimerai, je te rendrai heureuse et je serai ton seigneur ! Je ne chanterai plus à Ptah : « *Donne-moi ma sœur, ce soir !* », mais j'irai trouver Imhotep et je lui dirai : « *Donne-moi ma sœur Renisenb !* »... Seulement, comme je ne te crois pas en sécurité ici, je t'emmènerai. Je suis un bon scribe et, si je le désire, je puis trouver à m'employer chez les plus nobles thébains. J'aime la vie qu'on mène ici, j'aime les champs, les troupeaux, la voix des moissonneurs qui chantent, la navigation sur le fleuve, mais je puis renoncer à tout ça. Nous partirons ensemble sur le Nil, Renisenb, et nous prendrons avec nous Teti ! C'est une belle enfant, je l'aimerai et serai pour elle un bon père. Qu'en penses-tu, Renisenb ?

Elle se taisait. Son cœur battant très vite, elle se sentait devant Kameni faible et fragile, mais il lui semblait aussi qu'il était pour elle un adversaire.

« Sa main sur mon bras, songeait-elle, et je me sens désarmée... Parce qu'il est fort, avec de larges épaules carrées et des lèvres qui sourient... Mais je ne sais rien de lui, ni de ses pensées, ni des sentiments de son cœur... Il n'y a pas de paix

entre nous et pas de tendresse... Je ne sais pas ce que je veux, mais ce n'est pas ça... Non, pas ça ! »

À haute voix, mais sans assurance, elle dit :

— Je ne veux pas un nouvel époux... Je veux rester seule... Être moi-même...

— Non, Renisenb, tu te trompes. Tu n'es pas faite pour vivre seule... Ta main le dit, qui tremble dans la mienne... Tu vois ?

Avec effort, Renisenb retira sa main.

— Je ne t'aime pas, Kameni. Je crois que je te hais. Il sourit.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, Renisenb. Il n'y a pas loin de la haine à l'amour. Nous en reparlerons !

Il s'éloigna avec la grâce légère d'une jeune gazelle. Renisenb alla rejoindre Kait, qui, au bord de la piscine, surveillait les jeux des enfants. Kait lui parla. Renisenb répondit au hasard, sans que Kait, absorbée comme toujours par ses devoirs de mère, parût seulement le remarquer. Brusquement, Renisenb demanda :

— Dois-je prendre un nouvel époux, Kait ? Qu'en penses-tu ?

Sans que la question semblât éveiller en elle un intérêt exceptionnel, Kait répondit d'un ton placide :

— Ce ne serait pas une mauvaise idée. Tu es jeune, tu es forte, tu pourrais encore avoir beaucoup d'enfants.

— Mais crois-tu donc, Kait, que ce soit là l'unique ambition que puisse avoir une femme ? Vivre sur le derrière de la maison, avoir des enfants et passer tout son temps autour d'eux ?

— Une femme n'a pas à s'occuper d'autre chose, tu le sais comme moi. Ne parle pas comme s'il s'agissait d'un esclavage. La femme compte dans notre pays, par elle l'héritage se transmet à ses enfants, elle est le sang même de l'Égypte.

Pensive, Renisenb regardait Teti qui s'appliquait à confectionner une guirlande de fleurs pour sa poupée. L'enfant se concentrait sur sa tâche et plissait le front. Il y avait eu un temps où les traits de Teti apparaissaient à sa mère si semblables à ceux de Khay, avec sa petite moue et cette façon qu'il avait de tourner la tête, que Renisenb sentait son cœur fondre de chagrin chaque fois qu'elle posait les yeux sur sa fille. Mais l'image de Khay s'estompait maintenant dans son souvenir et Teti ressemblait moins à son père. Parfois, quand elle serrait

Teti sur sa poitrine, Renisenb avait comme le sentiment qu'elle était encore un peu de son propre corps, un peu de sa chair vivante et qu'elle était à elle, uniquement à elle. Maintenant, elle pensait « Elle est *moi*... et elle est aussi Khay ! »

Teti leva la tête, aperçut sa mère et sourit. C'était un petit sourire grave et amical, où il y avait de la confiance et de la joie.

« Non, songea Renisenb, elle n'est pas moi et elle n'est pas Khay. Elle est elle-même. Elle est Teti. Elle seule, comme je suis seule, comme, tous, nous sommes seuls ! S'il y a de l'amour entre nous, nous serons amies toute notre vie, mais, s'il n'y a pas d'amour, elle grandira et nous serons deux étrangères. Elle est Teti et je suis Renisenb. »

Kait, cependant, dévisageait Renisenb.

— Enfin, Renisenb, lui demanda-t-elle, qu'est-ce que tu voudrais, *au juste* ? Je ne te comprends pas.

Renisenb ne répondit pas. Comment faire comprendre à Kait, avec des mots, ce qu'elle-même comprenait à peine ? Elle regarda autour d'elle : les murs de la cour, le porche avec ses joyeuses couleurs, les eaux calmes de la piscine, l'aimable petit pavillon, les parterres de fleurs bien entretenus, les bouquets de papyrus, toutes ces choses familières à ses yeux exprimaient la sécurité, la quiétude, comme aussi les bruits de la maison, le babillage des voix enfantines et, venant de très loin, le mugissement d'un troupeau.

— D'ici, dit-elle, on ne voit pas le Nil...

Kait, surprise, répondit :

— Pourquoi voudrait-on le voir ?

— Je ne sais pas.

Renisenb voyait clairement s'étendre devant elle une longue perspective de champs verts et drus et, plus loin, au-delà des eaux bleues du Nil, une terre enchantée, rose pâle et améthyste, qui se dissolvait à l'horizon. Elle retint son souffle : elle n'entendait plus et ne voyait plus ce qu'il se passait autour d'elle. Tout était silence, elle éprouvait un sentiment de satisfaction infinie.

— Si je tourne la tête, songeait-elle, j'apercevrai Hori. Abandonnant ses papyrus, il lèvera les yeux et me sourira... Puis

le soleil se couchera, l'obscurité viendra, je m'endormirai... et ce sera la mort...

— Qu'est-ce que tu dis, Renisenb ?

Elle eut un sursaut. Elle ne savait pas qu'elle avait parlé tout haut. Elle revint brusquement à la réalité. Kait la dévisageait curieusement.

— Tu parlais de mort, Renisenb ? À quoi pensais-tu ? De nouveau, elle regarda autour d'elle. L'eau... Les enfants qui jouaient... Elle sourit de plaisir.

— Que tout est tranquille ici, murmura-t-elle. Comme tout est calme ! Comment imaginer que quelque chose de... terrible... puisse se passer ici !

Le lendemain matin, près de la piscine, on découvrit le corps d'Ipy. Allongé sur le sol, le visage dans l'eau, tel que l'abandonna la main qui lui avait maintenu la tête dans l'onde tandis qu'il se noyait.

CHAPITRE XVIII

DEUXIÈME MOIS DE L'ÉTÉ

(10^e JOUR)

I

Imhotep était assis, comme tassé sur lui-même. Il avait vieilli. C'était maintenant un vieillard brisé, sur le visage duquel demeurait une expression de stupeur. Henet lui apportait quelque nourriture et le pressait de la prendre.

— Il faut, Imhotep, que tu conserves tes forces !

— A quoi bon ?... Et, d'ailleurs, être fort, qu'est-ce que c'est ? Ipy était fort... Il était jeune, il était beau... Et, maintenant, il est dans un bain de saumure... Ipy, mon fils bien-aimé, le dernier de mes fils !

— Ce n'est pas exact, Imhotep. Il te reste Yahmose, ton bon Yahmose.

— Pour combien de temps ? Il est condamné, lui aussi, comme nous le sommes tous en cette maison. Pourquoi le destin s'acharne-t-il ainsi sur nous ? Pouvais-je deviner que le fait, pour moi, de prendre une concubine entraînerait de si horribles conséquences ? C'est une chose acceptée, conforme aux lois des hommes et des dieux. Cette femme, je l'ai traitée avec honneur et respect. Alors, pourquoi suis-je ainsi frappé ? Serait-ce Ashayet qui cherche à se venger ? Refuserait-elle de me pardonner ? Il est de fait qu'elle semble vouloir ignorer ma supplique. Mes malheurs continuent...

— Il ne faut pas dire ça, Imhotep ! Il n'y a pas si longtemps que le vase a été déposé dans la chambre des offrandes et nous savons que la Justice ne se hâte jamais. Il en va ainsi dans ce monde et dans l'autre. La Justice est la Justice, elle ne se presse pas, mais elle finit toujours par se manifester !

Imhotep secoua la tête d'un air de doute, Henet poursuivit :

— D'autre part, Imhotep, tu ne dois pas oublier qu'Ipy n'était pas le fils d'Ashayet, mais celui d'Ankh. Pourquoi, dès lors, Ashayet eût-elle spécialement veillé sur lui ? Avec Yahmose, le cas est différent. Yahmose recouvrera la santé, parce qu'Ashayet fera ce qu'il faut pour cela !

— Tes paroles me réconfortent, Henet, et il y a sans doute du vrai dans ce que tu dis. Yahmose reprend des forces à mesure que passent les jours et il est, je te l'accorde, un fils loyal et respectueux. Mais où est mon Ipy, qui était si fort et si beau ?

Imhotep se remit à gémir. Henet, pour ne pas être en reste, pleura un peu.

— Ah ! s'écria Imhotep, si seulement je n'avais jamais vu cette maudite fille !

— Tu dis vrai, mon maître ! Une fille de Seth, s'il y en a jamais eu une ! Connaissant la magie et tous les maléfices, c'est bien certain !

Esa, qui arrivait, annoncée par le martèlement régulier de sa canne sur les dalles, ricana avec mépris.

— Vous êtes donc totalement dépourvus de bon sens, tous les deux ? Et n'as-tu donc, Imhotep, rien de mieux à faire qu'à maudire une malheureuse fille que tu es allé chercher et qui, exaspérée par l'imbécile conduite des imbéciles épouses de tes imbéciles de fils, s'est souvenue qu'elle était femme et s'est défendue avec la malice et la ruse qui sont les armes de son sexe ?

— Défendue ? Que me racontes-tu là, Esa, et que viens-tu parler de Malice et de ruse ? Sur mes trois fils, deux sont morts et le troisième est mourant. Et c'est toi, ma mère, qui...

Esa ne le laissa pas poursuivre.

— Il me semble, Imhotep, puisqu'on ne veut pas ici reconnaître les faits pour ce qu'ils sont, qu'il est grand temps de dire un certain nombre de choses. Chasse de ton esprit ces

croyances superstitieuses qui te font penser que c'est une morte qui te persécute. C'est une main vivante qui a maintenu sous l'eau la tête d'Ipy jusqu'à ce qu'il mourût, et une main vivante qui a jeté le poison dans le vin que devaient boire tes fils. Tu as un ennemi, Imhotep, j'en suis d'accord, mais cet ennemi est dans la maison. Et, ce qui le prouve, c'est que, depuis que tu as décidé, sur le conseil de Hori ; que ce serait Renisenb elle-même qui préparerait les repas de Yahmose ou qu'elle surveillerait directement l'esclave chargé de faire sa cuisine, Yahmose va mieux de jour en jour. Cesse d'être stupide, Imhotep. Et ne passe plus ton temps à te lamenter, encouragé par Henet à pleurer sur toi-même...

Brusquement mise en cause, Henet protesta.

— Oh ! Esa, comme tu me juges mal !

— Je répète : encouragé par Henet, soit parce qu'elle est idiote, soit pour quelque autre raison...

— Que Râ te pardonne, Esa, les méchancetés que tu dis à une malheureuse vieille femme !

Esa haussa les épaules et, d'un geste autoritaire, frappa le sol de sa canne.

— Ressaisis-toi, Imhotep, et *réfléchis* ! Ta chère femme Ashayet, que j'aimais beaucoup et qui n'était pas une imbécile, soit dit en passant, peut user pour toi de son influence dans l'autre monde, Mais tu ne peux pas t'attendre à ce qu'elle réfléchisse pour toi dans celui-ci. Il faut agir, Imhotep, car, si nous ne le faisons pas, il y aura encore des morts !

— Mais, Esa, tu parles d'un ennemi qui se trouverait dans cette maison même ! Le crois-tu vraiment ?

— Évidemment, je le crois !... Parce que c'est la seule chose qu'on puisse se dire si on a un peu de bon sens !

— Alors, nous serions tous en danger ?

— Nous le sommes. Seulement, nous ne sommes pas menacés par des esprits, mais par des doigts bien vivants qui laissent tomber du poison dans la nourriture, par cette silhouette très vivante qui s'est glissée derrière ton fils, alors qu'il revenait du village, et qui lui a maintenu la tête sous l'eau.

— Quelque chose, dit pensivement Imhotep, qui a dû demander de la force.

— A première vue, oui, répliqua Esa, mais je n'en suis pas tellement sûre. Ipy était allé au village, il avait bu beaucoup de bière et devait être très énervé. Il est très possible qu'il soit revenu pas très solide sur ses jambes et que, rencontrant la personne qui devait le tuer et jugeant qu'il n'avait rien à redouter d'elle, il se soit agenouillé au bord de la piscine pour se rafraîchir le visage. À ce moment-là, il ne fallait plus beaucoup de force.

— Où veux-tu en venir, Esa ? Insinuerais-tu que c'est *une femme* qui a commis ce crime ? Mais c'est impossible ! D'ailleurs, il ne se peut pas que mon ennemi soit dans cette maison. Nous le saurions. En tout cas, moi, je le saurais !

Le mal qui est caché dans le cœur, Imhotep, ne se voit pas sur le visage.

— Il faudrait donc croire qu'un domestique ou un esclave...

— Certainement pas.

— Alors, un de nous ?... Ou bien Hori ou Kamenî !... Mais Hori est la conscience et la loyauté mêmes et il fait presque partie de la famille ! Quant à Kamenî, il n'est pas d'ici, je le veux bien, mais il est de notre sang et il m'a donné des preuves de son dévouement. Mieux, il est venu me trouver ce matin pour me demander si je consentirais à son mariage avec Renisenb !

— Ah ! oui ? fit Esa, vivement intéressée. Et qu'as-tu répondu ?

— Que pouvais-je répondre ? Est-ce le moment de parler mariage ? C'est ce que je lui ai dit.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il m'a déclaré qu'à son avis c'était au contraire tout à fait le moment, Renisenb lui paraissant menacée aussi longtemps qu'elle resterait en cette maison.

— Cela, répliqua Esa, je me le demande ! J'ai cru qu'elle était en danger, c'était également l'opinion de Hori, mais maintenant...

Imhotep poursuivit :

— J'estime qu'il ne peut être question dans le même temps de mariage et de funérailles. Ce ne serait pas convenable. Tout le Nome en parlerait...

Esa haussa les épaules.

— Qu'importe ce que les gens peuvent penser ! Si tu crois qu'ils ne se disent pas déjà que les embaumeurs ne sortent pas de chez nous ! Ipy et Montu doivent être ravis. Jamais leurs affaires n'ont si bien marché !

— Ils en ont profité pour majorer leurs prix de dix pour cent !
Imhotep, arraché pour un instant à ses tristes pensées, ajouta avec indignation :

— C'est honteux ! Ils prétendent que la main-d'œuvre est plus chère !

Esa sourit.

— Ils devraient nous faire un prix de gros !

Imhotep regarda sa mère d'un air choqué.

— Crois-tu qu'il y a là sujet à plaisanteries ?

— Mais la vie tout entière est une plaisanterie, Imhotep, et c'est la mort qui rit la dernière ! Ne te le rappelle-t-on pas aux jours de fête, quand on te dit : « Bois, mange et sois heureux, car tu mourras demain ! » ?... Pour nous, c'est on ne peut plus vrai ! Toute la question est de savoir qui mourra demain !

— Tu dis des choses terribles ! Que peut-on faire ?

— Avant tout, répondit Esa, ne faire confiance à personne ! C'est essentiel. Je répète : à personne. Henet se mit à pleurnicher.

— Pourquoi me regardes-tu en disant cela ?... Si quelqu'un est digne de confiance, c'est bien moi ! Je l'ai prouvé pendant des années. Ne l'écoute pas, Imhotep !

Imhotep entreprit de la rassurer.

— Allons, ma bonne Henet !... Bien sûr, je te fais confiance !... Je sais très bien que tu m'es profondément dévouée...

— Justement, dit Esa, tu n'en sais rien. Personne de nous ne sait rien. C'est là le danger !

— Alors, tu m'accuses ? demanda Henet entre deux sanglots.

— Je ne peux pas t'accuser ! Je ne sais rien et je n'ai pas de preuves. Je n'ai que des soupçons...

Imhotep regarda sa mère bien en face.

— Des soupçons ?... Contre qui !

— J'en ai eu d'abord sur une première personne, puis sur une seconde et, enfin, sur une troisième. Je serai franche. Au

début, j'ai soupçonné Ipy. Il est mort, donc je me trompais. Ensuite, j'ai soupçonné une autre personne, mais le jour même de la mort d'Ipy, une troisième idée m'est venue...

Elle s'interrompit.

— Kameni et Hori, reprit-elle, sont-ils dans la maison ? Fais-les chercher et fais également appeler Renisenb, Kait et Yahmose. J'ai des choses à dire que je veux que tout le monde entende.

II

Esa promena son regard sur la famille assemblée. Elle vit Yahmose, un air de gravité aimable sur le visage, Kameni, avec son sourire, qui ne signifiait rien, Kait, placide et indifférente, Hori, impénétrable, Renisenb, curieuse et craintive, Imhotep, dont la peur crispait les traits, et Henet dont les yeux lui parurent brillants de plaisir.

« Toutes ces figures, songea-t-elle, ne m'apprennent rien. Parce qu'elles ne traduisent que des émotions superficielles. Mais, malgré cela, si je ne me trompe pas, il y a un traître dans le lot ! »

Tout haut, elle commença :

— J'ai quelque chose à vous dire à tous, mais auparavant je voudrais, devant vous, parler à Henet.

L'expression du visage d'Henet se modifia brusquement : il n'y avait plus dans ses yeux ni amusement, ni curiosité, mais seulement de la peur. Elle protesta, d'une voix qui s'éleva tout de suite à des hauteurs suraiguës.

— Je me doutais, Esa, que tu me soupçonnes ! Tu vas m'accuser et comment pourrai-je me défendre, moi qui ne suis qu'une pauvre femme pas très intelligente ? On me condamnera... et on me condamnera sans m'entendre !

— Sans t'entendre !

Il y avait dans le ton d'Esa une ironie à peine voilée qui fit sourire Hori. Henet, maintenant très nerveuse, poursuivait :

— Je n'ai rien fait !... Je suis innocente !... Imhotep, mon maître bien-aimé, sauve-moi !

Elle s'était jetée aux genoux d'Imhotep et ses bras lui enlaçaient les genoux. Il lui caressa doucement les cheveux et, l'air courroucé, se tourna vers sa mère.

— Vraiment, Esa, je proteste !... Cette scène est très désagréable... Il me...

Esa lui coupa la parole.

— Je n'ai pas accusé. Je ne saurais le faire sans preuves. Je demande seulement qu'Henet veuille bien nous expliquer à tous le sens de certains propos qu'elle a tenus.

— Je n'ai rien dit !... Rien du tout !

— Oh ! mais si !... Mes yeux ne voient pas grand-chose, mais j'ai l'oreille fine et tu as dit devant moi, je l'ai entendu de mes oreilles, que tu savais quelque chose sur Hori. Veux-tu nous dire quoi ?

Hori, un peu surpris, joignit ses instances à celles de la vieille femme.

— Oui, Henet ! Si tu sais quelque chose sur moi, dis-le-nous !

Henet, assise maintenant sur ses talons, jetait autour d'elle des regards apeurés.

— Je ne sais rien. Qu'est-ce que je pourrais savoir ?

— C'est justement ce que nous te demandons, dit Hori. Henet haussa les épaules.

— J'ai dit ça, mais ça ne signifiait rien de particulier.

— Je vais donc, déclara Esa, te rappeler ce que tu as dit exactement. Tu as dit que nous te méprisions, mais que tu en savais long sur les choses qui se tramaient en cette maison et que tu voyais plus que ne voient des malins comme Hori. Et tu as ajouté que, lorsque Hori te rencontrait, il faisait toujours comme s'il ne te voyait pas, comme s'il apercevait quelque chose derrière toi, *quelque chose qui n'est pas là* !

— C'est la vérité ! dit Henet. Je serais un insecte, il ne me traiterait pas autrement. On dirait que je n'existe pas ! Esa reprit :

— Les mots qui m'ont frappée, ce sont ceux-ci : « Quelque chose derrière moi, *quelque chose qui n'est pas là* ! » Henet a dit ensuite : « Il ferait bien mieux de *me regarder, moi* ! » Après

quoi, elle s'est mise à parler de Satipy... Oui, de Satipy !... « Elle se croyait très forte, a-t-elle dit. Où est-elle maintenant ? »

Esa promena son regard sur ceux qui l'écoutait.

— Est-ce que tout cela n'a pas un sens pour vous ? demanda-t-elle. Pensez à Satipy, qui est morte... et rappelez-vous qu'il ne faut pas regarder une personne qui... Enfin, *quelque chose qui n'est pas là...*

Un silence suivit, long et pesant. Puis Henet poussa un cri, une sorte de cri de terreur qui précédait une crise de larmes, entrecoupée de paroles incohérentes.

— Je n'ai pas... maître, sauve-moi !... Ne la laisse pas faire !... Je n'ai rien dit...Rien !

Imhotep cependant s'abandonnait à sa colère.

Ceci est inadmissible ! Je ne tolérerai pas que cette pauvre femme soit ainsi accusée fausement.

Se tournant vers Esa, il ajouta, furieux :

— Qu'est-ce que tu as contre elle ? Tu le reconnais toi-même, rien du tout !

Yahmose, rompant avec sa timidité ordinaire, pressait Esa, lui aussi.

— Mon père a raison ! Si tu as une accusation formelle à porter contre Henet, accuse-la !

— Je ne l'accuse pas.

Esa avait parlé très lentement. Appuyée sur sa canne, elle paraissait toute petite et comme cassée en deux. Yahmose, plein d'autorité, alla vers Henet.

— Henet, dit-il, Esa ne te rend pas responsable des malheurs qui ont frappé cette maison. Mais, si j'ai bien compris, elle pense que tu sais certaines choses que tu ne veux pas dire ! Si elle ne se trompe pas, si tu sais quoi que ce soit concernant Hori ou quelqu'un d'autre, le moment est venu de parler ! Ici, devant nous tous. Parle ! Que sais-tu ?

— Rien !

Tu en es bien sûre, Henet ? Il est des choses qu'il est dangereux de garder pour soi.

— Je ne sais rien ! Je le jure. Je le jure par les neuf dieux, par la déesse Maat, par Râ lui-même !

Elle tremblait. Sa voix était d'une fermeté chez elle inhabituelle. Elle semblait terrorisée encore, mais sincère. Esa soupira et murmura :

— Reconduisez-moi à ma chambre.

Elle sortit, soutenue par Renisenb et par Hori. À la porte, elle renvoya Renisenb.

— Laisse-moi ! dit-elle. Je voudrais dire un mot à Hori. Il était grave et paraissait soucieux.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Tu as eu tort, Esa.

— Je voulais savoir !

— Oui... Mais tu as pris un risque terrible.

— C'est donc que tu es de mon avis ?

— Cette idée-là, Esa, je l'ai depuis un certain temps déjà, mais il n'y a pas de preuve... Pas l'ombre d'une preuve... ! Et, même maintenant, tu n'as pas de preuve !

— Non, mais je sais ! Ça suffit.

— C'est peut-être trop !

— Que veux-tu dire ?... Ah ! oui.

— Oui, Esa, à partir de maintenant, tu es menacée !

— Il faut tâcher d'agir vite.

— Mais que faire ? Il faudrait pouvoir prouver.

— Je sais...

L'arrivée de la petite servante d'Esa mit fin à la conversation. Hori se retira, pensif et sombre.

Esa s'assit. Elle se sentait très vieille et, de temps à autre, elle frissonnait. Elle revoyait ce cercle de visages attentifs qui l'entourait tandis qu'elle parlait. À un certain moment, elle avait surpris un regard, des yeux dans lesquels il lui avait semblé que passait une lueur d'inquiétude. Avait-elle bien vu ? Sa vue était si faible !

Et, pourtant, non ! Elle était sûre. Il n'y avait pas seulement ce regard, mais aussi comme une tension de tout l'être. Oui, une personne, une seule, avait compris le sens de ses paroles. Et cette personne-là savait maintenant que la vieille Esa connaissait la vérité...

CHAPITRE XIX

DEUXIÈME MOIS DE L'ÉTÉ

(15^e JOUR)

I

— Maintenant que tu es au courant, Renisenb, dis-moi ce que tu en penses !

Le regard de Renisenb, étrangement vide, se porta d'abord sur son père, puis sur Yahmose.

— Je ne sais pas ! murmura-t-elle d'une voix blanche.

— En temps normal, reprit Imhotep, nous aurions tout le temps de discuter. J'ai d'autres parents et nous pourrions à loisir choisir parmi eux celui qui serait pour toi l'époux le meilleur. Mais, dans les circonstances actuelles, la vie est incertaine... Oui, la vie est incertaine...

Sa voix s'était voilée. Il s'éclaircit la gorge et poursuivit :

— Il faut regarder les choses en face, Renisenb ! Actuellement, la mort nous guette tous les trois, toi, Yahmose et moi. Qui frappera-t-elle d'abord ? Nous l'ignorons, et c'est pourquoi je tiens à mettre mes affaires en ordre. Si quelque chose arrivait à Yahmose, tu resterais seule mon enfant et il te faudrait à côté de toi un époux pour partager ton héritage et donner au domaine des soins qui ne sauraient être le fait d'une femme. Car qui sait à quel moment je puis vous être enlevé ? Pour la tutelle des enfants de Sobek, j'ai prévu dans mon testament qu'au cas où Yahmose viendrait à disparaître, elle

passerait à Hori, qui serait en outre le tuteur des enfants de Yahmose, ainsi que Yahmose le désire.

— En effet, dit Yahmose, Hori m’a toujours été très cher et je le considère comme faisant partie de ma famille.

— Je le veux bien, déclara Imhotep, mais le fait demeure qu’il n’est pas de la famille, ce qui n’est pas le cas de Kameni. Aussi, tout bien considéré, j’estime que le meilleur époux que nous puissions actuellement trouver pour Renisenb, c’est Kameni. Qu’en penses-tu, Renisenb ?

Renisenb se sentait terriblement lasse. Elle se borna à dire une fois encore :

— Je ne sais pas.

— Il est beau garçon et de commerce agréable. C’est bien ton avis ?

— Oui.

— Mais tu ne tiens pas à l’épouser ?

Renisenb remercia son frère d’un regard. Elle savait gré à Yahmose de comprendre qu’elle souhaitait ne point se trouver contrainte à un mariage précipité qu’elle ne désirait pas.

— A vrai dire, répondit-elle, je ne sais pas ce que je veux. C’est bête, je le sais, mais aujourd’hui je suis stupide !... C’est probablement parce que nous vivons sous cette menace.

— Avec Kameni, dit Imhotep, tu seras protégée !

— As-tu songé à Hori ? demanda Yahmose. Ne serait-il pas pour Renisenb un époux possible ?

— Oui... Ce serait à voir.

— Il a perdu sa femme alors qu’il était encore un tout jeune homme. Renisenb le connaît bien et elle a pour lui beaucoup d’affection.

Renisenb écoutait la conversation et il lui semblait vivre un rêve. C’était de son mariage à elle qu’il s’agissait, Yahmose faisait de son mieux pour que sa sœur pût choisir son époux selon ses vœux, mais elle se sentait aussi privée de vie que la poupée en bois de Teti. Brusquement, coupant la parole à Yahmose sans même savoir ce disait, elle déclara :

— J’épouserai Kameni, puisque tu crois que c’est bien ainsi.

Imhotep, sa satisfaction exprimée en quelques mots, quitta rapidement la pièce. Yahmose s'approcha de sa sœur et lui mit la main sur l'épaule.

— Tu veux vraiment ce mariage, Renisenb ? Tu seras heureuse ?

— Pourquoi non ? Kameni est beau, il est gai, il est aimable. Yahmose paraissait sceptique.

— Je sais. Seulement, Renisenb, le bonheur, c'est important. Si ce mariage ne te plaît pas, il ne faut pas te le laisser imposer par notre père. Tu le connais...

— Oui. Quand il a une idée dans la tête, il faut s'incliner...

— Pas nécessairement, répliqua Yahmose d'un ton ferme. Si ça ne te plaît pas, résiste.

— Je n'oserai jamais.

— Alors, c'est moi qui me substituerai à toi ! Il ne peut pas me forcer à être de son avis et je ne lâcherai pas.

Renisenb leva les yeux vers son frère. Il y avait sur son visage un air de résolution qu'on lui voyait rarement.

— Tu es bon, Yahmose, dit-elle d'une voix émue. Mais, en réalité, je ne cède pas à la contrainte. La vie qu'on menait ici autrefois, cette vie vers laquelle j'étais si heureuse de revenir, cette vie-là n'est plus. Kameni et moi, nous ferons notre vie ensemble et elle sera ce qu'elle doit être !

— Si tu en es sûre.

— J'en suis sûre.

Elle sourit gentiment à son frère et sortit de la maison, pour aller retrouver Kameni qui jouait avec Teti au bord de la piscine. Il ne l'avait pas entendu venir et elle s'approcha sans faire de bruit. Joyeux comme il l'était toujours, il semblait prendre au jeu autant de plaisir que l'enfant elle-même. Elle songea : « Il sera un bon père pour Teti. »

Au même moment, se retournant, il aperçut Renisenb. Il se leva et vint à elle en riant.

— Nous avons fait de la poupée de Teti un prêtre de Ka, déclara-t-il. Maintenant c'est un homme, il fait des offrandes et assiste aux cérémonies qui se déroulent au Tombeau.

— Il s'appelle Mériptah, précisa Teti avec sérieux. Il a deux enfants et un scribe, comme Hori.

Kameni riait.

— Teti est très intelligente... Et, avec ça, solide et très jolie.

Ses yeux allaient de Teti à Renisenb et, lisant dans son regard caressant, elle devina qu'il songeait aux enfants qu'elle lui donnerait un jour. L'idée lui fit plaisir, mais tout de suite lui causa aussi quelque regret. Elle eût préféré, à ce moment-là, être seule à occuper sa pensée.

Après un silence, elle lui sourit et dit :

— Mon père m'a parlé.

— Et tu consens ?

Elle eut une très courte hésitation avant de répondre :

— Je consens.

Le mot décisif, celui qui l'engageait, était prononcé. Maintenant, tout était décidé. Elle eût voulu se sentir moins fatiguée.

Renisenb ?

— Oui ?

— Voudrais-tu venir avec moi sur le Nil ? C'est une chose que je désire depuis mon arrivée.

Curieux, qu'il lui proposât cela. Quand elle l'avait vu pour la première fois, elle avait pensé à une voile carrée et revu la face souriante de Khay. Maintenant, elle avait oublié les traits de Khay et, à l'avenir, avec la voile carrée, ce serait le visage de Kameni qu'elle reverrait. La mort, c'était cela ! On parle des morts, des sentiments qui vous émeuvent à leur souvenir, mais les mots qu'on dit ne correspondent à rien. Les morts sont morts et on les oublie...

Oui, mais il y avait Teti qui était la vie. La vie qui renaît, comme elle renaît dans les champs, pour de nouvelles moissons, quand l'inondation s'est retirée... Au fait, qu'est-ce que Kait avait donc dit ? Ah ! oui : « Les femmes de la maison doivent se soutenir entre elles. » En définitive, n'était-elle donc, elle, qu'une femme de la maison ? Renisenb ou une autre, qu'importait ?

La voix de Kameni arracha Renisenb à sa songerie.

— A quoi penses-tu, Renisenb ?... Tu es lointaine, parfois... Veux-tu venir sur le Nil ?

— Oui, Kameni, j'irai avec toi.

— Alors, nous emmenons Teti !

II

Renisenb avait l'impression d'être dans un rêve. Le Nil... La voile carrée... Kameni, elle-même et Teti... Ils avaient échappé à la mort et à la crainte de la mort. Une vie nouvelle commençait.

Kameni accosta. Renisenb sauta à terre. Puis Kameni prit Teti dans ses bras pour la déposer sur le rivage. L'enfant, s'accrochant à son cou, cassa la ficelle d'une amulette qu'il portait et qui vint tomber aux pieds de Renisenb. Elle la ramassa : c'était un petit bijou, en ambre et en or, représentant le signe d'Ankh.

— Oh ! s'écria-t-elle. Il est fêlé. Je suis désolée... Il sourit, comme elle le lui remettait, et délibérément le cassa en deux. Elle interrogea :

— Qu'as-tu fait ?

— Prends cette moitié, Renisenb ! Je conserverai l'autre.

Ce sera comme un symbole entre nous, la preuve que nous sommes deux moitiés d'un même tout !

Elle tendait la main. Au même moment, une idée lui traversa l'esprit. Elle eut un petit haut-le-corps.

— Qu'y a-t-il, Renisenb ?

— *Nofret !*

— Que veux-tu dire ?

Sûre de ce qu'elle avançait, elle répondit très vite :

— J'ai vu une amulette brisée dans le coffret de Nofret et c'est toi qui la lui avais donnée... Nofret et toi !... Je comprends tout, maintenant, je sais pourquoi elle était malheureuse et je sais pourquoi on a déposé le coffret dans ma chambre... Ne mens pas, Kameni. Je te dis que je sais !

Kameni ne protestait pas. Il la dévisageait et son regard ne fuyait pas. D'une voix grave, il dit :

— Je ne mentirai pas, Renisenb.

Il se tut un instant, l'air préoccupé, comme quelqu'un qui cherche à ordonner ses idées.

— Dans un certain sens, Renisenb, reprit-il, je suis content que tu saches, encore qu'il ne s'agisse pas de ce que tu crois.

— Tu as donné la moitié d'une amulette à Nofret, en lui disant les mêmes mots... « Les deux moitiés d'un même tout ! »... Ce sont tes propres paroles.

Tu es fâchée, Renisenb, et j'en suis heureux, car c'est une preuve d'amour. Mais il faut tout de même que tu comprennes que, cette amulette, ce n'est pas moi qui l'avais donnée à Nofret. *C'est elle qui me l'avait donnée.* Tu ne me crois peut-être pas. Pourtant, c'est la vérité, je puis te le jurer !

— Je ne dis pas que je ne te crois pas. Ça peut très bien être vrai.

Elle avait devant les yeux le beau visage triste de Nofret. Kameni reprit :

— Essaie de comprendre, Renisenb ! Nofret était très jolie. J'ai été flatté... Qui ne l'aurait été à ma place ? Mais je ne l'ai jamais vraiment aimée.

Renisenb se sentait envahie d'une immense pitié. Non, Kameni n'avait pas aimé Nofret, mais Nofret avait aimé Kameni, d'un amour amer et désespéré. La barque avait accosté à l'endroit même où Renisenb, un matin, était venue à Nofret pour lui offrir son amitié et son affection et elle ne se souvenait que trop bien de l'expression douloureuse du visage de Nofret et de la flamme de haine qui, un peu plus tard, avait brillé dans ses yeux. Tout était clair, maintenant. Pauvre Nofret ! Pauvre Nofret, concubine d'un vieil homme prétentieux et se mourant d'amour pour un beau garçon qui ne se souciait d'elle que peu ou point du tout !

Kameni, d'une voix ardente, poursuivait :

— Ne comprends-tu pas, Renisenb, que, du premier jour où je t'ai aperçue, je t'ai aimée ? Qu'à partir de ce moment-là, c'est à toi seule que j'ai songé ? Nofret l'avait bien vu.

Renisenb n'en doutait pas. Voilà pourquoi Nofret détestait Renisenb, qui maintenant ne pouvait plus lui en vouloir.

— Cette lettre à ton père, continuait Kameni, je ne voulais pas l'écrire, car je désirais ne pas me faire le complice des

machinations de Nofret. Mais ma position était difficile, tu dois t'en rendre compte.

— Oui, dit Renisenb, mais il ne s'agit pas de ça. C'est Nofret qui importe. Elle était très malheureuse. Je crois qu'elle t'aimait beaucoup.

— Peut-être, répliqua Kameni avec impatience. Mais, moi, je ne l'aimais pas.

— Tu es cruel.

— Je suis un homme, voilà tout. S'il plaît à une femme de se rendre malheureuse à cause de moi, ça m'ennuie, mais je n'y peux rien ! Je ne voulais pas de Nofret. C'est toi que je voulais. Tu ne peux pas me reprocher ça !

Malgré elle, elle sourit.

— Tu ne vas pas permettre à Nofret, qui est morte, de ruiner notre amour, à nous, qui sommes vivants ? Je t'aime, Renisenb, et tu m'aimes. Le reste n'a pas d'importance.

Il la regardait, suppliant et confiant à la fois.

« Oui, songeait-elle, le reste n'a pas d'importance et il a raison ! Nofret est morte et nous sommes vivants. Je comprends pourquoi elle me haïssait, je regrette qu'elle ait souffert, mais ce n'est pas ma faute. Et, si Kameni m'a aimée, moi, et ne l'a pas aimée, elle, ce n'est pas sa faute non plus ! Ces choses-là arrivent. »

Teti, cessant de jouer sur le rivage, s'approchait de Renisenb.

— On rentre, maman ?

Renisenb prit la petite main qui se tendait vers la sienne et poussa un soupir.

— Oui. Nous retournons à la maison.

Ils se mirent en route. Au bout d'un instant, Teti ayant lâché la main de sa mère pour courir en avant, Kameni, tourné vers Renisenb, dit doucement :

— Tu es aussi généreuse que belle, Renisenb. Il n'y a rien de changé entre nous ?

— Non, Kameni, rien de changé.

Baissant la voix, il reprit :

— Sur le fleuve, tout à l'heure, j'étais infiniment heureux, Renisenb. Et toi, étais-tu heureuse ?

— J'étais heureuse, Kameni.

— Tu en avais l'air... Mais on aurait dit que ta pensée était très, très loin... Je veux que tu penses à moi, Renisenb !

— C'était à toi que je pensais.

Il lui prit la main et elle ne la retira pas. Ils continuèrent leur route. Kamenî chantait à mi-voix :

— *Ma sœur est comme un arbre en fleur...*

III

Renisenb fit appeler Henet.

Henet, qui s'était empressée d'accourir, s'arrêta net quand elle s'aperçut que Renisenb tenait au creux de sa main la moitié de l'amulette brisée qu'elle venait de prendre dans le coffret à bijoux. Le visage de la jeune femme était sévère et dur.

— C'est bien toi, n'est-ce pas, Henet, qui as mis ce coffret dans ma chambre ? Tu voulais que je trouve cette amulette. Tu voulais qu'un jour...

Henet acheva la phrase laissée en suspens :

— Tu saches qui détient l'autre moitié. Je vois que tu es fixée, maintenant. N'est-il pas mieux de savoir ? Henet riait d'un petit rire forcé.

Tu voulais surtout me faire mal ! répliqua Renisenb avec une froide colère. Tu aimes faire souffrir, hein ?... Tu ne dis jamais les choses tout de suite et en face. Tu attends, tu attends... et tu choisis ton moment. Tu nous détestes, n'est-ce pas ? Tu nous as toujours détestés !

— Les choses que tu peux dire, Renisenb ! Je suis sûre, heureusement, que tu ne les penses pas.

Renisenb remarqua qu'il y avait dans la voix d'Henet comme un accent de triomphe. Elle reprit :

— Tu voulais me brouiller avec Kamenî ! Eh bien ! sache-le, nous ne nous sommes pas fâchés !

— Il est très bien de ta part d'avoir pardonné, Renisenb. Nofret n'était pas comme toi.

— Ne parlons pas de Nofret !

— Ça vaut peut-être mieux... Kameni n'est pas seulement beau garçon, il a aussi de la chance. On peut dire que, pour lui, Nofret est morte au bon moment, car elle aurait pu lui causer toutes sortes d'ennuis... avec ton père. Car j'imagine qu'elle aurait vu ton mariage avec Kameni d'un très mauvais œil. Ça ne lui aurait pas plu du tout !... Et je suis même bien convaincue qu'elle aurait trouvé un moyen quelconque d'empêcher votre union.

Renisenb considérait Henet avec une méprisante froideur.

— Tes paroles sont toujours empoisonnées, Henet. Mais il n'est pas en ton pouvoir de me rendre malheureuse.

— Je me réjouis de ton bonheur, Renisenb. Tu es évidemment très amoureuse de Kameni... C'est un beau garçon qui sait bien chanter les chansons d'amour... Je suis tranquille pour lui, il obtiendra toujours tout ce qu'il voudra ! Oui, vraiment, je l'admire. Il a l'air si franc, si loyal...

— Où veux-tu en venir, Henet ?

— Mais nulle part ! Je dis simplement que j'admire Kameni et que je suis sûre qu'il est franc et loyal. C'est très beau ! Toute cette aventure fait songer à ces récits qu'on entend faire aux conteurs d'histoires qu'on rencontre sur les marchés. Le pauvre petit scribe épouse la fille de son maître, partage l'héritage avec elle, ils sont heureux et ils ont beaucoup d'enfants. Je trouve ça charmant et je dis que c'est une chance pour un jeune homme que d'être bien de sa personne.

— J'ai raison, dit Renisenb, tu nous hais !

— Comment peux-tu dire cela, alors que tu sais fort bien que j'ai travaillé pour vous tous comme une esclave, depuis la mort de ta pauvre mère ?

Le propos n'était pas neuf, mais le ton n'était plus le même. Une fois encore, Renisenb remarqua qu'Henet ne geignait plus et qu'elle paraissait savourer une victoire. Elle baissa les yeux sur le coffret à bijoux, resté sur la table, et une autre idée lui vint à l'esprit.

— C'est également toi, n'est-ce pas, qui as mis le collier – celui-ci, le collier de perles avec le pendentif – dans le coffret ? Ne nie pas, Henet, j'en suis sûre !

Henet paraissait maintenant atterrée. Je n'ai pas pu m'en empêcher, Renisenb. J'avais peur...

— Peur ?... Comment ça ?

Henet s'approcha et baissa la voix.

— Ce collier, Nofret me l'avait donné peu de temps avant sa mort... Oui, elle m'avait fait comme ça un ou deux cadeaux. Elle était généreuse, tu sais, très généreuse...

— Elle payait bien.

— Il y a des façons plus aimables d'exprimer les choses, Renisenb. Quoi qu'il en soit, je veux tout te dire. Elle m'a donc donné ce collier de perles à trois rangs, une broche ornée d'une améthyste et deux ou trois autres bijoux. Quand le petit pâtre est venu raconter qu'il avait vu une dame qui avait au cou ce même collier... je l'avoue, j'ai eu peur ! Je me suis dit qu'on allait peut-être penser que c'était moi qui avais empoisonné le vin de Yahmose... et, pour m'en débarrasser, j'ai placé le collier dans le coffret...

— Me dis-tu la vérité, Henet ? Dis-tu jamais la vérité ?

— Je te le jure, Renisenb ! J'avais peur.

Renisenb la regarda.

— De fait, Henet, tu trembles ! On dirait que tu as encore peur maintenant.

— Eh bien ! c'est vrai. J'ai peur... et il y a de quoi !

— Pourquoi ?... Dis-le-moi !

Henet passa sa langue sur ses lèvres minces. Elle se retourna, pour s'assurer qu'il n'y avait personne derrière elle. Ses yeux faisaient songer à ceux d'une bête traquée.

— Allons, reprit Renisenb, parle.

Henet secoua la tête et répondit d'une voix mal assurée.

— Je n'ai rien à dire.

— Tu sais trop de choses, Henet ! Tu en as toujours su beaucoup trop. Autrefois, ça t'amusait. Mais aujourd'hui tu te rends compte que ça peut être dangereux. C'est bien ça ?

Henet, de nouveau, secoua la tête.

— Prends patience, Renisenb ! dit-elle ensuite avec un rire sarcastique. Un jour viendra où, dans cette maison, c'est moi qui tiendrai le fouet... Et je le ferai claquer, je te le promets ! Attends. Tu verras.

Renisenb rejeta la tête en arrière.

— Peut-être, Henet. Mais, à *moi*, tu ne me feras pas de mal !
Ma mère ne te le permettrait pas.

Henet changea de visage. Ses yeux brillaient de rage.

— Ta mère, s'écria-t-elle, je la hais ! Je l'ai toujours haïe !...
Et, toi, toi qui as ses yeux, sa voix, sa beauté, son arrogance, toi,
Renisenb, *je te hais* !

Renisenb, à son tour, éclata de rire.

— Enfin, Henet. Enfin, je t'ai amenée à le dire !

CHAPITRE XX

DEUXIÈME MOIS DE L'ÉTÉ

(15^e JOUR)

I

Traînant la jambe, la vieille Esa se promenait dans sa chambre.

Elle se sentait très fatiguée. L'âge, elle s'en rendait compte, finissait par l'emporter. Il lui était bien souvent arrivé de ressentir quelque lassitude physique, mais jamais encore elle n'avait eu l'impression que son cerveau refusait de travailler. Aujourd'hui, il lui fallait en convenir, l'effort qu'elle faisait pour réfléchir l'épuisait.

Elle se savait menacée et elle croyait savoir d'où venait le danger. Il lui fallait donc se tenir sur ses gardes. D'autant plus qu'elle avait volontairement attiré l'attention sur elle. Ne lui fallait-il pas se procurer la preuve indispensable ? Oui, mais comment ?

C'était là que l'âge était contre elle. Elle n'avait plus la force de concevoir un plan d'attaque. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était se défendre, demeurer vigilante et se garder. Car l'assassin sur lequel elle ne se faisait aucune illusion était prêt à tuer de nouveau.

Elle n'avait pas du tout l'intention d'être sa prochaine victime. Cette fois encore il se servirait du poison. Impossible pour lui de recourir à la violence, puisqu'elle n'était jamais seule, mais toujours entourée de domestiques. Ce serait donc le

poison ! Une attaque contre laquelle elle pouvait prendre des dispositions. Renisenb lui ferait sa cuisine et la lui apporterait. Pour le vin, elle en avait une grande jarre dans sa chambre. Elle le ferait goûter par un esclave et attendrait vingt-quatre heures avant d'en boire elle-même, pour être certaine de n'avoir rien à redouter. Renisenb prendrait ses repas avec elle. Renisenb n'avait probablement rien à craindre, elle ne serait sans doute jamais menacée, mais il valait mieux s'entourer de précautions.

Avant qu'il ne parlât à Renisenb, elle s'était entretenue avec Imhotep du mariage de sa petite-fille. Imhotep, nerveux et abattu, n'était plus que l'ombre de lui-même. Il avait perdu sa pompeuse assurance et semblait tout disposé à s'incliner devant l'autorité de sa mère. Elle eut grand peur de prononcer des paroles qu'il ne fallait pas dire. Un mot maladroit pouvait mettre des vies en danger.

Finalement, elle déclara que l'idée de marier Renisenb lui paraissait sage et qu'on n'avait pas le temps d'aller lui chercher un époux parmi les membres de la famille qui n'étaient pas sur place, si importants fussent-ils. Après tout, le mari de Renisenb ne serait en somme que l'administrateur de l'héritage, qui devait un jour revenir à Renisenb et à ses enfants. On n'avait donc à choisir qu'entre Hori, un ami de longue date, fils d'un petit propriétaire terrien du voisinage, et le jeune Kamenî qui se prévalait d'un lointain cousinage. Finalement, elle avait affirmé avec autorité que Kamenî était de toute évidence l'époux désigné pour sa petite fille. Si Renisenb consentait, les fiançailles, accompagnées de fêtes qui demeureraient discrètes, en raison des deuils récents, pourraient avoir lieu dans une huitaine de jours. Kamenî était un garçon sympathique, un bel homme à qui Renisenb donnerait de beaux enfants. Et puis, considération de poids, ils s'aimaient.

Esa se répétait que, maintenant, les dés étaient jetés. Les choses ne dépendaient plus d'elle. Elle avait risqué un coup dangereux, mais elle ne regrettait rien. La vie ne consiste pas essentiellement à assurer sa propre sécurité et, pour gagner, il importe de faire parfois confiance au destin...

Elle s'arrêta près de la grande jarre pleine de vin. Elle était couverte et scellée, ainsi qu'elle l'avait laissée en quittant sa

chambre. Elle sourit. Il n'est pas toujours aussi facile qu'on le croit de tuer une vieille femme. Les vieillards connaissent la valeur de la vie et sont au courant de tous les trucs. Demain...

Elle se tourna vers sa petite esclave.

— Sais-tu où est Hori ?

— Je crois qu'il est monté au Tombeau.

— Va le trouver là-haut ! Dis-lui que demain matin, lorsque Imhotep sera dans les champs avec Kameni et Yahmose, il faut qu'il vienne me voir. Tu as compris ? Répète !

Le petite s'exécuta et quitta la pièce.

Esa était très satisfaite de la décision qu'elle venait de prendre. Demain, sous un prétexte, elle éloignerait Henet, ce qui lui permettrait d'avoir une longue conversation avec Hori, à qui elle expliquerait ce qu'allaient vraisemblablement être les prochains événements.

Quand la petite esclave revint, elle annonça à Esa que son message avait été transmis : Hori viendrait la trouver dans la matinée.

La vieille femme s'aperçut alors qu'elle était décidément très lasse. Elle se fit masser. L'onguent sentait bon et les mains de l'enfant soulageaient ses membres fatigués. Esa s'étira, posa la tête sur l'oreiller de bois et s'endormit.

Elle se réveilla plus tard, avec une étrange sensation de froid. Ses mains et ses pieds étaient engourdis et comme morts. Une sorte de paralysie gagnait son corps peu à peu, montant vers le cœur, qui lui semblait battre moins vite et vers le cerveau à la pensée maintenant très lente. Elle songea « C'est la mort ! »

Une mort curieuse, survenue d'un seul coup, sans que rien l'eût laissé prévoir...

Elle se dit tout d'abord que c'était comme ça que mouraient les vieilles gens, puis soudain elle eut la conviction qu'il ne s'agissait pas là d'une mort naturelle. Dans l'ombre, l'ennemi l'avait frappé... Par le poison certainement.

Par le poison. Mais comment ? Quand tout ce qu'elle avait mangé et bu avait été goûté. Rien de tout cela n'était empoisonné, elle en était sûre. Alors ?

Ses dernières lueurs d'intelligence, la vieille femme les employait à percer le mystère de sa propre mort. Elle ne voulait

pas s'en aller sans *savoir* ! Son cœur ne battait presque plus, le froid montait, sa respiration devenait haletante.

Comment l'assassin s'y était-il pris ?

Et, soudain, un souvenir très ancien se présenta à sa mémoire. Elle revoyait son père devant un agneau tondu dont il enduisait la peau d'un onguent empoisonné pour montrer que l'animal succomberait. C'était ainsi qu'on la tuait, elle. On avait mélangé le poison à l'onguent dont elle se servait. Elle en était sûre. Mais il ne lui serait pas possible de le dire à Hori. Demain, il serait trop tard.

Au matin, une petite esclave effrayée se mit à courir par la maison en criant que sa maîtresse était morte pendant son sommeil.

II

Imhotep, debout devant le corps de sa mère, était triste, mais aucun soupçon ne l'effleurait. Esa était morte naturellement. De vieillesse...

— Elle était très vieille, dit-il, et son heure était évidemment venue d'aller chez Osiris. Les chagrins de ses derniers temps ont hâté sa fin, mais celle-ci semble avoir été assez calme. Regardez comme elle a l'air paisible !

Renisenb pleurait. Yahmose se tenait près d'elle et essayait de la réconforter. Henet, en larmes elle aussi, hochait la tête, déclarait que « c'était une perte irréparable » et rappelait qu'elle fut toujours très dévouée à la morte. Kameni affichait le visage triste, de circonstance.

Hori arriva. Longuement, il regarda le cadavre. Il se demandait ce qu'Esa voulait lui dire. Quelque chose de grave certainement. Quoi ? Il ne le saurait jamais.

Mais il croyait cependant le deviner...

CHAPITRE XXI

DEUXIÈME MOIS DE L'ÉTÉ

(16^e JOUR)

I

— Hori, l'a-t-on tuée ?

— Je le crois, Renisenb.

— Comment ?

— Je l'ignore.

— Mais elle faisait tellement attention !

Il y avait dans la voix de la jeune femme autant de détresse que d'étonnement.

Elle poursuivit :

— Elle se méfiait tout le temps ! Elle prenait toutes les précautions possibles. Tout ce qu'elle buvait, tout ce qu'elle mangeait, était goûté auparavant.

— Je sais, Renisenb. Malgré cela, je pense qu'on l'a tuée.

— Et elle était la plus sage de nous tous ! Persuadée que rien ne pouvait lui arriver. Hori, il y a de la magie là-dessous ! Ce sont des esprits mauvais qui l'ont tuée.

— Tu crois ça parce que ça simplifie tout ! C'est un travers commun à bien des gens... Mais Esa elle-même aurait été d'un avis différent. Si elle n'est pas morte dans son sommeil, si elle a pu se rendre compte, je suis convaincu qu'elle a reconnu là l'ouvrage d'une personne vivante !

— Et elle aurait su qui, n'est-ce pas ?

— Oui. Elle avait des soupçons et le laissait trop ouvertement voir. Elle devenait pour l'assassin un danger et le fait qu'elle est morte prouve que ses soupçons étaient fondés.

— T'avait-elle dit qui elle soupçonnait ?

— Non. Elle n'a jamais nommé personne, mais je crois que nous avions, elle et moi, la même idée.

— Alors, Hori, il faut me dire, à moi, qui tu soupçonnes afin que je puisse me tenir sur mes gardes.

— Non, Renisenb. Je tiens à ce que tu vives !

— Mais ne suis-je pas en danger ?

Le visage du scribe s'assombrit.

— Sans doute, Renisenb. Nous sommes tous menacés. Mais tu le serais plus encore si tu savais la vérité, parce qu'à ce moment-là tu deviendrais toi-même pour l'assassin une menace qu'il lui faudrait supprimer à tout prix.

— Mais toi, Hori, toi qui sais ?

Il corrigea :

— Je crois savoir, mais je n'ai rien dit, et rien laissé deviner. Esa a eu le tort de parler, de laisser entendre où la conduisaient ses réflexions. Je le lui ai dit trop tard.

— Mais, Hori, si malheur t'arrivait...

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle s'avisait que le regard de Hori lisait dans ses yeux, qu'il savait ce qu'elle avait en l'esprit et dans le cœur. Il lui prit la main et la garda dans la sienne.

— Ne crains rien pour moi, petite Renisenb ! Tout ira bien !

Ces trois mots apaisaient Renisenb. Oui, puisqu'il le disait, tout irait bien. Elle se sentait rassurée, délivrée, heureuse. Brusquement, elle dit :

— Je vais épouser Kameni.

Hori, d'un geste très naturel, lâcha la Main de Renisenb.

— Je sais, Renisenb.

— Mon père pense que c'est ce que j'ai de mieux à faire. Les autres sont du même avis.

— Je sais.

Sans rien ajouter, Hori s'éloigna. Renisenb eut le sentiment que, tout à coup, les murs de la cour se rapprochaient, que les bruits de la maison et les voix qu'on entendait au dehors, du

côté des greniers à blé, se faisaient plus distincts. Elle ne songeait qu'à une chose : « Hori s'en va... »

D'une voix timide, elle l'appela :

Hori, où vas-tu ?

— Dans les champs, avec Yahmose. J'ai à faire par là. La moisson n'est pas loin d'être finie...

— Mais Kamenî...

— Kamenî vient avec nous.

— J'ai peur, Hori !... Oui, même en plein jour et bien que Râ parcoure le ciel !... J'ai peur.

Il revint vivement vers elle.

— Ne crains rien, Renisenb ! Je te jure que tu n'as pas à avoir peur. Pas aujourd'hui !

— Mais demain ?

— Occupons-nous d'abord d'aujourd'hui ! Tu n'es pas menacée aujourd'hui, je te le jure !

Renisenb fronçait le sourcil.

— Mais nous sommes toujours menacés, n'est-ce pas ? Mon père, Yahmose et moi ? Tu veux simplement dire que ce n'est pas moi qui serai frappée la première...

— Essaie de ne pas penser à ça, Renisenb ! Je fais tout ce que je peux, quoique tu puisses croire que je ne fais rien !

— Je comprends...

Elle le regardait, songeuse. Elle reprit :

— Oui, je comprends. Le premier qui doit partir, c'est Yahmose. Deux fois déjà l'assassin l'a frappé par le poison. Il y aura une troisième tentative et c'est pourquoi tu veux être auprès de lui, pour le protéger. Après, ce sera le tour de mon père, puis le mien. Mais qui donc peut haïr à ce point notre famille ?

Hori hocha la tête.

— Tu ferais bien mieux, Renisenb, de ne pas parler de tout cela ! Aie confiance en moi et bannis la peur de ton âme !

Renisenb redressa fièrement le front.

— J'ai confiance en toi, Hori. Tu ne me laisseras pas mourir. J'aime la vie et je veux vivre !

— Tu vivras, Renisenb !

— Et toi aussi, Hori !

— Et moi aussi !

Ils se sourirent et Hori s'éloigna, à la recherche de Yahmose.

II

Renisenb, assise sur ses talons, regardait Kait.

Kait aidait les enfants à modeler de petites poupées en argile. Ses doigts habiles, qu'elle trempait de temps en temps dans l'eau de la piscine, pétrissaient les menues figurines, cependant qu'elle encourageait de la voix ses deux fils qui s'absorbaient avec sérieux dans leur tâche. Kait était telle que Renisenb l'avait toujours vue. Les événements ne l'affectaient pas. Cette atmosphère de peur et de mort, si sensible à Renisenb, elle l'ignorait.

Hori avait bien recommandé à Renisenb de ne pas penser, mais, avec la meilleure volonté du monde, elle ne pouvait lui obéir. Si Hori connaissait l'assassin, si la vieille Esa avait réussi à l'identifier, pourquoi n'y parviendrait-elle pas, elle aussi ? Il était peut-être vrai qu'elle courait moins de dangers en restant dans l'ignorance, mais la chose lui importait peu. Elle voulait savoir.

Et ce ne devait pas être très difficile ! Imhotep ne pouvait, c'était évident, tuer lui-même ses propres enfants. Restaient donc... Qui, au fait ? Deux personnes seulement : Kait et Henet.

Deux femmes...

Et qui n'avaient vraiment aucune raison de tuer.

Henet, pourtant, haïssait tout le monde dans la maison. C'était incontestable et elle en avait d'ailleurs fait l'aveu, au moins pour Renisenb. Elle pouvait tout aussi bien haïr les autres...

Renisenb essayait de deviner les pensées qui pouvaient s'agiter dans l'âme simple et aigrie d'Henet. Pendant des années, elle avait vécu dans cette maison, où elle travaillait beaucoup, tout en protestant de son dévouement, mentant à tous et espionnant chacun. Elle arriva ici, il y a de cela très

longtemps, en parente pauvre, attachée à la fortune d'une belle dame, qu'elle voyait heureuse entre son époux et ses enfants. Elle, son mari l'avait répudiée et son unique enfant était mort. Oui, cela expliquait tout. Elle avait souffert, et la haine peu à peu s'était accumulée en elle et, un jour...

Mais Henet haïssait-elle Imhotep ? Certainement non. Depuis très longtemps elle vivait auprès de lui, empressée à le flatter et à l'aduler. Il avait confiance en elle et, indiscutablement, elle lui était dévouée. Il ne pouvait s'agir là d'une comédie. Dès lors, comment admettre qu'elle se fût appliquée à lui infliger tant de chagrins successifs ?... À moins, évidemment, qu'elle ne le détestât, lui aussi. Peut-être ses courbettes et ses flagorneries n'avaient-elles d'autre objet que de l'amollir et de le tromper... Peut-être était-ce lui surtout qu'elle haïssait... Quelle joie pour elle, dans ce cas que de le voir perdre un par un tous ses enfants !

— Qu'est-ce que tu as, Renisenb ? Tu as l'air toute drôle. La question de Kait ramena Renisenb à la réalité. Elle leva la tête.

— J'ai mal au cœur, dit-elle.

C'était assez vrai. Les images qu'elle venait d'évoquer la bouleversaient. Kait, prenant les mots au sens propre, déclara gravement :

— Tu auras probablement mangé trop de dattes pas assez mûres... À moins que ce ne soit le poison...

— Non ! répondit Renisenb. C'est ces terribles jours que nous vivons...

— Ah !

On sentait une telle indifférence dans le ton que Renisenb en fut stupéfaite.

— Tu n'as donc pas peur, Kait ?

Kait réfléchit un instant.

— Il ne me semble pas, dit-elle enfin. S'il arrivait quelque chose à Imhotep, Hori deviendrait le tuteur des enfants. Hori est honnête. Leur héritage leur parviendrait intact.

— C'est Yahmose qui serait le tuteur.

— Yahmose mourra aussi.

— Tu m’effraies, Kait ! Tu dis ça avec un calme ! Ça ne te fait donc rien ? Il t’est donc indifférent que mon père et Yahmose disparaissent ?

De nouveau, Kait s’accorda le temps de la réflexion. Finalement, avec un haussement d’épaules, elle répondit :

— Nous sommes entre femmes, nous pouvons parler franchement. Imhotep, je l’ai toujours considéré comme tyrannique et injuste. Dans cette histoire de concubine, il s’est conduit de façon odieuse, puisqu’il s’est laissé persuader de déshériter les enfants nés de sa chair. Je ne l’ai jamais aimé. Quant à Yahmose, c’est simple, il n’existe pas. Satipy le menait par le bout du nez. Depuis quelque temps, il a l’air de vouloir affirmer son autorité, il donne des ordres, etc. Ses enfants, je ne le lui reprocherai pas, c’est naturel, il les fera toujours passer avant les miens. Qu’il vienne à mourir, mes petits n’y perdront rien, au contraire... et c’est tout ce que je vois. Hori n’a pas d’enfants et il est juste. Tout ce qui est arrivé ces temps-ci, c’est peut-être terrible, mais j’ai réfléchi et, dans le fond, c’est peut-être excellent !

— Comment peux-tu parler ainsi, Kait ? Avec ce calme, cette froideur, alors que le premier à disparaître a été Sobek, ton époux, l’homme que tu aimais.

Une expression d’indéfinissable ironie se peignit sur le visage de Kait.

Ma pauvre Renisenb, dit-elle, tu raisones à peu près comme Teti. On croirait que tu as le même âge. Renisenb répliqua, d’un ton glacé :

— Tu ne pleures pas Sobek. Je m’en étais aperçue.

— J’observe les usages, Renisenb, et je me tiens ainsi qu’il convient à une veuve.

— Oui, mais ça ne va pas plus loin... Ce qui signifie que tu n’aimais pas Sobek !

Kait haussa les épaules.

— Et pourquoi l’aurais-je aimé ?

— Kait !... Il était ton époux et il t’a donné des enfants.

Le regard de Kait s’adoucit soudain et se porta d’abord sur les deux garçons, toujours occupés avec leurs statuettes d’argile,

puis sur la petite Ankh, qui se roulait sur l'herbe non loin de là, tout en chantonnant pour elle-même.

— C'est vrai, dit-elle, il m'a donné mes enfants. De cela, je le remercie. Mais, lui, tout bien considéré, qu'était-il ! Un bel homme et un vantard, qui passait son temps à courir après les autres femmes. Il n'aurait pas choisi quelque domestique, qui se serait tenue à sa place et nous aurait rendu service. Non, il préférerait fréquenter des cabarets mal famés, dépensant là sans compter, à boire et à s'amuser avec des danseuses qui lui contaient cher. Ma seule chance a été que son père ne lui donnait pas énormément d'argent et surveillait ses comptes de près. Pourquoi aurais-je aimé et respecté un tel homme ?... D'ailleurs, les hommes, qu'est-ce que c'est ?... Ils sont nécessaires pour engendrer les enfants, un point c'est tout ! La force d'une race est dans ses femmes. C'est nous, Renisenb, qui transmettons à nos petits tout ce qui nous appartient. Quant aux hommes, le mieux qu'on puisse souhaiter, c'est qu'ils meurent jeunes !

Le rude visage de Kait était comme transfiguré et sa voix était chargée de mépris.

« Kait est forte, songeait Renisenb, consternée. Elle est peut-être stupide, mais elle est contente d'elle-même. Elle hait les hommes et j'aurais dû le comprendre. Une fois déjà, elle m'avait laissé voir qu'elle pouvait être mauvaise et menaçante... Oui, Kait est forte ! »

Ses yeux, sans qu'elle y pensât, se portèrent sur les mains de Kait, qui modelaient une des figurines d'argile. C'étaient des mains solides, musclées, des mains qui auraient fort bien pu enfoncer une tête sous l'eau et l'y maintenir le temps nécessaire...

Alertée par un cri de la petite Ankh, qui venait de s'enfoncer une épine dans le pied, Kait courut à sa fille et la prit dans ses bras, la cajolant et essuyant ses larmes. Son visage était maintenant tout amour et toute tendresse. Henet, cependant, accourait, venant de la maison.

— Que se passe-t-il ? L'enfant a crié si fort que j'ai cru... Elle s'interrompt, comme déçue. Renisenb eut l'impression qu'elle

avait espéré quelque nouvelle catastrophe. Renisenb regardait le visage des deux femmes. La haine se lisait sur l'un, l'amour sur l'autre.

Et Renisenb se demanda, de ces deux sentiments, lequel était le plus redoutable...

III

Yahmose, *méfie-toi* de Kait !

— De Kait ?

Yahmose ne cachait pas sa surprise.

— Ma chère Renisenb...

— Je te préviens, Kait est dangereuse !

— Kait, si calme et si tranquille ? Elle a toujours été une femme très douce, un peu résignée, pas très intelligente... Renisenb coupa la parole à son frère.

— Elle n'est ni douce, ni résignée. Elle me fait peur, Yahmose, et je veux que tu te tiennes sur tes gardes.

— Contre Kait ?

Yahmose restait incrédule. Il poursuivit :

— Je ne vois vraiment pas la pauvre Kait semant la mort autour d'elle ! Elle n'aurait pas l'intelligence suffisante...

— Il ne s'agit pas d'intelligence, répliqua Renisenb. Il suffit de s'y connaître un peu en poisons et c'est une connaissance qui, dans certaines familles, se transmet de mère en fille. On y fabrique des décoctions d'herbes... et je ne serais pas surprise que ce soit une science familière à Kait. Quand ses enfants étaient malades, elle leur préparait elle-même des remèdes...

— C'est exact...

Yahmose restait pensif. Renisenb reprit :

— Il faut aussi se méfier d'Henet. Elle est méchante.

— Je te l'accorde et je ne l'ai jamais aimée. Si mon père ne la protégeait pas...

— Notre père ne la voit pas comme elle est...

— C'est très possible.

Il ajouta, sans passion :

— Elle le prend par la flatterie.

Renisenb regarda Yahmose. C'était la première fois qu'elle lui entendait prononcer une phrase critiquant la conduite d'Imhotep. Sa surprise passée, elle comprit que son frère se dégageait peu à peu de la tutelle paternelle pour devenir progressivement le véritable maître du domaine. Imhotep, en ces derniers temps, avait beaucoup vieilli. Il était maintenant incapable de donner des ordres et de prendre des décisions. Son activité physique, même, diminuait. Il passait de longues heures, assis au soleil, le regard vide et lointain. Quelquefois, on lui parlait et il semblait ne pas entendre.

Renisenb, revenant à Henet, interrogea Yahmose :

— Crois-tu que ce soit elle qui...

Yahmose prit sa sœur par le bras.

— Du calme, Renisenb ! Il vaut mieux ne rien dire de ces choses-là, même à voix basse.

— Alors, tu crois...

La voix de Yahmose se fit plus pressante :

— Ne dis rien maintenant, Renisenb. Nous avons un plan...

CHAPITRE XXII

DEUXIÈME MOIS DE L'ÉTÉ

(17^e JOUR)

I

Le lendemain était la fête de la Nouvelle Lune. Lorsque Imhotep annonça son intention de monter au Tombeau pour faire les offrandes rituelles, Yahmose le supplia de se décharger sur lui de ce soin. Le vieil homme s'entêta, retrouvant dans la discussion ses attitudes et ses phrases de naguère, qui maintenant prenaient un pénible caractère de parodie.

— A moins que je ne fasse les choses moi-même, comment puis-je être sûr qu'elles seront faites correctement ? Est-ce que je me suis jamais dérobé à mon devoir ? Est-ce que je ne vous ai pas toujours tous entretenus ? Est-ce que...

Il s'interrompit brusquement.

— Tous ? reprit-il après un silence. Tous ? J'oublie que mes deux fils, mon beau Sobek et mon Ipy bien-aimé, ne sont plus ! Ils m'ont quitté. Mais vous me restez, vous, Yahmose et Renisenb... Seulement, pour combien de temps ?

— Pour des années, je l'espère bien.

Yahmose avait répondu en élevant la voix, comme s'il parlait à un sourd.

— Hein ?

Imhotep, qui semblait avoir eu un instant de prostration, dit soudain :

— Ça dépend d’Henet, n’est-ce pas ?... Oui, c’est d’Henet que ça dépend.

Yahmose et Renisenb échangèrent un regard surpris.

— Je ne te comprends pas bien, père !

Imhotep leva les yeux sur son fils, murmura quelques paroles incompréhensibles, puis, haussant un peu le ton, dit, le regard lointain :

— Henet me comprend, elle. Elle m’a toujours compris.

Elle sait combien grandes sont mes responsabilités. Oui, combien grandes... Et toujours de l’ingratitude !... Mais tout se retrouve et les présomptueux doivent être punis. Henet a toujours été modeste, humble et dévouée. Elle sera récompensée...

Il se leva et, d’une voix pleine d’emphase, ajouta :

— Tu m’as compris, Yahmose ? J’entends qu’Henet fasse ici tout ce qu’elle désire. Ses ordres doivent être obéis !

— Mais pourquoi, père ?

— Parce que je le dis ! Parce que, si l’on obéit à Henet, il n’y aura plus de morts !

Hochant la tête d’un air entendu, il s’éloigna, laissant Yahmose et Renisenb aussi stupéfaits qu’inquiets.

— Qu’est-ce que ça signifie, Yahmose ?

— Je l’ignore, Renisenb. Il y a des moments où je me demande si mon père sait encore ce qu’il dit...

— J’en douterais, moi aussi !... Mais je pense, Yahmose, qu’Henet, elle, sait parfaitement ce qu’elle dit et fait. Elle m’a déclaré, l’autre jour, que ce serait elle, bientôt, qui tiendrait le fouet en cette maison et qu’elle le ferait claquer !

Yahmose posa la main sur le bras de sa sœur.

— Ne l’exaspère pas, Renisenb. Tu montres trop clairement tes sentiments. Tu as entendu ce que mon père a dit ? Si l’on obéit à Henet, il n’y aura plus de morts...

II

Assise au milieu d'une pièce qui servait de lingerie, Henet comptait des piles de drap. Les marques étaient anciennes et il lui fallait les approcher tout près de ses yeux pour les bien distinguer.

— Ceux-là, murmura-t-elle, ce sont ceux d'Ashayet... Ils portent la date de son arrivée ici... J'étais avec elle, il y a bien longtemps... Je me demande, Ashayet, si tu te doutes de ce qu'on va faire de tes draps ?

Elle riait doucement quand un bruit, dans son dos, la fit se retourner. C'était Yahmose.

— Qu'est-ce que tu fais, Henet ?

— Les embaumeurs ont encore besoin de draps. C'est effrayant, ce qu'il leur en faut ! Rien que dans la journée d'hier ils en ont utilisé quatre cents coudées. Ces funérailles, c'est la mort du linge ! Je vais leur donner ceux-ci, qui sont vieux, mais qui sont de bonne qualité et n'ont pas trop servi. Ce sont des draps de ta mère, Yahmose... Oui, ceux de ta mère...

Qui t'a, dit que tu pouvais les prendre ?

Henet ricana.

— Imhotep m'a dit qu'il s'en rapportait à moi pour tout et je n'ai donc pas à demander la permission à personne. Il fait confiance à la pauvre vieille Henet et sait qu'elle verra à ce que tout marche bien. J'ai enduré assez de choses dans cette maison ! Il semble que je vais, maintenant, en être récompensée.

— On le dirait, répondit Yahmose d'une voix douce. Mon père a dit que tout dépendait de toi !

— Vraiment ?... Ça fait plaisir à entendre. Mais peut-être, toi, n'es-tu pas de cet avis ?

— A vrai dire, je ne sais trop.

Le ton restait doux.

Je crois, reprit Henet, que tu ferais mieux d'être d'accord là-dessus avec ton père. Nous ne tenons pas à avoir... de nouveaux ennuis, tu ne penses pas ?

— Je ne suis pas sûr de bien te comprendre. Tu veux dire que nous ne tenons pas... à ce qu'il y ait de nouvelles morts ?

— Il y en aura encore, Yahmose. Certainement !

— Quelle sera la prochaine victime, Henet ?

— Qu'est-ce qui te donne à croire que je puis le savoir ?

— Le seul fait que tu sais beaucoup de choses, Henet. L'autre jour, par exemple, tu savais qu'Ipy allait mourir... Tu es très forte, n'est-ce pas ?

Henet se rengorgea.

— Ainsi, tu commences à t'en rendre compte ?... Je ne suis plus cette vieille sotte d'Henet, je suis celle qui sait !

— Que sais-tu, Henet ?

— Je sais que je puis enfin faire ce qu'il me plaît dans cette maison. Personne ne m'en empêchera. Imhotep, déjà, s'en remet entièrement à moi. Tu feras comme lui, n'est-ce pas, Yahmose ?

— Et Renisenb ?

Henet eut un petit rire malicieux.

— *Renisenb ne sera plus ici.*

— Tu penses que c'est elle la prochaine victime ?

— Qu'en penses-tu, toi ?

— J'attends de connaître *ton opinion*.

— Peut-être voulais-je simplement dire que Renisenb se mariera... et s'en ira.

— Enfin, Henet, que veux-tu dire, *au juste* ?

Henet rit de nouveau.

— Esa m'a dit un jour que ma langue était dangereuse. Peut-être avait-elle raison...

Elle s'abandonna un instant à son rire, puis reprit :

— Alors, Yahmose, que décides-tu ? Oui ou non, pourrais-je *enfin* faire ce qu'il me plaît dans cette maison ? Yahmose la regarda un long moment avant de répondre :

Oui, Henet. Tu es trop forte. Tu feras ce qu'il te plaira. Hori apparaissait sur le seuil de la pièce.

— Ah ! Tu es là, Yahmose. Je te cherchais. Ton père t'attend pour monter au Tombeau.

— Je viens.

S'approchant du scribe, il ajouta dans un murmure :

— J'ai l'impression, Hori, qu'Henet est folle. Elle me semble possédée par de mauvais esprits et je commence à croire que c'est elle qui est responsable de tout ce qui s'est passé ici.

Hori répondit, d'une voix très calme :

— C'est une femme étrange... et je la crois redoutable. Les deux hommes étaient juste à l'extérieur de la pièce. Toujours à voix basse, Yahmose reprit :

— Hori, je pense que Renisenb est menacée.

— Par Henet ?

— Oui. Elle vient de me donner à entendre que Renisenb pourrait être la prochaine à... s'en aller.

Imhotep, cependant, s'impatiait. De loin, ils entendaient sa voix :

— Est-ce que je vais encore attendre longtemps ? Est-là toute la considération qu'on a pour moi ? Non, personne ne se rend compte de ce que je supporte. Où est Henet ? Henet, elle, me comprend !

Henet, gloussant de joie, se tourna vers la porte.

— Tu entends ça, Yahmose ? Henet ! C'est Henet qui compte.

— Oui, Henet, répondit Yahmose avec calme. J'ai compris. C'est toi qui commandes. Toi, mon père et moi, à nous trois...

Hori s'était éloigné pour rejoindre Imhotep. Yahmose dit encore quelques mots à Henet, qui approuvait, savourant visiblement son triomphe, puis il alla retrouver Imhotep, s'excusa de son retard et prit avec lui le chemin du Tombeau. Hori les accompagnait.

III

Pour Renisenb, la journée s'écoulait lentement. Incapable de rester en place, elle allait et venait entre la maison et la piscine.

À midi, Imhotep revenu du Tombeau, prit un rapide repas et alla se reposer dans l'ombre du porche, où Renisenb vint s'asseoir à côté de lui.

Le visage du vieillard conservait une expression hébétée et son regard était vide. Il se taisait, poussant par intervalles de profonds soupirs, avant de retomber dans sa songerie. Il demanda où était Henet. Renisenb lui répondit qu'elle était allée porter des draps aux embaumeurs. Puis elle s'enquit de Yahmose et de Hori.

— Hori est parti à l'autre bout du domaine pour faire des vérifications dans les plantations de lin. Yahmose est dans les champs. Il a tout à faire, maintenant... Pauvre Sobek ! Pauvre Ipy ! Mes deux fils qui étaient si beaux !

Renisenb essaya de distraire son père de ses sombres pensées.

— Kameni ne pourrait-il pas l'aider à surveiller le travail ?

— Kameni ? Qui est Kameni ? Je n'ai pas de fils de ce nom.

— Kameni, le scribe, qui va devenir mon mari. Imhotep dévisagea sa fille avec stupeur.

— Ton mari ? Mais c'est Khay que tu dois épouser !

Renisenb réprima un soupir et jugea inutile d'insister. N'y aurait-il pas eu quelque cruauté à obliger le vieil homme à revenir au présent ? Il y eut un long silence, puis, se levant, Imhotep s'écria :

— Mais, bien sûr, Kameni ! Il est allé à la brasserie pour donner des instructions au contremaître. Il faut que j'aille le retrouver.

Il s'éloigna, se parlant à lui-même. Renisenb constata avec plaisir qu'il semblait avoir retrouvé un peu de ses manières d'autrefois. Peut-être sa vigueur intellectuelle lui reviendrait-elle bientôt...

Renisenb regarda autour d'elle. Le silence de la maison et de la cour avait quelque chose d'exceptionnel et de sinistre. Les enfants jouaient sans cris, à l'autre bout de la piscine. Kait n'était pas avec eux et Renisenb se demanda où elle pouvait être.

Henet, qui semblait redevenue l'humble et cauteleuse Henet de toujours, s'approchait de Renisenb.

— Renisenb, dit-elle, j'attendais le moment de te trouver seule...

— Pourquoi ?

Henet baissa la voix.

— J'ai un message pour toi... de Hori.

— Que me veut-il ?

— Il demande que tu montes au Tombeau.

— Maintenant ?

— Non. Une heure avant le coucher du soleil. S'il n'est pas là-haut à ton arrivée, il demande que tu veuilles bien l'attendre. Il dit que c'est très important.

Après une pause, elle ajouta :

— Il m'a bien recommandé d'attendre que tu sois seule pour te délivrer son message, car il tient à ce que personne ne puisse l'entendre...

Henet se retira de son pas furtif.

Renisenb semblait rassérénée. Il lui était agréable de penser qu'à la fin de la journée, dans le calme qu'elle trouvait toujours auprès du Tombeau, elle aurait avec Hori une longue et confiante conversation. Une chose l'étonnait, pourtant : qu'il eût choisi Henet pour transmettre son message. Il fallait, d'ailleurs, reconnaître que, si méchante qu'elle fût, elle s'était honnêtement acquittée de sa mission.

« Au surplus, se dit Renisenb, pourquoi aurais-je peur d'Henet ? Je suis plus forte qu'elle. »

Elle rejeta la tête en arrière, dans un mouvement de fierté instinctive : Elle se sentait jeune et, bien vivante, elle faisait confiance à la vie.

Son message transmis, Henet regagna la lingerie. Elle était ravie et riait doucement.

Penchée sur les piles de linge en désordre, elle leur parlait à mi-voix :

— Nous aurons encore besoin de vous... et avant pas longtemps. Tu entends, Ashayet ? C'est moi qui commande ici, maintenant, et je t'informe que tes draps serviront d'ici peu à envelopper un nouveau cadavre. Lequel ? Le devines-tu ? J'en ris d'avance. Jusqu'à présent, tu n'as pas pu empêcher grand-chose, malgré ton oncle le nomarque. Faire justice ? Comment t'y prendrais-tu pour faire justice en ce monde ? Peux-tu me le dire ?

Il y eut un mouvement derrière les hautes piles de linge. Henet tourna la tête à demi.

Et, soudain, un grand drap s'abattit sur elle. Une main inexorable l'enserrait dans la toile. Elle suffoquait sous cette main qui s'appliquait sur son nez et sa bouche, l'empêchant de crier. La lutte se prolongea un instant. Puis la vieille Henet cessa de se débattre...

CHAPITRE XXIII

DEUXIÈME MOIS DE L'ÉTÉ

(17^e JOUR)

I

Assise à l'entrée du Tombeau, les yeux fixés au loin sur le Nil, Renisenb suivait son rêve intérieur.

Il lui semblait qu'il y avait très longtemps qu'elle s'était assise ici pour la première fois après son retour à la maison de son père. Le jour où elle avait si gaiement déclaré qu'il n'y avait rien de changé et que tout était demeuré tel qu'elle le laissa huit ans plus tôt. Hori lui avait fait remarquer, elle s'en souvenait, qu'elle-même n'était plus la Renisenb qui partit avec Khay et elle lui avait répondu avec assurance qu'elle redeviendrait vite cette Renisenb d'autrefois.

Hori, alors, parla des changements qui viennent de l'intérieur, d'une pourriture que rien ne permet de déceler. Pourquoi il lui avait dit cela, elle le comprenait maintenant. Pour la préparer, parce qu'il s'était rendu compte qu'elle était aveugle et qu'elle jugeait sur leurs seules apparences les différents membres de la famille.

Il avait fallu l'arrivée de Nofret pour lui ouvrir les yeux. Avec Nofret, la mort était entrée dans la maison. Que Nofret fût mauvaise ou non, elle avait amené le mal avec elle et l'esprit du mal était toujours là...

Renisenb, une fois encore, se demandait s'il fallait tout attribuer à l'esprit de Nofret.

Nofret, mauvaise et morte...

Ou Henet, mauvaise et vivante ?

Renisenb frissonna et se mit debout. Elle ne pouvait pas attendre Hori plus longtemps. Pourquoi n'était-il pas venu ? Le soleil était déjà très bas sur l'horizon. Elle jeta un dernier coup d'œil autour d'elle, puis s'engagea dans le sentier qui descendait vers la vallée. L'heure était douce. S'il était venu, ils auraient savouré ensemble cette dernière heure du jour. Ils n'en auraient plus tellement de semblables ! Bientôt, quand elle serait la femme de Kameni...

Allait-elle vraiment épouser Kameni ? Brusquement, elle eut l'impression qu'elle sortait d'un rêve. Avec résignation, parce qu'elle avait peur, parce qu'elle ne savait pas très bien ce qu'elle voulait, elle avait accepté cet époux qu'on lui avait choisi. Mais, à présent elle se sentait redevenue elle-même. Si elle épousait Kameni ce serait parce qu'elle le voudrait, et non parce que sa famille le décidait. L'aimait-elle avec son beau visage rieur ? Oui.

En cette heure calme, elle se trouvait délivrée de la peur, et se souvint d'avoir dit un jour à Hori qu'elle tenait à descendre seule, une fois, ce sentier à l'heure où Nofret trouva la mort. Or, c'est ce qu'elle faisait en ce moment. C'était aussi l'heure et l'endroit où Satipy s'était retournée... face au destin qui la précipita dans le vide. Mais, pourquoi Satipy s'était-elle retournée brusquement ? Parce qu'elle avait entendu des pas, évidemment...

Des pas ? Mais Renisenb en entendait, *qui marchaient dans le sentier derrière elle !*

Elle eut l'impression que son cœur cessait de battre. La peur s'emparait d'elle. Ainsi, *c'était vrai !* Nofret était derrière elle, Nofret la suivait...

Elle tremblait, mais elle ne pressa pas le pas et ne le ralentit pas non plus. Sa peur, elle la dompterait. Jamais elle n'eut une pensée mauvaise contre quelqu'un, et n'avait rien à se reprocher. Nofret ne pouvait rien contre elle. Elle tremblait, mais continua d'avancer. Rassemblant son courage, elle se retourna et vit Yahmose. Ayant sans doute eu à faire dans la chambre des offrandes, il était sorti du Tombeau peu après elle.

Elle s'immobilisa, avec un petit cri joyeux.

Yahmose ! Je suis contente que ce soit toi.

Il venait vers elle rapidement. Elle allait commencer une autre phrase, lui parler de ses craintes folles, mais les mots ne voulaient pas franchir ses lèvres glacées. Le Yahmose qu'elle avait devant elle, n'était pas le Yahmose qu'elle connaissait, son frère, toujours aimable et doux. Mais un homme qu'elle n'avait jamais vu, dont les yeux la dévisageaient avec une lueur mauvaise dans les prunelles, un homme dont les doigts crispés ressemblaient à des serres et dont le regard disait qu'il avait tué et qu'il allait recommencer. Cette expression cruelle qui déformait ses traits, le pli qui tordait sa bouche, tout le criait : l'assassin, l'ennemi impitoyable, c'était Yahmose ! Derrière le bon sourire de Yahmose, il y avait cela !

Renisenb poussa un petit cri.

Elle n'espérait plus rien. Contre la force de Yahmose, elle ne pouvait rien. À l'endroit même où Nofret était tombée, elle allait tomber à son tour...

Yahmose !

Dans ce dernier appel, qui n'était qu'un souffle, elle avait mis tout l'amour qu'elle avait eu autrefois pour son aîné. Il eut un rire qui n'avait rien d'humain. Puis il se rua vers elle, les mains ouvertes. Dans un instant, ses doigts se refermeraient sur la gorge de Renisenb...

Elle recula, adossée à la paroi rocheuse, les bras tendus en avant, dans un inutile geste de défense. Elle allait mourir, elle le savait.

Elle entendit alors un petit son musical, très léger, qui chantait dans l'air. Yahmose, brusquement, s'arrêta, chancela et fit un tour sur lui-même avant de s'abattre, face contre terre, aux pieds de sa sœur, avec un grand cri !

Elle le regardait, stupéfaite. Elle distingua l'empennage d'une flèche...

Elle s'approcha du bord du sentier et, dans la plaine, aperçut Hori. Il tenait encore son arc à la main.

II

Yahmose... Yahmose...

Renisenb, encore assommée par le choc, répétait le nom sans discontinuer. Comme si elle ne pouvait accepter cette vérité, à laquelle il lui fallait pourtant croire...

Elle était assise devant le Tombeau, à sa place habituelle, et le bras de Hori s'enroulait encore autour de sa taille. Elle ne se rappelait pas comment elle était remontée au Tombeau. Elle ne pouvait que dire et redire le nom de son frère.

— Oui, fit doucement Hori, Yahmose !... Yahmose, depuis le début.

— Mais comment ? Et pourquoi ?... N'a-t-il pas, lui aussi, failli mourir empoisonné ?

— Non, répondit Hori. Il ne risquait pas de mourir. Il avait fait très attention à ne boire que fort peu de vin, juste assez pour être malade et il n'a eu ensuite qu'à feindre des souffrances qu'il n'éprouvait pas. C'était pour lui, il le savait, le seul moyen de détourner les soupçons.

— Mais *il ne peut* pas avoir tué Ipy ! À ce moment-là il tenait à peine sur ses jambes !

— Dis qu'il faisait semblant. Souviens-toi que Mersu affirma que, le poison éliminé, il retrouverait ses forces rapidement. C'est bien ce qui s'est passé !

— Mais *pourquoi*, Hori ? C'est ce que je n'arrive pas à comprendre !

Hori soupira.

— Te rappelles-tu, Renisenb, que je t'ai dit un jour qu'il existait une pourriture qui venait de l'intérieur ?

— Très bien. J'y pensais encore tout à l'heure.

— Tu m'as dit, tu ne l'as sans doute pas oublié, que le mal est entré ici avec Nofret. C'est une erreur. Il était déjà caché dans les cœurs. Nofret l'a seulement fait apparaître. Parce qu'elle était là, il est sorti de ses repaires. Chez Kait, l'amour maternel s'est transformé en un égoïsme insensé pour elle et ses petits. Sobek a cessé d'être un joyeux garçon pour devenir un vantard et un débauché. Ipy, qui n'était qu'un enfant gâté, assez

sympathique malgré tout, s'est mis à faire toutes sortes de plans. Henet s'est affirmée la venimeuse créature que tu sais. Satipy s'est révélée brutale et peureuse et Imhotep lui-même n'a plus été qu'un tyran, plein de vanité et de prétention...

Renisenb passa la main sur ses yeux.

— Tout cela est vrai, je l'ai découvert moi-même, petit à petit... Mais pourquoi tout cela est-il arrivé ? Pourquoi tous ces gens se sont-ils transformés ?

Hori haussa les épaules.

— Qui le sait ? Il est possible que le changement soit dans l'ordre des choses et que, si l'on ne devient pas meilleur et plus sage, les forces mauvaises qui sont en nous se développent nécessairement. Il se peut aussi qu'ils aient tous mené une vie trop renfermée, qu'ils aient eu le tort de se replier sur eux-mêmes. Ou encore qu'il en aille de ces choses comme d'une maladie contagieuse, qui gagne de proche en proche...

— Mais Yahmose, lui, ne semblait pas avoir changé ?

— C'est exact, Renisenb, et c'est pour cela que je me suis mis à le soupçonner. Les autres, en se laissant aller à leur véritable nature, se délivraient. Yahmose, lui, était un timide, qu'on menait facilement et qui manquait du courage nécessaire pour se révolter. Il avait de l'affection pour son père, travaillait dur pour lui donner satisfaction, mais Imhotep, qui le trouvait lent et plutôt bête, ne faisait de lui aucun cas. Satipy, de son côté, le traitait rudement. Peu à peu, Yahmose s'est aigri. Il n'en laissa rien voir, mais au fond de son cœur, il était ulcéré. Plus il grandissait doux et aimable, plus le ressentiment grandissait en lui...

« Et soudain, au moment où il espérait enfin être récompensé de son ardeur au travail pendant des années, alors qu'il pensait devenir l'associé de son père, Nofret arriva, Nofret qui était belle et qui allait blesser tes trois frères dans leur vanité d'homme : Sobek en lui laissant comprendre qu'elle le tenait pour un imbécile, Ipy en le traitant comme un petit garçon et Yahmose en lui déclarant nettement qu'à ses yeux il n'était pas un homme. À partir de ce moment-là, Satipy, par ses récriminations perpétuelles, par le mépris qu'elle affichait à l'égard de son époux, à qui elle ne se faisait pas faute de répéter

qu'il n'était pas un homme, Satipy a exaspéré Yahmose, qui a fini par perdre son sang-froid. Il a rencontré Nofret sur le sentier et, comme il était à bout, il l'a poussée...

— Mais *c'est Satipy* qui...

— Non, non, Renisenb ! C'est ce qui te trompe ! Satipy était en bas. Elle a vu la scène. Tu comprends ?

— Mais Yahmose était avec toi dans les champs !

— Depuis une heure seulement, Renisenb ! Souviens-toi que, lorsqu'on a découvert le corps de Nofret, *il était froid*. Tu lui as toi-même touché la joue. Tu as cru qu'elle était tombée quelques instants plus tôt, mais, en fait, c'était impossible. Elle était morte depuis deux heures au moins. Sinon, avec le soleil qu'il faisait ce jour-là, sa joue n'aurait pas été glacée quand tu y as porté la main. Satipy avait assisté à la chute. Tremblante de peur, ne sachant que faire, elle resta dans les environs et, quand tu es arrivée, elle essaya de t'éloigner...

— Comment sais-tu tout ça, Hori ?

— Je l'ai deviné assez vite en observant la conduite de Satipy. Il était évident qu'elle avait mortellement peur de quelqu'un ou de quelque chose et j'ai bientôt acquis la conviction que c'était Yahmose qu'elle redoutait. Elle ne le bousculait plus et, bien au contraire, elle s'empressait de lui obéir en toutes choses. L'affaire l'avait bouleversée. Yahmose, qu'elle méprisait, qu'elle tenait pour un faible, Yahmose avait tué Nofret. Sa conception du monde s'en trouvait sens dessus dessous. Comme la plupart des femmes qui parlent très haut, elle était assez lâche et ce nouveau Yahmose la terrorisait. Elle avait si peur qu'elle parlait durant son sommeil. Yahmose ne fut pas long à se rendre compte qu'elle devenait pour lui un danger.

« Et tu dois maintenant comprendre, Renisenb, ce que tu as vu de tes yeux le jour de la mort de Satipy. Ce n'est pas une vision qui a provoqué sa chute. Quand elle s'est retournée, elle a vu ce que tu as vu aujourd'hui : le visage de l'homme qui la suivait, son propre époux, un visage qui indiquait clairement que Yahmose allait la précipiter dans le vide, comme il le fit pour Nofret. Dans sa terreur, elle a fait un pas en arrière et est tombée. Et quand, expirante elle a murmuré le nom de Nofret,

elle essayait simplement de te dire que c'était Yahmose qui avait tué Nofret.

Après un silence, Hori poursuivit :

— C'est à cause d'une remarque stupide d'Henet qu'Esa devait découvrir la vérité. Henet se plaignait de mon attitude envers elle, disant que j'affectais de ne pas la voir et de toujours regarder derrière elle, comme si je voyais dans son dos quelque chose qui ne s'y trouvait pas. Là-dessus, continuant, elle prononça le nom de Satipy et ce fut pour Esa une révélation : elle comprit que les choses étaient beaucoup plus simples qu'elle ne le pensait, que Satipy ne regardait pas *derrière* Yahmose, mais elle regardait Yahmose *lui-même*. Pour s'assurer qu'elle ne se trompait pas, Esa fit allusion à son idée en des termes voilés, qui ne pouvaient avoir de sens pour personne, sauf pour Yahmose, si elle avait vu juste. Effectivement, les propos d'Esa le surprirent et il le laissa deviner, de façon imperceptible, mais bien assez pour que ta grand-mère fût sûre d'avoir entrevu la vérité. Le malheur, c'est qu'à partir de ce moment-là, Yahmose *savait* qu'elle le soupçonnait. Si elle parlait de ses soupçons, il le comprit, tout de suite, tout deviendrait vite très clair, en dépit de l'histoire racontée par le petit pâtre, un pauvre gosse dévoué à son seigneur Yahmose, prêt à faire tout ce qu'il lui ordonnait, et même à avaler, sur son conseil, une drogue qui lui procurerait un sommeil dont il ne s'éveillerait plus...

— Comment croire, Hori, que Yahmose ait pu accomplir des choses pareilles ? Nofret, oui, je comprends ! Mais les autres crimes ?

— C'est assez difficile à expliquer, Renisenb ! Mais, quand on est engagé sur la voie du mal, on ne s'arrête plus ! Toute sa vie, c'est probable, Yahmose fut un violent qui se dominait. Il devait mépriser sa propre faiblesse, ce rôle de fils soumis qu'il avait accepté, et j'imagine que l'assassinat de Nofret lui donna le sentiment d'être extrêmement puissant. Il s'en aperçut d'abord avec Satipy, qui, après l'avoir rudoyé pendant des années, se montrait maintenant humble et soumise. Tous les griefs accumulés dans son cœur se firent jour. Sobek était plus beau que lui, Ipy plus intelligent. Il fallait *se débarrasser d'eux*.

Yahmose entendait devenir le maître de la maison, le seul homme sur lequel son père pût s'appuyer. La mort de Satipy dut lui être agréable, en donnant une force nouvelle à ce sentiment de puissance qu'il sentait en lui. À partir de ce moment-là, le raisonnement l'abandonna, l'esprit du mal le posséda tout entier.

« Toi, Renisenb, tu ne le gêrais pas et, dans la mesure où il était capable d'affection, il t'aimait. Mais la pensée que ton époux partagerait avec lui l'administration du domaine lui était insupportable. Je crois que, si Esa se rallia à l'idée de ton mariage avec Kamenî, ce fut pour deux raisons : d'abord, parce qu'elle se disait que, si Yahmose frappait de nouveau, ce serait plutôt Kamenî qu'il viserait que toi – elle me faisait d'ailleurs confiance pour veiller sur ta sécurité – ensuite, parce qu'en femme résolue qu'elle était, elle voulait provoquer un événement décisif. Yahmose, que je surveillais sans qu'il le sût, car il ignorait que je le suspectais, pouvait, croyait-elle, être pris sur le fait.

— C'est bien ce qui est arrivé ! J'ai eu tellement peur, Hori, quand je l'ai vu derrière moi !

— Je le sais, Renisenb, mais nous ne pouvions pas faire autrement. Aussi longtemps que je ne perdais pas Yahmose de vue, tu ne courais aucun danger. Mais ça ne pouvait pas durer éternellement. Je savais que, si l'occasion s'offrait pour lui de te précipiter du sentier à l'endroit même d'où Nofret et Satipy étaient tombées, il ne manquerait pas de la saisir, parce que cela renforcerait l'explication superstitieuse qu'on donnait de ses différents crimes...

— Alors, le message qu'Henet m'a transmis ne venait pas de toi ?

Hori secoua la tête.

— Je ne t'ai envoyé aucun message.

— Mais alors, pourquoi Henet...

Renisenb s'interrompit et murmura :

— Je n'arrive pas à comprendre le rôle d'Henet...

— Pour moi, dit pensivement Hori, Henet sait la vérité. Elle l'a laissé entendre à Yahmose ce matin même et c'est à mon sens

une grave imprudence. Il s'est servi d'elle pour t'attirer ici. Elle s'est volontiers prêtée à son jeu, car elle te haïssait.

— Je le sais.

— Je me demande comment les choses se sont passées ensuite. Henet se figurait que ce qu'elle savait lui conférait un pouvoir immense, et Yahmose ne pouvait la laisser vivre !

Yahmose a dû devenir fou depuis peu. Je t'assure qu'il n'était pas mauvais autrefois.

Renisenb, souviens-toi que je t'ai raconté une dispute qui eut lieu entre Sobek et lui quand ils étaient encore tous deux des enfants ? Sobek frappait la tête de Yahmose sur le sol et ta mère intervint, pâle et tremblante, et lui dit : « C'est dangereux ! » Je pense qu'elle voulait dire qu'il était dangereux de faire des choses comme ça à Yahmose. Le lendemain, Sobek était malade, intoxiqué par des aliments, paraît-il... Mais je crois bien que ta mère se rendait compte de la fureur contenue de Yahmose et qu'elle redoutait ce que pouvait déjà dissimuler la douceur et la gentillesse de son petit garçon...

Renisenb soupira.

— Il n'y a donc pas d'êtres au monde qui soient ce que nous les croyons ?

Hori, souriant, répondit :

— Si, quelquefois. Kameni et moi, Renisenb. Nous sommes tous les deux, je crois, tels que tu nous vois. Kameni et moi...

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton lourd de sens. Renisenb leva la tête. Elle comprenait qu'elle vivait un des moments décisifs de sa vie. Hori poursuivait :

— Nous t'aimons tous les deux, Renisenb, tu dois le savoir...

Doucement ; elle répondit :

— Pourtant tu n'as pas protesté quand on a parlé de mon mariage... Tu n'as rien dit ! Pas un mot !

— C'était parce que j'entendais te protéger, Renisenb, et Esa l'avait fort bien compris. Si je voulais surveiller Yahmose, j'étais dans l'obligation de ne point m'attirer son animosité et ton mariage devait donc me laisser indifférent.

D'une voix émue, il ajouta :

— Il faut que tu comprennes, Renisenb, que j'ai été l'ami de Yahmose pendant des années, que je l'aimais et que j'ai tout fait

pour convaincre ton père de lui donner la situation et l'autorité qu'il désirait. Je n'ai pas réussi et tout cela lui est venu trop tard. Pourtant, si au fond de mon cœur j'étais persuadé que Yahmose avait tué Nofret, j'aurais voulu ne pas y croire. Pour Nofret, je lui trouvais des excuses, car je l'aimais bien et je savais qu'il n'était pas heureux... Puis il y eut la mort de Satipy, celle de Sobek, celle d'Ipy, celle d'Esa, enfin Henet. J'ai compris qu'en Yahmose le mal l'avait définitivement emporté sur le bon... et c'est ainsi que Yahmose a péri de mes mains. Une mort rapide, presque instantanée...

— La mort, toujours la mort !

— Non, Renisenb ! Ce que tu as devant toi maintenant, ce n'est pas la mort, c'est la vie !... Ta vie !... Avec qui veux-tu la partager ? Avec Kameni ou avec moi ?

Renisenb regardait droit devant elle la vallée avec le ruban argenté du Nil.

L'image de Kameni se présenta à ses yeux, avec son beau visage souriant, tel qu'elle l'avait vu lorsqu'ils étaient allés se promener ensemble sur le fleuve. Beau, fort et joyeux. Elle sentit son cœur battre plus vite. À ce moment-là, elle l'aimait. Et elle l'aimait maintenant encore. Il pouvait prendre dans sa vie la place qui avait été celle de Khay...

« Oui, songeait-elle, nous serons heureux ensemble, nous aurons de beaux enfants, solides et bien bâtis. Nous aurons de dures journées de labeur... et de délicieuses promenades sur le Nil. La vie sera de nouveau ce qu'elle fut avec Khay. Que puis-je demander de plus ? Est-il autre chose que je puisse souhaiter ? »

Lentement, très lentement, elle tourna la tête vers Hori et, sans mot dire, elle l'interrogeait. Comme s'il eût entendu sa question, il y répondit :

— Quand tu étais toute petite, Renisenb, je t'aimais déjà. J'aimais ton petit visage grave et cet air de confiance avec lequel tu venais vers moi pour me demander de réparer tes jouets cassés. Plus tard, après huit ans d'absence, tu es revenue t'asseoir ici et tu m'as livré le fond de ton âme, si différente de celle des autres membres de ta famille. Ta pensée, Renisenb, ne tourne pas en cercle sur elle-même, elle ne reste pas prisonnière

entre des murs étroits, elle est comme la mienne, elle s'évade, elle va au-delà du fleuve, elle découvre un monde qui évolue, un monde où tout est possible à ceux qui ont du courage et de l'imagination...

— Je sais, Hori. Ces choses-là je les ai ressenties auprès de toi. Mais pas toujours. Il y a des moments où je ne puis pas te suivre, où je me sens seule...

Elle se tut brusquement, incapable de trouver les mots qui traduiraient les idées qui luttait pour se faire claires en son esprit. Que serait la vie avec Hori ? Elle ne le voyait pas. Il était aimable et bon, il l'aimait, mais ne lui resterait-il pas souvent incompréhensible ? Ils savouraient ensemble des moments de beauté, des instants inoubliables, mais que serait leur vie de tous les jours ?

D'un mouvement instinctif, elle se tourna vers lui, les mains tendues.

— Oh ! Hori, décide pour moi ! Dis-moi ce que je dois faire !

Il lui sourit, mais sans prendre ses mains et, parlant peut-être à Renisenb, à l'enfant Renisenb pour la dernière fois, il dit :

— Ce n'est pas à moi, Renisenb, de te dire ce que tu dois faire de ta vie, car c'est ta vie et c'est toi seule qui peux décider d'elle.

Elle comprit alors qu'aucun secours extérieur ne lui viendrait, qu'elle devait se prononcer seule, et le choix à faire lui apparut soudain, très simple, entre la vie toute tracée, d'une part, et, de l'autre, une autre vie sans doute difficile. Elle fut très fortement tentée de se lever et de prendre le sentier descendant vers la vallée, le sentier qui la conduirait à la vie banale et heureuse qu'elle connaissait déjà, la vie qu'elle connaissait pour l'avoir menée aux côtés de Khay. C'était la sécurité, de petites joies quotidiennes et de petits chagrins, une vie calme où elle n'aurait à redouter que la vieillesse et la mort...

La mort !... Elle ne pensait qu'à la vie et la mort, de nouveau, s'imposait à elle. Khay était mort. Kameni, un jour, mourrait et ses traits, comme ceux de Khay, s'effaceraient dans le souvenir de Renisenb...

Elle se tourna de nouveau vers Hori. Il était debout devant elle et, pour la première fois, elle, s'avisa avec étonnement qu'elle ne s'était jamais vraiment souciée de savoir comment

était son visage. Ce besoin, elle ne l'avait jamais eu... Alors, d'une voix grave, de cette même voix qui une fois déclara qu'elle descendrait le sentier un soir, au coucher du soleil, elle dit :

— J'ai choisi, Hori. C'est avec toi que je veux partager ma vie, dans la bonne et la mauvaise fortune, jusqu'à ce que vienne la mort...

Il la prit dans ses bras, posa sa joue contre la sienne avec une tendresse nouvelle et elle se sentit soudain débordante de vie et de bonheur.

« Si Hori devait mourir, songea-t-elle, lui, je ne l'oublierais pas, car Hori est un chant qui chante dans mon cœur à jamais et contre lequel la mort ne peut rien ! »

FIN